3 1761 01741862 5

ERNEST BLUM

JOURNAL du Vaudevilliste

15

JOURNAL

D'UN VAUDEVILLISTE

106 [illegible]
78361 00

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norwège.

ERNEST BLUM

JOURNAL

D'UN

VAUDEVILLISTE

1870-1871

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1894

DC
314
B57

AVANT-PROPOS

Ces notes écrites au jour le jour datent déjà de loin, mais il me semble, hélas! qu'elles ont toujours un intérêt d'actualité.

Leur seul mérite est d'être le témoignage sincère et vécu d'un auteur dramatique, alors sans ouvrage.

Elles ont la prétention de n'en avoir aucune ; elles se bornent à raconter, — une fois de plus — l'admirable conduite, la vaillante et inaltérable

bonne humeur des Parisiens et des Parisiennes pendant l'Année terrible.

Ce n'est même pas le petit côté de l'histoire, c'est l'austère Clio regardée par le tout petit bout de la lorgnette ; — ce sont, si j'ose m'exprimer ainsi, les cancans de l'ouvreuse dans les couloirs pendant que se joue sur la scène la grande pièce à sensation.

(Si je n'empruntais pas mes images au théâtre à qui les emprunterais-je ?)

J'ai connu jadis un vieux professeur d'histoire à trente sous le cachet, qui ne savait pas grand'chose et qui confondait très souvent Louis XIV avec Philippe-Auguste.

Mais pour trente sous par leçon on ne peut pas demander à un professeur une exactitude rigoureuse.

Nous l'appelions : le Michelet de pauvres.

Ce brave homme avait coutume de dire, pour s'excuser de parler de mille choses qui n'avaient aucun rapport avec ce qu'il enseignait :

— En histoire tout sert, surtout les choses inutiles.

A ce compte, mettez que j'apporte ma pierre à l'édifice de l'histoire chronologique du siège de Paris et que je sois — avec l'exactitude en plus — le sous-Michelet des pauvres.

JOURNAL
D'UN VAUDEVILLISTE
1870-1871

---

16 septembre 1870.

Il m'a enfin été donné de voir un gouvernement de près, il siège à l'Hôtel de Ville, où mon service m'appelait hier en qualité de garde national.

Ses séances ont lieu modestement dans le cabinet du préfet M. Haussmann. Pas l'ombre de chambellans ou de cent-gardes dans les antichambres ; il n'y a même pas d'antichambres, car elles sont occupées par les secrétaires et les délégués.

On peut le dire, cette fois nous tenons réellement un gouvernement bon marché

car, tout compte fait, il coûte actuellement à la France : TROIS FRANCS PAR JOUR. Cette énorme somme est représentée par la dépense d'huile que nécessitent les douze lampes carcel éclairant les réunions.

En échange de ce fort « traitement », les membres du gouvernement de la Défense nationale s'offrent un travail de dix-huit heures par jour.

Le 4 septembre, ils ont travaillé les vingt-quatre.

Rochefort, qu'on a emmené à l'Hôtel de Ville à trois heures, en est sorti le surlendemain. Il a dormi une demi-heure dans le lit de... madame Haussmann !

Le 6, Rochefort a pu rentrer chez lui. Depuis son retour de Bruxelles, il logeait à l'hôtel, ce n'était qu'en avril dernier qu'il avait enfin trouvé le temps de louer un appartement. Il allait y entrer lorsque vlan ! on le fourre à Sainte-Pélagie. C'était donc pour lui une vraie nouveauté que de voir

son « chez lui ». Il sonne, le concierge ouvre, et voilà Rochefort dans l'escalier. — Il était trois heures du matin.

Tout à coup l'ex-député de la première se frappe le front, il ne se rappelle plus à quel étage il demeure !

— Diable ! se dit-il, si je redescends, le portier est capable de me prendre pour un filou !...

Il cherche, essaye de se souvenir, — impossible, — est-ce au troisième, au quatrième ou au cinquième? — Il ne se rappelle que l'escalier de Sainte-Pélagie.

Que faire ?

Il faut prendre un parti énergique, car Rochefort tombe de sommeil, et dormir sur un paillasson qu'il ne connaît pas, quel exemple de la part d'un gouvernant !

Il se décide à sonner à une porte étrangère ; au bout d'un certain temps, un monsieur en bonnet de coton vient lui ouvrir.

— Pardon, fait l'auteur de la *Lanterne*, M. Rochefort, s'il vous plaît?

— Mais, c'est vous ! répond le monsieur étonné.

— Je le sais bien, dit Rochefort, mais c'est pour savoir à quel étage je demeure.

— Au-dessus, monsieur.

— Merci mille fois.

Et Rochefort rentra enfin chez lui.

17 septembre.

L'absence des sergents de ville se fait énormément remarquer dans la capitale, en ce sens que depuis qu'ils n'y sont plus l'ordre et la tranquillité règnent comme par enchantement.

Un rapport du préfet de police constate même que depuis la proclamation de la République, il ne s'est pas commis UN SEUL VOL dans Paris.

Les gardes nationaux font d'ailleurs le service de la rue d'une manière remarquable.

Leur casse-tête à eux, c'est la persuasion.

Hier j'en ai entendu dire à deux hommes qui se disputaient :

— Voyons, les amis, si vous voulez cesser de vous chamailler, nous payons un bock.

Les querelleurs ont accepté.

C'est un nouveau moyen de veiller à la sécurité de la ville, que je recommande à M. de Kératry, le préfet de police actuel.

Seulement, je suis forcé de reconnaître qu'il est plus dispendieux que le casse-tête.

18 septembre.

J'ai passé une nuit sur les remparts.

Je ne le reproche pas à ma patrie, mais j'y suis resté trente heures, — c'est beaucoup pour un guerrier qui n'en a pas l'habitude.

Ma compagnie était chargée de veiller à la sûreté du bastion 98.

Nous étions cent treize hommes, tous braves gens, mais forts enclins aux rhumes de cerveau si j'en juge par ce qui s'est passé le lendemain.

A l'appel de relevée, on constatait cent quatorze coryzas, sur cent treize personnes; un de plus.

C'est moi qui jouissais du bis.

Ne récriminons pas contre un gouvernement qui fait au moins tout ce qu'il peut, mais les abris sur les remparts brillent par leur absence.

Nous avions deux tentes pour nous tous, — deux tentes permettant à environ seize hommes de se reposer.

Trente-deux sur cent seize, restent quatre-vingt-quatre hommes qui n'avaient que le ciel pour toiture, et le ciel est plutôt inclément vers trois heures du matin.

Aussi, à cette apogée de la bise, je fus

pris d'un tel « frisquet », que je me jetai aux genoux du capitaine pour qu'il m'intercalât dans une patrouille qui s'organisait.

Elles sont assez pittoresques, aujourd'hui, les patrouilles sur les remparts, — à chaque pas on est arrêté par une sentinelle qui vous crie :

— Halte ! à la troupe.

Et réclame le cri de ralliement.

Ces haltes sont fatigantes, mais elles rassurent. Les portes de la ville sont vraiment bien gardées.

Beaucoup de ces sentinelles appartiennent aux bataillons nouvellement formés.

Les pauvres diables, malgré le froid, sont vêtus plus que négligemment et prennent, néanmoins, leur rôle au sérieux.

J'ai vu, entre autres, un brave garçon qui, pour se garantir du vent, avait pour tout potage une petite redingote sur le dos et sur la tête un tablier de cuisine, tout ce

dont, sans doute, se composait sa garde-robe.

Rentrés au poste, nous eûmes une alerte.

Un coup de feu avait retenti dans la plaine et le factionnaire avait crié aux armes.

En un instant, sur une étendue d'un kilomètre, tout le monde fut debout, le fusil prêt et la gibecière pleine de cartouches.

On attendit un quart d'heure, rien ne bougea ; l'alerte était fausse.

Enfin le jour parut — il était temps, tout le monde avait fini par s'endormir.

Sitôt qu'un doigt de soleil eut fait son entrée sous nos tentes, on se regarda — ne cachons rien : — nous étions tous légèrement fanés !

Vers neuf heures autre alerte, mais cette fois sérieuse. Une sentinelle appelle le lieu-

tenant de ma compagnie et lui montre un monsieur qui, en dehors des remparts, était assis tranquillement sur un tertre et dessinait. Le lieutenant le hèle, le monsieur lève la tête, reconnaît un uniforme et se sauve ; en même temps deux autres messieurs surgissent à côté de lui et se sauvent de même ; notre lieutenant saute par-dessus le mur et court après.

Il poursuit les trois hommes jusqu'à Saint-Denis, tout seul, au risque d'être pris lui-même par ces trois Prussiens, car évidemment ce sont des Prussiens.

Arrivé au village, il les perd de vue, mais rencontre des soldats de la ligne et les leur recommande. Les soldats entament la chasse à leur tour et les prennent. C'étaient des uhlans pour de vrai, mal déguisés en bourgeois.

M. de Moltke devrait bien apprendre à ses soldats à se faire des têtes.

J'ignore ce qu'on en a fait, de ceux-là,

mais je me berce du doux espoir qu'on ne leur a pas donné une sous-préfecture.

La journée se passa sans autre incident ; à six heures, nous fûmes enfin relevés et rentrâmes dormir du sommeil du garde national dans nos domiciles respectifs.

Il faut croire que ce sommeil-là n'exclut pas le ronflement ; car un de mes voisins, de garde avec moi, faillit me faire sauter pendant la nuit sur mon fusil, tant il faisait de bruit avec son nez.

Mais ce ronflement-là est encore honorable !

19 septembre.

Rochefort est président de la commission chargée de la mise à exécution des barricades dans Paris, il m'en fait nommer secrétaire en compagnie de Louis Ulbach.

Nous avons Gustave Flourens pour vice-président.

A l'encontre d'un tas de braves gens qui au moment de la guerre se sont subitement aperçus qu'ils avaient affaire à l'étranger, Flourens est accouru aussitôt qu'il a eu vent du danger que courait le pays.

Sa rentrée en France est même assez folichonne.

C'était vers le milieu d'août, il était à Genève. Nos échecs successifs l'indignent, et, n'y pouvant plus tenir, il se décide à passer la frontière, malgré les cent trente-trois ans de prison auxquels l'empire l'avait condamné.

A peine a-t-il mis le pied sur le sol français qu'un commissaire de police l'arrête et lui demande son nom.

Au hasard, Flourens répond : Louis Moreau.

— Vos papiers?

Flourens n'en a pas, — naturellement.

— Ils sont dans ma malle.

— Et où est votre malle?

— Je l'ai oubliée dans un hôtel, à Genève.

— Bien ! Vous êtes un espion prussien !

— Mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne... Un homme qui a des allures distinguées, qui s'appelle d'un nom qui a l'air d'un nom de théâtre, et qui oublie sa malle à Genève ne peut être qu'un agent de Bismarck. Au cachot !...

Et on emmène Flourens en prison.

En route, il essaye de se justifier un peu, histoire de gagner du temps.

— Pourquoi, dit-il, ne faites-vous pas chercher dans les hôtels de Genève? Vous trouveriez ma malle !

— On la cherchera !

On la cherche, en effet, et, ô hasard étrange, on découvre dans un hôtel un Louis Moreau qui s'est enfui — en volant deux draps !

Voleur et espion !

On flanque Flourens dans un cul de basse fosse sur la paille, au pain noir et à l'eau, et on l'y laisse quatorze jours !

Et nul moyen de résister ; s'il se nomme, c'est Cayenne, Lambessa ou autres bagnes plus ou moins impériaux.

Enfin un matin le directeur de la prison entre dans son cachot et le prévient qu'il va subir un premier interrogatoire.

— C'est bien, répond Flourens. Je suis prêt. Devant qui vais-je comparoir ?

— Mais devant M. le procureur de la République, parbleu !

— Hein ! fait Flourens. Vous avez dit ?

— J'ai dit devant M. le procureur de la République...

— Quelle République ?

— Mais, la République française !

— Il y a une République française ?

— Oui, monsieur, répond le directeur avec dignité, depuis le 4 septembre, jour

sacré où nous avons prononcé la déchéance de l'infâme Buonaparte !

— Sapristi ! s'écrie Flourens, et vous me dites cela maintenant, vous!... Vite une plume, du papier.

— Hein ! quoi ! fait le directeur.

— Du papier ! vous dis-je.

Et le directeur surpris lui en fait donner.

Aussitôt Flourens écrit :

« *A H. Rochefort, député de Paris.*

» Suis retenu en prison frontière suisse. Envoyez-moi un permis de circulation.

» GUSTAVE FLOURENS. »

— Ciel ! exclame le directeur en voyant la signature, vous êtes ?...

— Je suis !...

— Ah ! monsieur, faites qu'on me conserve ma place !

20 septembre.

Victor Hugo habite l'hôtel *lord Byron*, rue Laffitte ; il y tient table ouverte.

C'est la maison la plus hospitalière du monde. J'ai la grande joie et le grand honneur d'en être un des commensaux, — je ne sais même pas si je n'en suis pas le pique-assiette.

Les hôtes habituels sont Vacquerie, Paul Meurice, Lockroy, Henri Rochefort, Louis Blanc, et, naturellement, Charles et François-Victor Hugo, les deux fils du poète.

J'y ai dîné hier, comme par hasard — peut-être bien y avais-je déjà dîné la veille et l'avant-veille.

Sur la demande de Louis Blanc que Victor Hugo aime beaucoup, le grand poète nous lit trois pièces nouvelles qu'il veut

ajouter à la nouvelle édition des *Châtiments*, en préparation chez Hetzel.

C'est un admirable liseur que Victor Hugo.

— Il est vrai, comme le dit Hetzel qui était là, qu'on lit toujours bien des beaux vers !

La voix de Victor Hugo est forte, vibrante, chaude.

— Vous êtes des privilégiés, me dit François-Victor Hugo ; mon père ne lit que très rarement ses vers en public. A Jersey et à Guernesey il ne nous a donné ce régal que trois ou quatre fois en dix-huit ans !

— Et il faisait des vers toute la journée ?

— Toute la journée ! C'est là-bas qu'il a écrit les *Châtiments,* la *Légende des siècles,* les *Chansons des rues et des bois*, etc.

— Et quand il avait terminé une des pièces de ces admirables livres ?...

— Il la mettait tranquillement dans un tiroir sans en rien dire à personne !

Et on traite Victor Hugo d'orgueilleux !

Se figure-t-on un monsieur qui vient d'écrire l'*Expiation*, et qui n'éprouve pas le besoin immédiat d'en éblouir quelqu'un !

Il me semble que si le ciel m'avait permis d'en composer seulement un vers, j'aurais voulu que l'univers le connût avant même qu'il fût tout à fait fini !

21 septembre.

Dîné encore hier chez Victor Hugo (je finirai par y apporter mon rond).

Pendant le dîner, Victor Hugo nous raconte qu'une actrice très connue est venue dans la journée lui demander l'autorisation de réciter des vers de lui sur un théâtre.

L'actrice très connue, en entrant dans le cabinet du maître, avait mis la main sur son cœur et :

— C'est vous, vous, le grand poète, le

sublime Victor Hugo. Ah ! pardonnez ! mais le trouble, l'émotion !...

Et se laissant choir sur une chaise, elle s'était trouvée mal.

Et Victor Hugo ajouta avec un sourire :

— Vous qui la connaissez, messieurs, est-ce que, d'habitude, cette dame ne joue pas mieux que cela la comédie ?

22 septembre.

Il faut bien l'avouer, le garde national, si résolu en ce moment, si héroïque même, aura toujours son petit côté comique.

Il tient à rester un type de vaudeville. Je ne l'en blâme pas, et mes raisons sont d'autant meilleures que, moi aussi, j'ai l'honneur de porter un pantalon noir à bandes rouges, et que j'appartiens, comme les camarades, aux faiseurs de l'opérette de l'avenir.

On se raconte donc actuellement une foule d'anecdotes plus ou moins véridiques sur les défenseurs civils de la patrie :

Celle-ci d'abord :

Au moment où la population parisienne s'entêtait à voir des signaux prussiens à toutes les fenêtres, un poste de gardes nationaux fut requis pour aller faire une perquisition dans un immeuble signalé par les passants comme étalant des lumières mystérieuses à son cinquième étage.

Les gardes, baïonnette en avant, montèrent bravement et frappèrent à la porte de l'appartement incriminé.

Point de réponse.

Le caporal, plus ardent que les autres, proposa alors d'enfoncer la porte à coups de crosse ; c'était grave, mais, du moment qu'on n'ouvrait pas, c'est qu'il y avait quelque chose !

— Enfoncez, lui dit-on.

Il enfonça.

Puis, l'œil en feu, le doigt sur la gâchette de sa tabatière, il s'avança et pénétra dans une chambre à coucher où, auprès du lit, il aperçut une paire de bottes et une de bottines entrelacées, et, sur le lit, les deux propriétaires de ces deux genres de chaussures, enfouis sous les draps. Poussant la frénésie jusqu'au bout, le caporal courut au couple, enleva vigoureusement les couvertures et reconnut en la personne de la propriétaire des bottines, — qui ?

Sa propre femme, qui était soi-disant sortie depuis le matin pour aller faire de la charpie chez sa tante !

Une autre histoire est celle de cette excellente sentinelle qui, un peu endormie sur les remparts, voit soudain un globe lumineux s'élever lentement à l'horizon.

— Qui vive ? crie le brave garde.

Le globe ne répond pas (dédaigneux comme tous les globes) et continue à monter.

Alors le garde arme son fusil, tire un coup de feu et appelle le poste à son secours.

On examine du regard et on s'aperçoit que le globe lumineux, c'était — la lune !

23 septembre.

La « manie » de l'espion continue à sévir ; j'ai même le regret de constater qu'elle augmente d'intensité dans le corps de la garde nationale !

Il n'est pas une journée possible sans l'arrestation d'un soi-disant collaborateur de M. Bismarck. C'est devenu l'intermède obligé ; et, je suis convaincu que les gardes nationaux seraient encore plus exacts qu'ils ne le sont au service, si au bas de leur billet de convocation le sergent-major mettait : « A dix heures, arrestation d'un espion. »

Cette obstination ne serait que comique si elle n'avait l'inconvénient de troubler la vie des citoyens inoffensifs et de porter un peu trop atteinte à la liberté individuelle de chacun.

Je passe le délit de la violation de domicile, conséquence qui pourrait un de ces matins jouer un vilain tour à ses auteurs, car tout le monde n'aime pas à être dérangé inutilement ; et, à l'heure qu'il est, ce même tout le monde dispose d'une arme quelconque.

Et que pourrait faire la justice contre un homme perquisitionné sans mandat, à qui la chose aurait tellement déplu qu'il aurait manifesté son mécontentement à coups de revolver.

Il devient donc de plus en plus nécessaire de supplier les gardes nationaux de renoncer au doux passe-temps de la recherche des espions. Qu'ils les surveillent très bien, qu'ils tâchent d'en « pincer » de

véritables, tant mieux, mais qu'ils n'en voient pas partout. Il y a beaucoup d'espions, c'est vrai, mais il n'y en a pas sous chaque pavé des rues, sous chaque caillou des routes.

24 septembre.

Quelle bizarre chose que la vie.

Il y a un mois, un canotier qui revenait de Bougival était un farceur, aujourd'hui c'est un héros.

L'état de choses actuel déplaît souverainement aux petites dames, — leur principal grief, c'est qu'il n'y a plus de « fils de famille ».

En effet, la guerre a absolument fait fondre le petit crevé, — cette espèce a disparu ou plutôt s'est transformée.

Nous y aurons au moins gagné cela.

L'ancien gandin de l'empire est chasseur de Vincennes, franc-tireur ou garde mobile; il ne parle plus de mademoiselle Schneider et n'imite plus Léonce. — Chose extraordinaire, il dit « vingt francs » au lieu d'un « louis », et rougit d'être tutoyé en public par les cocottes qu'il rencontre.

25 septembre.

Hier à la commission des barricades j'ai reçu la visite d'un jeune homme assez proprement vêtu.

— Bonjour, monsieur Ernest Blum, m'a-t-il dit, vous ne me reconnaissez pas?

— Ma foi non, n'essayai-je pas de dissimuler.

— Alfred P***, dit Malagauche, j'ai joué autrefois dans vos pièces, au boulevard du Temple.

— Oh ! oui ! répondis-je en me souvenant vaguement.

— J'ai laissé pousser mes moustaches, et ça me change... Savez-vous ce que je viens vous demander ?

— Non, pas encore, mais puisque vous allez me le dire...

— Je viens vous demander si, par le plus grand des hasards, vous sauriez où se trouve en ce moment le 17e régiment de cavalerie bavaroise [1] ?

Je regardai le jeune homme avec un certain étonnement. A la commission des barricades Louis Ulbach et moi recevons toute la journée pas mal de détraqués, apportant ou des inventions diverses pour faire cesser le siège ou venant nous poser des points d'interrogation plus ou moins fantaisistes.

— Ma question vous surprend ? reprit le

1. Le numéro et le nom de ce régiment sont de fantaisie, la suite de ces petits récits expliquera suffisamment pourquoi je n'ai pas cru devoir donner les authentiques.

jeune homme, et vous me prenez probablement pour un fou. Je ne suis pas fou, j'en suis sûr, et je ne vous aurais pas importuné pour si peu, si mon frère, qui est employé au ministère de la guerre, n'avait pas suivi M. Gambetta à Tours... il me l'aurait dit, lui !

— Mais comment voulez-vous que je sache une chose pareille !

— Puisque vous êtes ici, vous devez avoir des accointances avec le gouvernement !

— Ce n'est pas une raison, répondis-je en riant.

— Alors, mettons que je n'ai rien dit et excusez-moi de vous avoir dérangé !

— Mais pourquoi diable tenez-vous à savoir où est le 17e régiment de cavalerie bavaroise ?

— C'est toute une histoire, et tenez je viendrai peut-être vous la raconter un de ces jours; vous en ferez une pièce !

— Oh ! les pièces de théâtre, ce n'est guère le moment d'y songer !

— Ce sera pour plus tard, à la paix... je reviendrai... vous dis-je, et vous verrez... il y a une pièce à faire ! Seulement vous ne me donnerez pas de rôle dedans, ce serait bête, et puis je ne serai probablement plus là.

— Pourquoi ?

— Vous verrez, je reviendrai !

Et il est parti sans m'emprunter cent sous, je le reconnais, ce qui d'ordinaire est le dénouement obligé de ce genre de visites.

26 septembre.

Quelqu'un vient de trouver une dénomination assez drôle pour les personnes « méfiantes » qui ont cru devoir quitter Paris avant l'arrivée des Allemands ; il les appelle : les francs-fileurs ou le régiment de la *Fille de l'air*.

Ce régiment n'est pas absolument celui sur lequel il faut compter pour débloquer Paris, non pas qu'il ne soit nombreux, bien équipé et des mieux disposés aux longues trottes, mais par cette modeste raison — qui en vaut plusieurs — c'est qu'on ne sait où il est.

Car le régiment de la *Fille de l'air* a surtout pour caractère fondamental d'être éparpillé ; il se compose de tirailleurs qui ont tiré les uns sur Londres, les autres sur la Belgique ou sur la Suisse.

27 septembre.

J'ai eu la bonne fortune, hier, d'aller, en compagnie d'un membre du gouvernement, rendre une visite au fort du Mont-Valérien.

La route est toujours la même : Neuilly, Courbevoie, Puteaux et Suresnes ; mais

quels changements dans ces quatre petits pays si joyeux il y a encore un mois !

Toutes les maisons désertes, les persiennes fermées, les portes barricadées ; pas l'ombre d'un habitant ; sauf les campements militaires, on croirait traverser le pays de la Belle au Bois Dormant... mais de quelle Belle au Bois Dormant, hélas !

A Puteaux, grand étonnement : une femme est sur le pas de sa porte et joue tranquillement avec ses enfants.

Est-ce qu'elle ne sait pas que nous sommes en guerre avec la Prusse et que Paris est assiégé ?

Nous avons envie de descendre le lui apprendre.

A Suresnes, au bas de la montagne, le village reprend un peu d'animation. On rencontre des paysans qui déménagent encore ! — On ne taxera pas ceux-là de précipitation ! Un marchand de vins est ouvert

ou plutôt entr'ouvert. Sur les volets on lit, écrit à la craie : Mort aux voleurs !

Nous montons. La route est longue, quelque chose comme une demi-lieue de montée. Le fort est au sommet. Il a raison, mais notre cocher trouve qu'il a tort.

Enfin, nous arrivons devant le pont-levis. Grâce au membre du gouvernement, les portes s'ouvrent, et nous pénétrons.

Ce fort est une véritable ville : caserne à droite, caserne à gauche, maisons, écuries, cantines, campements même ! et tout cela entouré de remparts, de fossés gigantesques où paissent des troupeaux de bœufs, la nourriture de demain de la garnison...

Il faut encore monter pour atteindre la plate-forme.

Nous sommes reçus par le général commandant le fort. Mon rêve est de voir un Prussien, — j'avoue même que je ne suis venu que pour cela ; — après force hésitations, j'insinue ma demande. Un très aimable

aide de camp me propose une longue-vue, mais ne m'assure pas que j'arriverai à y voir quelque chose : ces longues-vues de marine ne rendent de service qu'à ceux qui les connaissent. L'obligeant aide de camp me met la sienne au point, je regarde et je vois du noir.

— Regardez bien, me dit-il, en face de vous, en suivant la Seine, près du pont de Rouen, dans la prairie et dans l'eau, derrière le poteau télégraphique, il y a une sentinelle en ce moment qui se promène.

Je m'écarquille l'œil. Je m'enfonce même la lunette dans l'orbite — rien. Je continue à voir du noir.

Décidément je n'ai pas l'habitude.

J'essaie de ma vue ordinaire et j'aperçois la plaine, où règne un calme absolument plat. Tout est tranquille, le soleil brille, la poussière voltige. A nos pieds s'étale le village de Nanterre où l'on couronnait des rosières — jadis !

Il y a des Prussiens dans les maisons, me dit l'aide de camp; seulement, ils ne sortent pas, car nos postes avancés de francs-tireurs les guettent, tels des chasseurs. D'ici, nous pourrions très aisément les déloger, mais à quoi bon user des obus contre une centaine d'ennemis au plus?

L'horizon forme comme un immense cirque de hauteurs qui ont l'air de dominer le fort. Il n'en est rien pourtant, et nous occupons le point le plus élevé du pays.

Nous apercevons à gauche la redoute de Montretout et celle de Brimborion que les Prussiens nous ont prises, mais dont ils ne se servent pas, et pour cause. A la moindre canonnade, notre fort démonterait toutes leurs batteries. C'est une conquête purement platonique. Défense d'y toucher.

A la rigueur, nous y gagnons, car l'ennemi nous les entretient.

Saint-Cloud est placé à gauche; on voit distinctement les maisons et le clocher de l'église, mais c'est tout, la ville semble déserte, et elle l'est en effet. Les Prussiens ne se montrent pas dans les rues, ils ne quittent pas le château. Qu'y font-ils? Recherchent-ils aussi les papiers secrets de l'ex-empereur?

— Vous avez tiré le canon ce matin? dis-je à l'aide de camp?

— Oui, deux cent dix-sept coups!

— Fichtre, et sur quoi?

— Sur quelque chose qui nous paraissait être des convois.

— Et le résultat?

— A été excellent. Nous avons vu de petits points noirs courir, et nous avons entendu des cris de blessés.

— En somme, vous tenez l'ennemi en respect?

— Dans un respect sérieux, car il ne nous répond même pas, et il paraît se retirer ou

plutôt se reculer. Il n'aime pas nos boulets, qui vont le trouver à 6 500 mètres.

— Quel dommage qu'ils n'aillent pas le trouver jusqu'en Allemagne.

— On y arrivera peut-être, fait mon aide de camp en riant. En tout cas, ce ne seront pas les bons pointeurs qui manqueront ; nous en avons ici qui sont véritablement prodigieux.

— Je constate qu'en effet il faut être doué d'une vue à part pour voir à cette distance, et dans cette vaste plaine savoir où envoyer un projectile ailleurs que dans la lune.

— Du reste, ici, continue mon aide de camp, nous avons tous de bons yeux, et le matin, quand il n'y a pas de brume, nous distinguons parfaitement les Prussiens manœuvrant dans le champ de courses du Vésinet ; nous pouvons même dire quelles manœuvres ils exécutent !

— Mais, fais-je ahuri, où prenez-vous le champ de courses du Vésinet ?

— Là-bas sur le bord de la Seine. Voulez-vous ma longue-vue ?

— Non, merci. Au moins, comme cela, je vois du bleu, c'est toujours moins triste que du noir. Mais, quant au Vésinet... va te promener.

— Vous n'êtes pas myope ?

— Je l'espérais encore tout à l'heure, mais à présent...

Réellement, à contempler cette immensité, le vertige vous prend, et cette guerre à distance où l'ennemi ne se voit pas et se devine à peine, est encore plus triste et plus effroyable.

Il est vrai qu'on s'habitue à « deviner » le gibier, témoin ce capitaine de francs-tireurs que le général nous présente, et qui vient, tout chaud, tout bouillant, de « descendre » son petit officier prussien... il l'a visé et l'a vu tomber.

— Malheureusement, dit-il lui-même, ce gibier-là ne se ramasse pas !

Déjà, la surveille, la même compagnie de francs-tireurs avait fait mouche sur un général ennemi. Un vrai général, et assez supérieur, paraît-il, pour que tout le fort ait assisté de loin aux honneurs militaires que lui ont rendus ses soldats.

Un peu plus, et les pointeurs allaient me dire qu'ils avaient entendu l'oraison funèbre !

La nuit vient, il faut s'en aller, non pas qu'on se couche de bonne heure au fort, mais parce que toutes les visites ont un dénouement pareil. — Nous partons en constatant l'enthousiasme de la garnison, son entrain, son excellente santé, et en nous disant que, décidément, M. de Bismarck avait eu raison de demander de gré à gré le Mont-Valérien. S'il veut l'avoir de force, il faudra vraiment qu'il fasse un petit effort.

28 septembre

J'ai revu Alfred P... ou plutôt Malagauche à la commission des barricades.

— Je n'ai encore rien découvert, m'a-t-il dit; je suis allé jusqu'au cabinet du général Trochu, j'ai questionné tous les employés de l'état-major, des anciens amis de mon frère, et ils ne savent pas !

— Quoi ?

— Ce que je suis venu vous demander l'autre jour, vous vous rappelez ? où se trouve en ce moment le 17e régiment de cavalerie bavaroise ! vous ne savez toujours pas où il est ?

— Mais non, je n'en sais rien ! et décidément pourquoi tenez-vous tant à avoir ce renseignement ?

— C'est toute une histoire, vous dis-je, et je viendrai vous la raconter un de ces quatre

matins. Quand vous aurez le temps, et moi aussi ; il y a une pièce à faire !

— Vous avez un ami, un parent dans le 17e bavarois ?

— Ni un ami, ni un parent : un officier qu'il faut que je retrouve !

— Maintenant ?

— Le plus tôt possible : quand je saurai où est le régiment, je tâcherai de quitter Paris comme je pourrai et j'irai m'engager dans le régiment français le plus voisin.

— Pourquoi faire ?

— Pour tâcher de tuer l'officier !

— Hein ! diable !

— Dame, vous savez, en temps de guerre, c'est plus facile qu'en temps de paix ! Sérieusement, tâchez donc de savoir où est le régiment en question, ça me rendra service.

— Mais comment voulez-vous que je sache ce que le général Trochu lui-même ignore ?

— Allons ! c'est bien ! encore fâché de vous avoir dérangé... J'irai vous voir chez vous

pour vous raconter mon histoire ; il y a une pièce, vous verrez ?

Et il est parti, toujours sans m'emprunter cent sous !

Qu'est-ce que c'est que ce fou-là ?

29 septembre

J'ai encore monté ma garde hier. — Le soir, absolument comme des troupiers finis ; nous nous sommes raconté des histoires de bivouac.

Nous possédons dans notre compagnie un brave homme qui — ce n'est pas sa faute ! — est la démonstration ambulante de la théorie de Darwin : il ressemble comme deux grimaces au chimpanzé de l'ex-jardin impérial des plantes.

Il le regrette bien lui-même ! car c'est un excellent garcon et même un excellent garde national.

Le peintre A. D... pour charmer les heures du poste, et afin, a-t-il dit, de parler d'autre chose que de la guerre, des Prussiens et du gouvernement, nous a narré l'anecdote suivante, qu'il déclare scrupuleusement historique : (Je veux bien moi !)

« Un chef de bureau dans un ministère était petit, roux et nerveux ; il portait habituellement de grosses lunettes et des favoris à rebrousse-poil, qui lui donnaient, comme à notre infortuné camarade, l'air d'un véritable gorille.

» Ses subordonnés l'avaient surnommé Jocko ou le Singe du ministère.

» En outre il possédait un naturel grognon, mélancolique et taciturne, et parlait toujours par monosyllabes.

» Un jour quelqu'un, croyant probablement être très spirituel, lui adressa du Havre un orang-outang qui lui ressemblait d'une façon étonnante.

» Quand le chef de bureau reçut son pré-

sent, il regarda le singe qui le regarda aussi. A l'instant même, ils venaient, dans un seul coup d'œil, de se comprendre et de se reconnaître pour deux amis — deux frères.

» Au lieu de se fâcher du cadeau, le chef de bureau s'en montra enchanté; il installa son orang-outang dans une chambre à côté de la sienne, la fit très proprement meubler, et une intimité des plus tendres s'établit à dater de cet instant entre les deux camarades.

» Le chef de bureau qui jusqu'à ce jour, avec son mauvais naturel, avait vécu solitaire, un peu misanthrope et comme abandonné de tous, ne se sentit plus seul sur la terre.

» L'orang-outang non plus.

» Un matin, sombre et sinistre, le chef de bureau se sentit tout à coup extrêmement malade.

» Lui qui était l'exactitude même et qui ne manquait son bureau que dans les cas d'em-

pêchement absolu, écrivit à son chef hiérarchique pour s'excuser, s'alita et fit appeler un médecin.

» Le médecin prescrivit des remèdes et s'en alla en hochant la tête, ce qui est la manière pour les médecins de condamner leurs malades.

» A partir de ce moment l'orang-outang, qui avait compris la situation, s'installa au chevet de son maître et le soigna comme une sœur; il lui préparait sa tisane, le faisait boire et manger et bordait son lit.

» — Je sens que je suis très mal, lui dit un jour le chef de bureau, et ce qui m'ennuie le plus, c'est que l'année prochaine j'allais probablement voir se réaliser le rêve administratif de toute ma vie : j'allais être décoré.

» Et il ajouta avec tristesse :

» — Je n'ai pas de chance !

» Il n'avait pas de chance, en effet, car le soir même le malheureux était mort.

» L'orang-outang ne dit rien, essuya un

pleur, étendit la main sur le corps encore chaud de son ami, comme pour lui promettre quelque chose, puis revêtit ses habits, mit ses lunettes, se tailla des favoris pareils aux siens, et s'en alla tranquillement le lendemain au ministère comme si de rien n'était. Personne ne s'aperçut du changement, on le félicita de son rétablissement, quelques-uns même trouvèrent que la maladie lui avait fait du bien et qu'il avait engraissé.

» Pendant un an, l'orang-outang se rendit à son bureau avec une exactitude chronométrique, ne parlant que par monosyllabes, comme défunt son maître, et ne faisant pas plus de besogne qu'on n'en fait d'habitude dans les ministères.

» Un an après, il eut la joie de lire son nom au *Moniteur*, dans la liste des élus du 1er janvier : il était décoré !

» Alors il prit la croix, le brevet, et s'en alla, doucement ému, déposer le tout sur la tombe ignorée de son maître, et se pen-

chant le plus près possible du mausolée, il lui dit :

» — J'ai fait ce que je m'étais promis, frère, tu as la croix que tu regrettais tant de ne pas pouvoir attendre ; maintenant tu as le droit de reposer en paix !

» Et, sentant sa mission terminée, le lendemain il envoyait sa démission au ministère, prenait le train et allait finir ses jours, désormais inconsolables, dans sa forêt natale ! »

30 septembre.

Comme il me l'avait promis, Malagauche est venu me voir ce matin, chez moi ; il était vêtu en franc-tireur.

— J'ai à peu près trouvé, fit-il tout joyeux, en entrant.

— Quoi ?

— La place du 17e régiment de cavalerie

bavaroise que je suis déjà venu vous demander deux fois, vous savez ?

— Et qui vous l'a indiquée ?

— Un attaché à l'état-major du général Ducrot ; le régiment serait en ce moment aux environs de Troyes, près Bar-sur-Aube.

— Et vous partez ?

— Parbleu ! je me suis engagé dans une compagnie de francs-tireurs décidée à tout pour tâcher de franchir les lignes et courir guerroyer en province.

— Et si, par impossible, vous parvenez jusqu'à votre officier ?

— Je le tue !

— Est-ce que vous allez me dire, cette fois, pourquoi vous tenez tant à tuer cet ennemi-là plutôt qu'un autre.

— Je ne suis venu que dans ce but... Je vous dis qu'il y a une pièce à faire ! Comme il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour que je ne revienne pas de mon expédition,

je désire que mon histoire ne soit pas perdue pour tout le monde. C'est pour ça que je tiens à vous en faire part.

Et Alfred D... m'a raconté son histoire, que j'ai transcrite le plus littéralement possible, d'abord pour lui faire plaisir, ensuite parce que je le lui avais promis et enfin parce que, depuis deux jours, il pleut, que Paris est triste, sans nouvelles et que je ne sais que faire de mes dix doigts.

HISTOIRE DE MALAGAUCHE

— Il faut d'abord que je vous explique, me dit Alfred P..., pourquoi on m'a donné le surnom de Malagauche; cela vient de ce que je ne suis pas extrêmement adroit. Quand j'étais tout petit, je brisais régulièrement tous les objets que je touchais ! Ce que j'ai cassé d'assiettes et de verres chez mes parents ! En avançant en âge, j'ai conti-

nué à être abominablement maladroit de mes mains. Cela ne m'a pas empêché d'aimer follement le théâtre pour lequel je croyais et je crois encore posséder tout ce qu'il faut : du physique, de l'intelligence et du talent.

Comme je vous l'ai dit, j'ai un frère employé au ministère de la guerre. Celui-là, au contraire de moi, est très adroit de ses doigts ; il dessine assez agréablement et, au ministère, il était chargé de copier des cartes et des plans stratégiques.

A vingt ans, je suis entré au Conservatoire, mais au bout de six mois, j'ai commencé à trouver le temps long. Ce que je voulais surtout, c'était jouer la comédie et au Conservatoire on ne joue pas, on écoute un vieux professeur qui, en guise de leçons, vous raconte ses vieux rôles et ses vieux succès.

Je donnai ma démission d'auditeur forcé et j'allai me présenter à un directeur du

boulevard du Temple qui sur mon physique m'engagea pour jouer de petits rôles... J'ai même créé dans une pièce de vous le petit jeune homme qui perd son parapluie au premier acte, vous vous souvenez?

— Ma foi non ! répondis-je.

— Enfin, n'importe! cela n'a du reste aucun rapport avec mon histoire : un jour que je me promenais au Bois de Boulogne pour prendre l'air et pour me fourrer dans la tête un grand rôle que le directeur venait de me donner à apprendre en double; — c'est une manie : j'apprends toujours mieux au grand air que dans les intérieurs, — je vis venir à moi une élégante petite voiture attelée à un très beau cheval et conduite par une très jolie femme.

J'avais mon rôle à la main et je gesticulais, naturellement. Mes gestes firent probablement peur au cheval qui s'emballa et arriva droit sur ma noble personne. La jolie femme cria : Gare ! mais, comme je suis la

maladresse même, au lieu de me garer à gauche, ce qui était indiqué, je me garai à droite, et fus renversé par le cheval.

J'entendis un cri, c'était la jolie femme désolée qui le jetait.

On me releva, j'étais pas mal contusionné, mais je n'avais rien de grave.

La jolie femme, qui était parvenue avec l'aide de son domestique et des passants, à maîtriser son cheval, était revenue en hâte auprès de moi.

— Vous n'avez rien, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle avec une inquiétude charmante.

— Non, je ne crois pas ! Il me semble bien que j'ai tous mes membres et que je ne souffre sérieusement de nulle part.

— N'importe ! laissez-moi vous conduire chez un pharmacien, c'est plus prudent.

— Si vous voulez !

Et, me faisant monter dans sa propre voiture, elle me conduisit chez le pharma-

cien voisin, lequel constata que je n'avais rien en effet, sauf un certain nombre de bosses, d'écorchures et de bleus sans importance.

— Monsieur en sera quitte pour un ou deux ou trois jours de repos, tel est mon sentiment officiel.

— Vous voyez, dis-je à la jolie femme.

— Tant mieux, fit-elle, seulement avouez à présent que vous avez une drôle de façon de vous garer des chevaux emportés.

— C'est mon habitude, répondis-je.

— Comment vous appelez-vous ?

— Alfred P..., je suis artiste dramatique.

— Vous demeurez ?

— Rue de Malte, près du faubourg du Temple.

— Je vais vous reconduire chez vous.

— Décidément vous êtes trop aimable ! Je crois que j'irais bien tout seul !

— Non, je le veux, insista-t-elle ; c'est mon devoir d'ailleurs !

Et la jolie femme me reconduisit chez moi.

Arrivée à ma porte :

— Vous pourrez monter sans aide ! me dit-elle.

— Oh ! sans doute, je suis tout à fait remis, je vous assure, et je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

— Je viendrai prendre de vos nouvelles, demain.

Et me serrant la main, elle me quitta.

Rentré chez moi, je me couchai, par prudence, non sans m'être inondé d'arnica et couvert de diachylon, et je pensai à la jolie femme.

— Vous ai-je dit qu'elle était jolie ?

Je suis Malagauche, mais j'ai une nature sensible ; mon histoire remonte du reste à l'année dernière. J'ai vingt-cinq ans aujourd'hui, j'en avais vingt-quatre par conséquent, et j'avais bien le droit d'être un peu ému de la conduite de cette jolie femme. Ce

qu'elle appelait son devoir envers moi, ne le remplissait-elle pas crânement et avec tant de gentillesse !

Le lendemain, la jolie femme vint me voir.

Je ne vous cache pas qu'en attendant sa visite je m'étais fait « une figure », comme nous disons ; j'avais mis mon saut-de-lit des grands jours ; je m'étais versé un flacon de brillantine dans les cheveux et parfumé des pieds à la tête.

La jolie femme me parut encore plus jolie ; maintenant qu'elle était assise auprès de mon lit, je pouvais du reste l'examiner à loisir.

Elle avait des grands yeux noirs avec d'adorables cheveux blonds, mon type et mon rêve ; des petits pieds, de petites mains ; de plus, elle était habillée à ravir, et, ce que je n'avais pas remarqué la veille, elle parlait avec un léger accent étranger qui lui donnait une saveur exquise.

Après qu'elle m'eut questionné sur ma

santé et que je lui eusse donné ma parole d'honneur que je me portais comme le Pont-Neuf, je lui dis :

— Vous n'êtes pas Française !

— Non !

— De quel pays ?

— Je ne sais pas, je ne sais plus ! et puis qu'est-ce que cela vous fait ? ajouta-t-elle en riant.

— C'est vrai, cela ne me fait rien.

— D'abord, c'est de vous qu'il s'agit aujourd'hui, et non de moi. Voyons, ne prenez pas trop mal ce que je vais vous dire... Que puis-je faire pour vous indemniser de l'émotion que je vous ai causée hier ?

— M'indemniser, mais vous ne me devez rien, absolument rien, fis-je en rougissant ; vous avez déjà assez fait, vous êtes venue me voir, vous me ferez peut-être encore le grand plaisir de revenir une fois...

— Oui ! certainement !

— C'est suffisant, et je suis très payé.

— Vous êtes artiste dramatique.

— Oui.

— Vous jouez dans un théâtre de Paris.

— Au théâtre de... Vous n'allez pas souvent au spectacle, dis-je un peu vexé d'être aussi ignoré d'elle.

— Non, j'y vais très peu ! C'est par vocation que vous vous êtes fait acteur ?

— Par pure vocation !

— Racontez-moi votre histoire ; cela m'amusera, j'ai encore une demi-heure à vous donner.

Je lui racontai mon histoire, qui n'était pas longue et qui parut médiocrement la réjouir, mais au moment où je lui parlai de mon frère, l'employé du ministère de la guerre, quand je lui dis qu'il faisait partie du bureau spécial où l'on dessinait des cartes de routes stratégiques et des plans de forteresses, je vis son œil s'agrandir et briller, au point que je lui demandai :

— Vous vous intéressez donc à ces choses-là?

— Non... pas moi, fit-elle au bout d'un instant, c'est mon mari qui s'y intéresse !

— Ah ! vous êtes... mariée.

— Oui, cela vous contrarie ?

— Non !

— Vous trouvez peut-être que mon mari aurait dû m'accompagner aujourd'hui et ne pas me laisser venir seule chez un jeune homme.

— Je ne dis pas cela, fis-je en me passant la main dans les cheveux...

— D'abord, continua-t-elle, j'ai l'habitude de faire ce que je veux et d'aller seule partout où il me plaît, et puis il y a encore une raison pour que mon mari ne m'ait pas accompagnée chez vous aujourd'hui... il est absent!

— C'est une raison, en effet... il est en voyage ?

— Dans son pays.

— Quel pays ?

— Mais qu'est-ce que cela vous fait ? reprit-elle.

— C'est vrai, cela ne me fait rien.

Elle me dit encore quelques paroles banales, puis se leva, me serra la main en me promettant de revenir, et s'en alla.

Quand elle fut partie, je me recueillis, j'examinai scrupuleusement l'état de mon âme et me rendis compte des sensations étranges que j'éprouvais depuis vingt-quatre heures. J'étais amoureux comme une chatte.

J'attendis impatiemment un jour, deux jours, me disant qu'elle ne reviendrait pas, que j'avais été bête de ne pas même lui demander son nom et son adresse.

J'avais obtenu très facilement, je dois le dire, un congé de mon théâtre en raison de mon accident, et toujours parfumé, frisé, vêtu de mes plus beaux atours, j'attendais

chez moi le retour de la jolie femme, le nez collé à ma fenêtre.

Enfin le troisième jour sa voiture s'arrêta à ma porte, je la vis s'élancer du marchepied, légère et gracieuse comme d'ordinaire.

Je jetai un dernier regard sur ma « figure », je comprimai avec ma main les battements de mon cœur car mon cœur, de jeune homme de vingt-quatre ans battait, oui, monsieur, et j'ouvris la porte de ma chambre.

Elle entra, plus élégamment vêtue que jamais.

— Oh ! oh ! fit-elle, je vois que vous allez tout à fait bien puisque vous voilà debout, habillé et tout prêt à sortir.

Je fermai ma porte, poussai le verrou et me laissant tomber aux pieds de ma visiteuse, je lui dis brusquement.

— Je vous aime !

J'avais vu jouer la scène dans une comédie qui avait beaucoup réussi et

M. Jules Janin dans son feuilleton des *Débats* avait déclaré que cette scène osée était un chef-d'œuvre et devait plaire à toutes les femmes

— Vous devenez fou ! s'écria la jolie femme en se reculant et en prenant un visage sévère.

— Fou, c'est possible ; on le deviendrait à moins à vous voir et à vous admirer.

Et je continuai à lui faire une déclaration en règle, entremêlant ma propre prose, et avec talent j'ose le dire, de toutes les phrases des rôles d'amoureux que je connaissais.

Elle me laissa parler pendant un bout de temps.

— Vous savez que je suis mariée, fit-elle.

— Oui, mais qu'est-ce que cela fait, votre mari est en voyage d'ailleurs.

Elle réfléchit encore pendant quelques instants, puis :

— Vous n'allez pas abuser de la situation, j'espère ?

— Non ! cela n'est pas dans mon emploi, dans mes mœurs, repris-je, je suis trop jeune et trop honnête. J'attendrai que vous ayez pitié de moi ! Oh ! mais donnez-moi une parole d'espoir, une seule !

— Je ne vous défends pas de me faire la cour, cela m'amusera... et on ne sait jamais ce qu'une femme fera plus tard, ajouta-t-elle en riant, mais en attendant ouvrez cette porte et laissez-moi m'en aller.

— Dites-moi au moins qui vous êtes, comment vous vous appelez et où je puis vous revoir ?

— Je m'appelle la comtesse de L...fald.

— Une comtesse !

Et je sentis mes talons qui grandissaient sous moi de cinquante centimètres.

— Je demeure avenue des Champs-Elysées n°... Quand comptez-vous jouer de nouveau à votre théâtre ?

— La semaine prochaine je dois doubler l'acteur X... qui prend un congé de quelques jours.

— Eh bien ! le soir où vous devrez jouer, venez me le dire et j'irai vous voir !

— A mon théâtre ?

— Oui !

— Mais votre présence va me tuer d'émotion !

— Baste, au contraire elle vous encouragera peut-être, fit-elle avec un sourire divin.

J'ouvris la porte ; elle s'en alla non sans retourner la tête dans l'escalier d'un air bienveillant.

— Je la tiens ! dis-je, en jetant un regard dans ma glace et en me passant les deux mains dans les cheveux, à pleines poignées.

Un jour de la semaine suivante, le régisseur m'annonça que je jouais le lendemain soir.

La lendemain matin, j'arrivais avenue des Champs-Elysées, n°...

La maison habitée par la comtesse était une maison superbe.

— Madame la comtesse de L...fald? demandai-je d'une voix forte, mais digne, à la concierge.

— Au premier.

Je montai au premier et je sonnai. Un domestique en livrée m'ouvrit.

— Madame la comtesse est-elle chez elle?

— Je ne sais, je vais demander. Qui annoncerai-je.

Je sortis ma carte et la remis au domestique. Deux minutes après il revenait me dire :

— Madame la comtesse est chez elle et attend Monsieur.

On m'introduisit dans un boudoir rose tout tendu de soie et peuplé de mille ravissants et rares bibelots.

La comtesse m'attendait, en effet, cou-

chée sur une délicieuse chaise longue à ramages, et vêtue d'un peignoir de dentelles.

— C'est vous, me dit-elle en riant, déjà!

— C'est moi, répondis-je, pâle d'émotion et d'amour, je joue ce soir et comme vous m'y avez autorisé...

— Bien ! bien ! j'irai... j'ai promis... je n'ai qu'une parole...

Elle me fit signe de m'asseoir. Je m'assis ! J'en avais besoin, j'allais chanceler !

— Vous savez, fit-elle, qu'il nous arrive un ennui.

— Lequel ?

— Mon mari est de retour !

— Ah !

— Oui, il est revenu plus tôt que je ne pensais ! et qu'il ne le pensait lui-même !

— Cela ne vous empêchera pas de venir ce soir au théâtre !

— Je vous ai dit que rien ne m'empêchait d'aller où je veux... seulement cela

va peut-être beaucoup vous gêner pour...

— Pour quoi ?

— Pour me faire la cour, poursuivit-elle en riant de nouveau.

— Comment ?

— Quand il est à Paris, le comte ne me quitte pas un instant ! Il est très encombrant, monsieur mon mari.

— Je suis perdu ! fis-je avec désolation.

— Il y aurait bien un moyen... de l'occuper !

— Lequel ? Dites-le, et je l'emploie à l'instant même, fût-ce au prix de mon sang... fût-ce au prix de ma vie !

— Je vous le dirai, ce soir si je suis contente de la façon dont vous jouez !

— Je vais me surpasser ! m'écriai-je.

Je courus au théâtre où l'on m'attendait pour répéter, le cœur palpitant d'espoir, d'amour et — de fièvre artistique !

Le soir, la première personne que je vis

en entrant en scène, ce fut elle ; elle était seule dans une avant-scène.

Elle me parut plus jolie et plus élégante que jamais.

Dès les premiers mots que je prononçai, elle sourit, ou plutôt je crus comprendre qu'elle me souriait comme pour m'encourager et même m'applaudir.

Cela m'encouragea, en effet, car, à partir de ce moment, je me sentis plein d'ardeur et de flamme. Je jouai le rôle, je puis me permettre de le dire, délicieusement, au point que le directeur crut devoir me féliciter !

— Bravo ! me dit-il, vous avez quasi fait oublier X...

« Quasi » m'a toujours paru une bêtise ou une inconvenance, mais de la part d'un directeur !...

Je n'étais pas du dernier acte ; à la fin du troisième, je reçus un mot de la comtesse, sur sa carte.

« Vous avez très gentiment joué, je suis contente, venez me voir dans ma loge. »

Je pris à peine le temps de me changer et j'accourus.

— Vous êtes contente ? lui dis-je.

— Oui ! vous êtes très bien en scène, vous ne dites pas mal et vous avez presque l'air d'un homme du monde !

Je me retins pour ne pas pleurer de satisfaction.

— Alors, vous allez me dire le moyen de nous débarrasser de votre mari le plus souvent possible !

— Oui ! j'ai ma voiture, vous me reconduirez avenue des Champs-Elysées, je vous dirai le moyen en route...

— Vous... vous me permettez de !...

— Je vous répète que vous avez l'air d'un homme du monde ; j'ai confiance en vous, à présent !

J'attendis nerveusement la fin du dernier acte dont je n'étais pas et qui jamais ne

me parut plus long, ni plus mal joué.

Enfin le rideau baissa sur le mot final, et nous partîmes. Une fois dans la voiture, j'essayai de prendre la main de la comtesse.

— Vous m'avez rendu bien heureux ce soir. Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi !

— Cela vous suffit alors ?

— Oh ! non ! oh ! non ! mais je voulais d'abord vous dire...

— Causons sérieusement... vous tenez toujours à me faire la cour ?

— Si j'y tiens ! Seigneur ! si j'y tiens !

— Eh bien ! voilà le moyen d'empêcher mon mari de trop nous gêner : il faut vous dire que M. le comte de L...fald est un écrivain, un lettré ; il fait des livres, mais des livres sérieux... des ouvrages de géographie militaire ou scientifique, je ne sais pas, moi !

— Ce ne doit pas être très amusant !

— Oh ! non ! mais il paraît que cela l'amuse, lui... Il cherche depuis longtemps certains documents qui lui manquent touchant la topographie de la France. Vous m'avez dit que votre frère était employé au ministère de la guerre et était chargé, je crois, de dessiner des routes et des plans de forteresses...

— Oui.

— Eh bien ! demandez-lui de vous communiquer quelques-uns de ces dessins et je vous garantis que mon mari nous laissera tranquilles ! Il pâlira sur ces documents pendant un mois !

— Rien de plus facile, répondis-je ; j'irai demain demander ce service à mon frère, et même l'exiger de lui.

Et, prenant la main de la comtesse, qui cette fois me l'abandonna :

— Vous me permettez enfin d'espérer que vous aurez un jour pitié de moi et de mon amour !

— Je vous répète qu'on ne sait jamais ce qu'une femme est capable de faire, plus tard et puis, je serai franche : vous ne m'avez vraiment pas déplu ce soir !

Le lendemain, j'allai au ministère de la guerre. Mon frère, qui est mon aîné, a la faiblesse de m'aimer et de me gâter beaucoup.

Je lui exposai ma demande sans lui en dire la vraie raison; j'avais trouvé du reste un adroit mensonge à lui faire. Je lui dis qu'un auteur en renom voulait m'écrire un rôle dans une pièce militaire qu'il préparait, et que, si je pouvais lui communiquer quelques documents dont il avait besoin, mon rôle en serait certainement meilleur.

— C'est que cela nous est très défendu, me répondit mon frère.

— Baste ! qui le saura, repris-je, et puis un auteur dramatique, ça n'a pas d'impor-

tance. Copie-moi ce que tu voudras au hasard, je te rapporterai tes dessins le plus tôt possible.

Mon frère céda; le plaisir de me voir créer un beau rôle l'avait décidé, comme il aurait décidé toute ma famille et la déciderait encore.

Je retournai annoncer cette bonne nouvelle à la comtesse de L...fald.

— C'est très bien, dit-elle avec joie, décidément vous êtes un homme précieux ! Maintenant je n'ai plus qu'une chose à faire : vous présenter à mon mari, que vous allez rendre si complètement heureux. Il est bien juste d'ailleurs que vous le connaissiez !

Elle sonna.

— Priez monsieur le comte de passer chez moi.

Quelques instants après, le comte entrait dans le petit boudoir où nous étions.

C'était un homme tout à fait bien, la

figure encadrée de grands favoris bruns, les cheveux plutôt crépus, mais avec un air de distinction dans toute sa personne, décoré d'ordres multicolores; lui aussi, il avait un léger accent étranger, qui lui donnait un certain charme.

La comtesse me présenta en racontant l'accident du Bois de Boulogne, comment elle avait été obligée de faire ma connaissance en manquant de m'écraser, etc.

Le comte daigna me serrer la main.

Puis la comtesse ajouta :

— Il a une surprise agréable à vous faire.

Et elle lui dit l'histoire des fameux dessins stratégiques.

Le regard du comte s'illumina.

— Vraiment, me dit-il, vous aurez cette complaisance !

— Je l'aurai !

— Vous ne savez pas à quel point vous me faites plaisir et même me rendez ser-

vice; j'ai tout un volume que j'aurais peut-être été obligé de laisser inachevé à cause de cela. Quand comptez-vous avoir ces documents ?

— Dans deux ou trois jours : le temps de les décalquer ou de les copier.

— C'est bien !

Il me serra de nouveau la main et m'invita à dîner.

J'acceptai.

A dîner, le comte et la comtesse furent charmants avec moi, la comtesse surtout.

— Eh bien ! me dit-elle à l'oreille en me prenant le bras après le repas, notre moyen n'est déjà pas si mauvais; vous voilà introduit dans la maison et dans deux ou trois jours nous aurons toutes nos soirées et toutes nos journées libres !

— Et alors ?

— Alors, je vous dis qu'on ne sait jamais ! fit-elle en me montrant ses trente-deux perles.

Je retournai chez mon frère, pour le presser.

— Cela me demandera plus de temps que je ne pensais, me répondit-il, car il faut que je travaille en cachette, mais avant huit jours, tu auras ce que tu désires, préviens ton auteur !

— Je le préviendrai.

J'allai chez la comtesse lui faire part de ce petit contre-temps.

— C'est fâcheux, dit-elle, car mon mari est impatient et plus que jamais suspendu à mes jupes ! Sans compter qu'il nous arrive un désagrément : il vient de recevoir une lettre anonyme...

— Une lettre anonyme !... A propos de nous deux ?

— De nous deux.

A ce moment le comte entra. Je lui annonçai le petit retard; il fronça le sourcil, puis brusquement :

— J'ai l'habitude de dire franchement les

choses. Je sais le cas qu'il faut faire des lettres anonymes et si je vous montre celle-ci, c'est plutôt pour vous que pour moi.

Et il tira de sa poche une lettre qu'il me tendit. Je la lus ; on m'y accusait nettement d'être l'amant de la comtesse.

— Vous devez avoir à votre théâtre quelque ennemi, homme ou femme, femme sans doute, qui a cru devoir m'écrire ces folies. Je connais la comtesse, je la sais incapable de ce dont on a l'infamie de l'accuser. Quant à vous, ajouta-t-il d'un air hautain et en me toisant des pieds à la tête, j'espère bien que vous n'oublierez jamais l'honneur que nous vous avons fait en vous recevant dans notre intimité et surtout à quelle classe vous appartenez !

Je me sentis devenir à la fois pâle et rouge, pâle d'émotion, rouge de colère.

— Je vous remercie, monsieur le comte, de la bonne opinion que vous avez de moi, j'apprécie le grand honneur que la comtesse

et vous avez bien voulu me faire en me recevant chez vous. Quant à la classe à laquelle j'appartiens, permettez-moi de vous dire qu'en France on n'a plus l'habitude de la traiter avec ce mépris. Dernièrement encore, un de mes camarades, un artiste dramatique comme moi, s'est battu en duel avec un membre de la noblesse française.

— Eh bien ! moi, je ne me battrai jamais en duel avec un acteur, répondit le comte plus hautain que jamais, et si l'un d'eux m'outrageait, je me contenterais de le bâtonner, comme autrefois !

Je jetai les yeux sur mon chapeau pour le prendre et m'en aller, mais la comtesse, devinant le sentiment qui m'agitait, me lança un regard si doux et si suppliant que je restai.

On passa à un autre sujet de conversation, et il ne fut plus question de la lettre anonyme.

Quand nous fûmes seuls, la comtesse me dit :

— Vous voyez la nécessité d'avoir le plus tôt possible les documents et d'occuper mon mari; quand il n'a rien à faire, il est insupportable.

— J'irai tout à l'heure voir mon frère !

Enfin, au bout de huit jours, fiévreusement comptés, mon frère m'apporta les copies si attendues. Je ne fis qu'un bond avenue des Champs-Élysées chez la comtesse.

— Ah ! dit-elle avec un sourire de joie : nous voilà libres pour longtemps ! Nous allons pouvoir respirer !

— C'est le paradis qui s'entr'ouvre !

— Et pour commencer, vous viendrez dîner avec nous demain soir, puis vous m'emmènerez où vous voudrez, courir les petits théâtres, les cafés-concerts. Je suis à vous pour toute la soirée, absolument à vous, souligna-t-elle d'un regard délirant.

— Demain, pourquoi pas ce soir ?

— Parce que nous dînons en ville, hélas !

Et pas moyen de nous soustraire à cette obligation, mais demain n'est pas si loin. Allons, à demain soir... Venez de bonne heure et vous verrez comme mon mari vous remerciera !

J'attendis le lendemain avec une impatience de plus en plus fébrile.

A six heures j'étais avenue des Champs-Élysées. J'allais monter comme d'habitude, quand la concierge m'arrêta au passage.

— Où allez-vous ? me dit-elle.

— Mais... chez M. le comte de L...fald.

— M. le comte de L...fald n'habite plus ici.

— Hein ?

— M. le comte est parti en voyage.

— Et madame la comtesse ?

— Partie avec lui.

— Partie ! !

— Comme l'appartement qu'ils occupaient était un appartement meublé, ils pouvaient s'en aller quand ils voulaient.

Oh ! ils ne me doivent rien, ils ont tout payé !

— Partis, tous les deux ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je crois bien, répondit la concierge en riant, que c'étaient des gens... quelconques, ce qu'on appelle des n'importe qui. Je parierais ma tête qu'ils n'étaient pas plus comte et comtesse que vous et moi !

Je restai atterré.

— Du reste, j'ai causé avec leur domestique qu'ils ont flanqué hier soir à la porte, sans l'avoir prévenu, il croit avoir découvert la vérité : c'est deux Allemands, de Berlin... Ils étaient venus ici on ne sait pas trop quoi faire; ils avaient l'air de mener grand train, mais, au fond, ils ne jetaient pas l'argent par les fenêtres... peut-être parce qu'ils n'en avaient pas des tombereaux !

— Des aventuriers ! c'étaient des aventuriers ! pensai-je.

Et ce rendez-vous que la comtesse m'avait

donné, c'est juste au moment où... qu'elle partait.

— Et ils ne vous ont rien dit pour moi ? demandai-je à la concierge.

— Pour vous, fit-elle en se mettant de nouveau à rire.

— Oui, pour moi. Je devais dîner ce soir avec eux, je sors de chez moi, et il n'était encore venu aucune lettre d'excuse.

— Si... ils m'ont dit quelque chose pour vous... mais je n'ose pas vous le répéter.

— Osez, je vous prie !

— Eh bien ! au moment où ils montaient en voiture avec leurs malles, le comte a ri avec sa femme, puis il est revenu dans ma loge et :

» — Vous savez, le petit jeune homme qui vient quelquefois nous voir ? m'a-t-il fait.

» — L'acteur ? ai-je répondu.

» — Oui, l'acteur. Eh bien, vous lui direz de ma part que c'est un imbécile !

Et il est remonté en voiture en se tordant

de rire ; sa femme se tordait également.

Un imbécile, moi Alfred P***, un artiste d'avenir, un homme de talent. J'étais joué ! par des aventuriers ! Ils avaient tenu à me soutirer ces documents. Pourquoi ? dans quel but ? Je vous répète que c'était l'année dernière. A ce moment nous étions en plein empire, en pleine paix, il n'y avait pas l'ombre de raison pour qu'une guerre éclatât, et personne ne pouvait prévoir ce qui devait se passer, hélas ! quelques mois plus tard.

Un imbécile ! Et l'homme qui m'avait dit cela avait déclaré qu'on ne se battait pas avec un acteur !

— Oh ! je les retrouverai tous les deux, me dis-je, et c'est moi qui le bâtonnerai.

Je courus tout avouer à mon frère, qui devant ma fureur et mes remords n'osa pas trop me gronder, et puis c'était l'amour qui

était cause de tout, et il excusait très bien ces choses-là.

— La vérité, me dit-il, c'est que tu as eu affaire à un espion et à une espionne allemands. Le gouvernement prussien en entretient ici un assez grand nombre depuis quelque temps, nous ne savons pas trop pourquoi.

— Pourvu qu'on ne se doute jamais, mon pauvre frère, que c'est toi qui m'a livré ces copies si désirées par eux et si canaillement subtilisés !

— Oui, il faut qu'on l'ignore; j'y pourrais perdre ma place, quoique, au fond, ce que je t'ai donné n'ait pas grande importance : j'ai eu soin de ne pas te remettre des choses trop compromettantes.

N'importe ! je me donnai pour mission de retrouver mes deux escrocs, mais comment y arriver, moi, chétif comédien, rivé à un théâtre par le boulet de l'en-

gagement, retenu par les exigences de mon art et de mon avenir...

La guerre éclata J'eus alors des nuits sans sommeil.

—Et c'est moi, moi! pensai-je, qui ai peut-être livré à l'ennemi des cartes et des plans qui peuvent nous nuire et nous perdre!

Et c'est encore cette idée, monsieur, qui me torture aujourd'hui.

J'étais retourné plus de vingt fois avenue des Champs-Élysées questionner la concierge, qui ne savait rien; elle n'avait même pas revu le domestique renvoyé...

Enfin, un jour du mois d'août dernier, elle me dit :

— J'ai quelque chose!

— Quoi!

Et elle me tendit triomphalement une lettre qui venait d'arriver par la poste et qui paraissait avoir beaucoup voyagé car était couverte de timbres; elle portait cette souscription :

« A M. Edgar de L...fald, officier au 17e régiment de cavalerie bavaroise. Voir à Paris, avenue des Champs-Élysées, n°... »

— C'est une indication, m'écriai-je. Enfin, il ne s'agit plus maintenant que de savoir où est le 17e régiment de cavalerie ennemi; il sera très facile alors de retrouver ses officiers, et parmi eux celui que je cherche.

Je voulus m'engager dans les premiers contingents qui partaient, mais mon directeur s'y opposa.

Vinrent nos désastres, qui firent de plus en plus mes nuits sans sommeil, car je me figurais et me figure toujours que j'y suis pour quelque chose. Surpris par l'investissement et le siège, rendu libre par la fermeture de mon théâtre, je suis venu vous demander si vous saviez où se trouve le régiment dont je poursuis depuis si longtemps la trace. Enfin, aujourd'hui, me voici engagé dans une compagnie de francs-

tireurs décidés à tout! Demain nous essayons de quitter Paris, et mon premier soin sera d'aller à Troyes, près Bar-sur-Aube, de tâcher de découvrir mon homme et de le tuer comme un lapin, car c'est ainsi, à mon avis, qu'on doit traiter les espions.

C'est d'autant plus mon droit, d'ailleurs, ajouta Malagauche, qu'il m'a injurié après m'avoir déclaré lui-même qu'il ne se battrait jamais avec un acteur. Seulement, avant de le tuer, je tiens à lui dire quelque chose.

— Quoi? demandai-je.

— Je tiens à lui dire qu'il m'a qualifié d'imbécile, mais que tout de même j'ai eu sa femme.

— Ah bah!

— Oui, le soir où elle est venue me voir doubler l'acteur X***. Et ça... dans leur propre voiture encore! Mon talent et ma personne lui avaient vraiment plu et elle n'avait pas pu résister!

Sur cet aveu, Alfred P*** me serra la main et partit.

Ce matin, nous avons, en effet, appris qu'une bande de francs-tireurs était parvenue à quitter Paris et avait probablement réussi à franchir les lignes.

Que va-t-il advenir du brave Malagauche et de son noir projet ?

3 octobre.

M. de Dampierre, le chef de bataillon qui a été tué à la dernière affaire, était un sportsman distingué : il faisait courir et avait souvent gagné des courses importantes.

Pauvres courses ! que sont-elles devenues ! Quand je pense qu'il y a quelques mois une écurie de propriétaire un peu sérieuse valait trois ou quatre cent mille francs ! que vaudrait-elle aujourd'hui ? *Gladiateur* lui-même, le grand *Gladiateur*,

ne serait plus qu'un bifteck plus ou moins savoureux !

Infortunés chevaux ! Leur peseur, actuellement, c'est le boucher : — autre temps, autres membres du Jockey.

Le ministre du commerce, M. Magnin, est devenu, du reste, un anti-sportsman inflexible.

L'autre jour, on lui présente un cheval admirable.

— Tel que vous le voyez, lui dit-on, il a gagné plus de huit cent mille francs en prix de courses !...

— C'est bien possible... c'est une merveilleuse bête !

— Voulez-vous l'acheter ? elle est à vendre.

— Volontiers !

— Combien ?

— Huit sous la livre... sans les os.

7 octobre.

Quelqu'un avait eu l'idée de former le régiment des amazones de la Seine. Voilà le régiment licencié ! avant d'avoir vécu.

Ce qui lui a manqué, ce sont les amazones; il n'avait que le chef, ce qui n'est pas assez.

Donc, les femmes ne veulent pas être enrégimentées, elles n'ont pas voulu renouveler, en 1870, les Vésuviennes de 1848.

Elles ont reconnu, cette fois, que la question est grave et que le moment n'a rien de carnavalesque.

Et vous allez voir si je suis perspicace : j'infère de cette sagace résolution que cette fois les femmes sont avec nous.

Qu'on ne prenne pas ces mots à la légère : les femmes ne sont pas toujours avec les hommes dans les grandes questions de la

vie, et quand elles n'y sont pas, les grandes questions perdent 80 pour 100 de leurs chances.

L'anecdote suivante, que j'ai lue quelque part, m'a toujours frappé :

C'était à l'insurrection du cloître Saint-Merry ; un escadron de dragons était posté sur le boulevard, prêt à charger le peuple.

Un gamin parvint adroitement à se faufiler sous les pieds des chevaux, et avec un couteau se mit à scier le sabot de l'un d'eux. La bête hennit de douleur ; le gamin se sauva sans être atteint par le cavalier, et vint tout joyeux raconter son exploit à sa mère, qui, pour toute récompense, lui allongea une calotte monumentale.

Louis Blanc, qui avait tout vu, jusqu'à la calotte inclusivement, secoua alors la tête en disant :

— La tentative est manquée ! les femmes n'en sont pas !

Et, en effet, la tentative échoua.

Aujourd'hui, je le répète, les femmes en sont. Elles en sont saintement, religieusement, avec toute leur âme et tout leur cœur, et elles viennent de le prouver de la façon la plus héroïque — pour elles — en repoussant l'occasion de se costumer.

9 octobre.

On a acquis la certitude qu'il circule de l'or prussien à Paris.

D'où viennent ces frédérics? Qui les a apportés, qui les a acceptés, qui les a changés?

La police informe, l'information amènera-t-elle quelque résultat?

Déjà, hier, on a trouvé un thaler chez un marchand de vins de l'ancienne banlieue.

Questionné, le « négociant » répondit qu'il l'avait eu d'une personne comme il faut qui le lui avait donné comme valant cinq francs.

— Et ça ne vaut que 3 fr. 75, lui répondit-on.

Sur quoi le marchand prit un air désolé :

— Comme c'est amusant ! Je suis soupçonné d'être une canaille, et ça me coûte vingt-cinq sous !

11 octobre.

Il y a dans ma rue un homme que les malheurs de la patrie affectent d'une façon... relative, c'est un « poivrot » que je m'amuse à suivre de temps en temps.

Son métier consistait autrefois à ouvrir les portières, quand il était assez solide sur ses jambes, et à faire quelques courses pour les habitants du quartier.

Régulièrement il était gris depuis huit heures du matin, aujourd'hui il ne l'est plus qu'à partir de neuf heures et demie.

— C'est un restant de la veille, dit-il.

Quand il est « complet », il parle tout haut dans la rue ; je dois à la vérité de déclarer qu'il répète constamment la même chose.

C'est un poivrot qui a des remords : on en aurait à moins !

— Nom de Dieu ! dit-il, je suis encore saoul comme une arbalète et dans un moment pareil ! Voyons, mon vieux (c'est à lui qu'il parle) t'es pas honteux de faire la concurrence aux éponges ! C'est ça que tu appelles monter ta garde ! Si le gouvernement te voyait ? — Oui, le gouvernement dont auquel tu devrais faire partie ! t'avais tout ce qu'il faut pour ça ! une belle éducation, des goûts artistes et de l'organe ! mais t'as jamais pu résister à un verre d'eau d'aff ! l'eau d'aff, c'est donc bon, saligaud que tu es ! si encore tu en buvais comme un homme bien élevé... une dizaine de petits verres par jour. Mais non, il faut à monsieur la chopine, le litre, le fût ! propre à rien ! mouchard ! maladroit ! Bismarck !

A ce nom-là, généralement, il se retourne furieux et il dit au premier passant qui se trouve à côté de lui :

— C'est-y-toi qui m'appelle Bismarck, espèce de mufle ! Soulot, je ne dis pas; Bismarck, jamais !

Et il reprend tranquillement sa course et son monologue, laissant le passant ébahi.

— Oui. J'aurais pu avoir une belle carrière ! Encore à présent, si je me tenais, je pourrais ouvrir des portières propres ! mais les camarades me donnent jamais le temps d'arriver. J'ouvre que les portières des vieux fiacres ! Ça m'humilie ! Et encore, il y a des fois où je ne sais pas oûsqu'est la voiture et la portière, mais ça ne fait rien, j'ouvre tout de même. L'autre jour, j'ai-t-y pas voulu ouvrir à toute force la portière d'un vélocipède !

Et il s'interrompt pour rire — puis il reprend soudain son sérieux en disant :

— Faut pas que je rie, ça me donne soif !

Quand, par malheur, il passe devant la boutique d'un marchand de vin, il s'arrête net et toujours se parlant à lui-même :

— Oui, je sais bien ce que tu me veux, ma vieille, tu m'invites pour boire à l'armée française ! Je te remercie, j'ai mon lot aujourd'hui ! Et puis, qu'est-ce qui te reste, douze sous pour finir ton trimestre ! et c'est avec ça que tu oses m'offrir des rafraîchissements variés ! Eh bien, nom de Dieu ! j'accepte. Nous verrons bien qu'est-ce que tu feras quand tu auras bu ton dernier rotin, saligaud ! fainéant ! Bism...

Et il entre chez le marchand de vins.

Quand il en sort, il devient encore plus mélancolique et il murmure en pleurant :

— Quand on pense que tout ça ne m'arriverait pas si j'avais fait jadis un beau mariage ! Maintenant, je ne suis plus assez bien mis. Et puis, si je voulais encore essayer, faudrait pas que je me saoule avec

de l'eau-de-vie, faudrait au moins que je ne boive que du vin !

12 octobre

J'ai rencontré hier M. Claude, le chef de la sûreté, en garde national.

M. Claude a gardé sous la République la place qu'il avait sous l'Empire :

— Mes fonctions, m'a-t-il dit en riant, n'ont aucun rapport avec la République et me permettent de servir sans remords tous les gouvernements !

J'ai beaucoup connu M. Claude au théâtre du Châtelet où il était l'ami du directeur Hostein. C'est une physionomie qui m'a toujours intéressé.

C'est, en effet, un type que ce policier.

Amoureux de son « art », il n'a jamais qu'un rêve : réussir dans ses entreprises.

Les voleurs disent de lui : « qu'il a un drôle d'œil ! »

Il a réellement un œil étrange, — vague, voilé en temps ordinaire, on dirait le regard d'un brave bourgeois qui ne pense qu'au double-six ou à un cent de piquet ; mais sitôt que cet œil est braqué sur un coupable, il se transforme subitement, il devient brillant, sévère et perçant comme une véritable vrille.

C'est un œil abominable ; il creuse et va jusqu'au fond du cœur. Il faut être deux fois innocent pour ne pas en avoir peur !

C'est ce regard qui a forcé une foule d'ignobles gredins à avouer leurs crimes. Ces honnêtes gens avaient vaillamment résisté à tous les pièges du juge d'instruction ; on les avait « tâtés » de toutes façons : rien. — Alors on essayait de l'œil-claude. Et l'œil faisait infailliblement son effet. Le succès ne devenait douteux que quand les

criminels avaient la vue basse, ce qui n'arrive pas tous les jours.

M. Claude pousse si loin l'amour de ses « fonctions » que son plus grand bonheur est d'aller seul en expédition.

Les dangers qu'il peut courir, il n'y songe jamais. — Autrefois, dans son jeune temps il mettait un pistolet dans sa poche : il a renoncé à ce luxe avec l'âge.

C'était une inutilité. Jamais les coupables pris au gîte ne lui ont fait résistance — à cause de l'œil!

Un jour, il alla seul arrêter, dans une maison garnie de la rue Saint-Jacques, les deux assassins présumés d'une marchande à la toilette de la rue de Clichy.

Il pénètre dans l'hôtel, demande au maître du lieu si les deux hommes qu'il dépeint sont vraiment chez lui, et sur sa réponse affirmative il monte.

Quoiqu'il fît grand jour, les deux gaillards étaient couchés et dormaient. Il les réveille,

les fait lever, habiller, et attend, tranquillement assis sur une chaise, que ces messieurs soient prêts.

On descend enfin. Mais une fois dans la rue, pas de voiture... et la foule est énorme.

Les deux assassins ont toutes les facilités de la terre pour s'offrir une de ces courses qui mènent train direct à la délivrance.

Que fait Claude ? Il passe doucement son bras sous celui de chacun de ses prisonniers, et, comme un bon père de famille, soutenu par ses deux fils, se met tranquillement en route.

Un ami le rencontre et va à lui. Claude s'arrête et cause. L'ami est bavard, et de temps en temps demande aux deux compagnons leur avis. Ceux-ci, peu à peu, finissent par répondre, et voilà la conversation générale qui s'établit.

Puis l'ami s'éloigne enfin, non sans avoir

salué très cordialement les deux « connaissances », et en disant à Claude :

— Ils sont très bien, ces messieurs !

— N'est-ce pas ? Je ne connais que des gens comme cela, moi !

Et le chef de la sûreté reprend le chemin de la préfecture, où il dépose enfin ses deux précieux colis.

A quelque temps de là il rencontre de nouveau l'ami bavard, on parle de choses et d'autres ; soudain l'ami lui dit :

— A propos ! et ces deux messieurs avec qui j'ai eu l'honneur, grâce à vous, de faire connaissance, rue Saint-Jacques, les voyez-vous toujours ?

— Moins, répond Claude.

— Est-ce que vous êtes brouillés ?

— Non.., mais j'ai eu le malheur d'en perdre un sur la place de la Roquette et l'autre voyage dans les environs de Cayenne !

15 octobre.

La moralité de la guerre est, à mon avis, tout entière dans le récit suivant que m'a fait ce matin un sergent de la mobile :

Cet honnête garçon, peintre en décors, est caserné au fort d'Issy, depuis l'investissement.

Il a déjà pour sa part « descendu » une demi-douzaine de Prussiens. A la dernière affaire, celle du 8, il s'était battu en enragé depuis deux heures jusqu'à la nuit.

La retraite sonnée, il rentrait en échangeant quelques derniers coups de fusil, désireux de brûler sa dernière cartouche. En rampant le long d'un mur, afin d'éviter les projectiles ennemis, il aperçut dans une encoignure un officier prussien qui, sans doute pour rejoindre aussi son cam-

pement, marchait également à quatre pattes, un revolver à la main.

Le hasard fit qu'il ne vit pas le mobile, celui-ci tira son coupe-choux, prit son temps, et, au moment où l'officier fut à sa portée, il lui allongea un coup formidable de son arme sur la tête.

L'homme se redressa, regarda le mobile avec des yeux d'une douceur infinie, et tomba mort.

— C'est alors, monsieur, continue mon mobile, qu'il se passa en moi une chose extraordinaire : ces yeux qui m'avaient si doucement regardé, le grand silence qui se faisait, ce crâne ouvert d'où le sang sortait, tout cela m'impressionna tellement que je me pris à trembler et que je me sauvai comme un véritable meurtrier qui vient de faire son coup. — J'arrivai au fort, pâle, haletant, les yeux de l'officier incrustés dans l'esprit. J'allai me coucher pour essayer de dormir afin d'oublier. — Ah !

bien oui ! Des visions m'arrivèrent, des cauchemars, la fièvre ; les yeux me regardaient toujours et pleuraient ; c'était un enfer. Si bien que le lendemain, n'en pouvant plus, j'allai tout raconter à mon commandant, qui me dit en hochant la tête :

— Je sais ce que c'est, mon ami... j'ai éprouvé cela jadis aussi... c'est triste, la mort vue de trop près... Allez vous promener deux ou trois jours à Paris, je vous en donne la permission, et essayez de penser à autre chose.

Et le mobile est depuis hier à Paris, essayant comme le lui a recommandé son commandant, de se distraire et n'y parvenant pas !

Il dit que les yeux le regardent toujours.

18 octobre.

Il m'a été donné de rencontrer aujourd'hui une noce !

Une véritable noce en chair — et en fiacres, — avec une mariée pour de vrai et un mari contrôlé.

Ils s'en allaient gaîment, suivis des grands-parents, des garçons et des demoiselles d'honneur.

Et les cochers riaient, et les chevaux trottaient comme si dans huit jours ils ne devaient pas être mis à la broche!

Cette noce est un éloge : — La noce du siège de Paris est, à mon sens, ce qui devra le plus étonner les Prussiens.

La femme a déjà ses titres de gloire :

— Jeunes gens, pourra-t-elle dire à ses enfants, — si elle en a, — rappelez-vous que votre mère s'est mariée au son du canon et que le repas de ses noces s'est fait avec de la viande de cheval et des haricots conservés !

Je ne crois pas m'avancer beaucoup en offrant de parier que ces enfants-là n'auront pas « froid aux yeux ».

25 octobre.

Quelques journaux ont pris l'habitude de maltraiter les Allemands — en paroles — certains vont même jusqu'à parler de leur valeur et de leur courage avec un mépris accentué.

Est-il bien habile de rapetisser ses ennemis ? Il me semble que non.

Dans la vie privée on est parfois moins... maladroit : j'ai un ami qui a eu un duel en 1847, — le seul de sa vie ; — le lendemain de son affaire, où il avait reçu un honorable coup d'épée dans un endroit qui l'était moins, il racontait déjà que son adversaire avait un pied deplus que lui, que c'était un spadassin illustre qui n'avait jamais manqué son homme et qu'en outre c'était un garçon très distingué.

En 1850, c'était un géant tirant l'épée

comme Grisier lui-même et un baron dont la noblesse se perdait dans la nuit des temps.

J'estime qu'aujourd'hui cet adversaire est devenu le colosse de Rhodes en personne, maniant l'épée à étonner feu Saint-Georges, et noble comme les Pyramides.

Je dis peut-être des hérésies, mais j'avoue que je ne comprendrais pas un monsieur qui arriverait, l'œil poché et les vêtements en désordre, me raconter qu'il vient de se battre avec un moutard de dix ans, reconnu dans tout son quartier pour un jeune poltron.

31 octobre.

Depuis hier, les gardes nationaux avec fusils ne payent que demi-place dans les omnibus.

L'adjonction du fusil sert de preuve au conducteur, — la tabatière prouve en effet que le garde national monte sa garde, et

que par conséquent il ne devrait pas être en omnibus.

Ledit fusil a en outre l'avantage d'être un colis et de gêner les voisins qui, veufs d'instruments de destruction, payent leur place entière.

Cette idée d'obliger un soldat-citoyen à avoir son arme, pour économiser trois sous, me paraît une idée étonnante !

Elle indique de la part de l'administration des omnibus une confiance en ses concitoyens à képis qui frise presque l'expansion !...

Du reste, j'ai tort de dire du mal des omnibus. A l'heure qu'il est, ce sont nos garde-manger de l'avenir, et je ne puis voir passer leurs excellents chevaux sans songer que dans quelques semaines, — bien marinés, — ils nous aideront à supporter les « horreurs du siège », car décidément le cheval s'acclimate, ou plutôt nos estomacs s'acclimatent au cheval.

L'investissement de Paris aura été le triomphe de l'hippophagie, et nous n'aurons plus de larmes d'attendrissement en lisant qu'à la retraite de Russie nos malheureux cavaliers étaient réduits à manger leurs montures.

Nous en arriverons même à penser que c'étaient des gars très heureux, qui se livraient à de véritables orgies culinaires...

C'est ainsi que la postérité remet chaque chose à sa place.

— Monsieur, dira un invalide, j'étais à la Bérésina !

— Gourmand, va !

1er novembre.

On a beau faire, on ne peut s'empêcher de causer cuisine... C'est, en effet, la grosse question du moment.

On mange les chevaux, mais on ne

mange plus les pigeons ; car, hélas ! aujourd'hui, notre seul poste et nos seuls télégraphes, ce sont ces précieuses petites bêtes dont il faut recommencer à célébrer l'instinct et le coup d'aile prodigieux.

N'a-t-on pas calculé qu'un pigeon-voyageur pourrait venir, — s'il ne s'arrêtait pas en route, — de Tours à Paris en vingt minutes.

L'oiseau messager aura gagné à cet état de choses de faire respecter sa personne. — Les services qu'il aura rendus le sauvent pour longtemps de la casserole, et son divorce avec le petit pois est un fait accompli.

— Pour ma part, disait une dame, je ne mangerai plus de pigeon de ma vie : il me semblerait que j'avale un facteur.

2 novembre.

D'après l'affiche de M. Jules Favre, nous

allons être appelés à voter par *oui* et par *non* pour dire si nous continuons notre confiance au gouvernement de la Défense nationale ou si nous ne la continuons pas.

Je n'ai pas à discuter la bizarrerie de ce vote; c'est de la trop haute politique pour mon humble personne.

Nous allons donc pouvoir fouiller dans nos tiroirs et faire reservir les anciens bulletins du plébiscite.

Pour ma part, je possède encore dans un coin trois ou quatre *oui* très propres, qu'un distributeur m'a fourrés jadis de force dans la poche, et une douzaine de *non* des plus immaculés que je m'étais offerts à moi-même.

Si d'ailleurs les bulletins manquaient, on retrouverait encore tous les *oui* qui n'ont pas été votés par les bonapartistes — depuis que la République est proclamée.

Car il est curieux de constater combien il y a peu d'électeurs qui ont dit *oui* au

plébiscite — depuis la chute de l'empire.

C'est au point que, si on faisait le recensement officiel, on ne retrouverait pas 14 votes affirmatifs sur les 7 000 000 de *oui* que vous savez. Les 6 999 986 autres ont été perdus en route.

Cette difficulté de retrouver les partisans d'un régime déchu est une de ces bizarreries qu'engendrent les révolutions.

Après 1830, on aurait offert cent mille francs d'un légitimiste, qu'on ne l'aurait pas eu. — Après 1848, un orléaniste était introuvable, même au poids de l'or; aujourd'hui, s'il existait un seul bonapartiste à Paris, je lui demanderais l'autorisation de le montrer pour de l'argent; je suis convaincu que j'y ferais une fortune plus ou moins honorable.

Présentement « l'électeur-oui » est devenu — que M. Cassagnac me pardonne la comparaison — aussi rare qu'une motte de beurre.

Ce matin pourtant, j'ai rencontré un ancien notaire qui, il y a trois mois, s'était vanté devant moi d'avoir déposer dans l'urne un *oui* colossalement majuscule.

— Ah ! me dis-je, j'en tiens donc un ! Et j'allai à lui.

— C'est vrai, monsieur, me dit-il, il y a trois mois j'ai voté *oui*, j'y étais forcé, en ma qualité de notaire impérial, mais *in petto* j'ai voté *non !*

Si cependant il fallait de toute nécessité désigner un dernier électeur-oui, ou à proprement parler un bonapartiste acharné, on pourrait citer celui qui fait vendre en ce moment sur les boulevards la petite polissonnerie qui a pour titre : *la Femme Bonaparte, ses Orgies et ses Amants.*

Ceci est de la réaction toute pure et le coup est assez habilement joué pour un impérialiste.

Faire déverser sur les républicains le

blâme que les honnêtes gens tiennent justement en réserve pour les injures et les grossièretés dites à une femme, ce n'est pas maladroit, et Machiavel en personne approuverait le stratagème.

4 novembre.

C'est aujourd'hui jour solennel, et le peuple est invité à se réunir dans ses comices pour dire à M. Ernest Picard si, oui ou non, il a foi dans son génie militaire.

Quel sera le résultat de ce plébiscite d'occasion? C'est ce que nous saurons ce soir.

J'ai eu quelque temps une bonne qui, à peu près tous les deux jours, entrait dans ma chambre et me disait :

— Que monsieur me pardonne de le déranger, mais j'ai à lui demander ce qu'il pense de mes services...

— Mais j'en pense un bien relatif...

— C'est qu'hier j'ai remarqué que monsieur avait l'air mécontent de moi...

— Dame ! vous m'avez laissé tomber un plat d'épinards dans les cheveux...

— Enfin, monsieur m'aime-t-il ?

— Comme cuisinière, oui... épinards sur la tête à part.

— Merci, monsieur.

Et elle s'en allait rassurée.

Il va sans dire qu'au dix-huitième plébiscite, j'ai fini par la mettre à la porte.

Il ne faut pas abuser des plébiscites.

5 novembre.

La rente a monté de deux francs.

Comment ce miracle a-t-il pu s'opérer ? Je suis passé à la Bourse dans la journée, à l'heure où jadis on étouffait derrière les carnets, et j'y ai trouvé trois chaises dépareil-

lées et un gardien. L'intérieur du monument respirait le froid et la solitude ; j'ai cru même apercevoir de l'herbe qui avait poussé dans la corbeille des agents de change.

Au bout de cinq minutes de rêverie inspirée par ce calme profond, je me suis sauvé, dans la crainte d'être attaqué.

Il faut croire que les deux francs de hausse sont venus tout seuls s'inscrire sur la cote.

A moins que les trois chaises et le gardien ne se soient amusés à « tripoter » par un reste d'habitude.

Ces deux francs de hausse sont d'ailleurs tout un monde. Ils font rêver, — comme le calme où ils sont nés. Ils prouvent, à n'en pas douter, que les mouvements financiers se sont toujours produits sans le concours des financiers, ce qui est bien humiliant pour les agents de change.

6 novembre.

Qui le croirait ? — On reçoit en ce moment !

J'ai eu — moi qui vous parle — une lettre d'invitation pour une soirée ; il est vrai que cette fête était donnée par un simple bohème qui avait trois bougies à brûler, dont il ne faisait rien depuis longtemps.

Il nous a reçus dans une chambrette au sixième étage.

— Hein ! nous dit-il, est-ce bête d'être aussi mal logé, — juste à un moment où on ne paye pas son terme !

7 novembre.

On a remarqué qu'hier soir presque tous les becs de gaz étaient allumés.

Est-ce une manière d'illumination que le gouvernement s'est offerte à lui-même, en raison du nombre respectable de *oui* qu'il a récoltés ?

Ou bien l'armistice est-il suffisamment signé pour que l'on n'économise plus rien ?

Quoi qu'il en soit, Paris avait hier, dans la soirée, repris sa physionomie des temps pacifiques.

Les boulevards jouissaient de leur foule ordinaire, et on y voyait plus de « pékins » que d'habitude.

Evidemment c'est un second effet de la possibilité de l'armistice, — la mode du képi faiblit.

— On ne saura jamais, me disait un vieux démocrate, ce qu'on a déposé de gibernes dans l'urne de jeudi dernier !

Autre effet de l'armistice en préparation à Versailles :

Les provisions ont reparu comme par

enchantement. Les épiciers ont regarni leurs devantures, les fruitiers ont arboré tous les choux imaginables, et les Chevets inondé leurs portiques de terrines.

Le beurre, qui était à vingt francs avant le plébiscite, était hier à six francs !

C'est à croire que le ravitaillement est commencé, et que M. Thiers a rapporté dans ses bagages un nombre incalculable de convois de vivres.

Seulement, voyez-vous d'ici le profil de nos intègres fournisseurs, si l'armistice n'était pas signé.

Jamais l'épicerie parisienne ne le pardonnerait à M. Ernest Picard.

J'ai lu dans les journaux que, pendant le vote de jeudi, les portes de Paris ont été fermées.

Cette précaution était nécessaire, paraît-il, puisque tous les gardes nationaux étaient au scrutin.

J'imagine que, voyant les portes soigneu-

sement closes, les Prussiens se sont bien gardés d'essayer d'entrer.

Ils ont sans doute compris qu'ils seraient indiscrets.

Hier, autre vote — pour les maires. Naturellement, on a encore fermé les portes.

On les fermera également aujourd'hui pour l'élection des adjoints.

Fermer trois fois de suite me semble une impolitesse grave ; les Prussiens pourraient finir par trouver qu'on les traite un peu cavalièrement.

Faites, mon Dieu, qu'ils ne soient pas susceptibles !

8 novembre.

Des gardes nationaux sans emploi actif ont trouvé une jolie occasion d'utiliser leur martialité.

Ils arrêtent les pauvres diables qui vendent *les Orgies et les Amants de la Femme Bonaparte.*

On peut et on doit blâmer la production d'insanités semblables, mais il est une chose qu'il faut respecter — de temps en temps — c'est la liberté individuelle et surtout celle de malheureux qui ne savent pas ce qu'ils vendent et qui, à la rigueur, préféreraient être marchands d'autre chose, voire de diamants.

Il est un excellent moyen de protester contre ces polissonneries, c'est de ne pas les acheter.

9 octobre.

Ordre du jour d'hier du roi Guillaume à ses armées :

« Soldats ! je désire vous conférer une distinction qui vous honore tous : j'élève

à la dignité de maréchaux : mon fils, le prince royal de Prusse et le général de cavalerie prince Frédéric-Charles de Prusse. »

Dans une pièce de théâtre du Palais Royal Grassot disait à Aline Duval :

— Tu as été très gentille en n'allant pas hier soir au bal, je vais te récompenser en m'achetant une calotte grecque.

Et Aline Duval de lui répondre :

— J'avais espéré que ç'a aurait été une robe de chambre à ramages. Enfin ! on ne peut pas avoir tous les bonheurs le même jour !

10 novembre.

L'armistice est repoussé, — le beurre va revenir à douze francs ; les fournisseurs sont non seulement navrés, mais furieux.

L'épicier du coin de ma rue a rentré tous

ses pots de confitures et fait blinder ses boîtes de sardines...

Jamais il n'oubliera que dans la journée de samedi il a vendu du fromage de gruyère au prix ordinaire !

Il en est de même pour certain charcutier de qui on me raconte les exploits. Cet honnête industriel avait un porc qu'il conservait — vivant — et dont il cachait précieusement l'existence à tous les yeux avec l'amour sauvage d'une mère.

A la nouvelle de la possibilité d'un armistice, il prend son couteau et occit ledit porc.

Naturellement il en provient une certaine quantité de saucissons, de jambonneaux et de boudins.

Sa devanture s'illumine et le quartier ébaubi constate la résurrection d'un étalage des plus affriolants : la foule se précipite, et le porc — détaillé — disparaît en quelques heures.

Ce matin, le charcutier ouvre l'*Officiel :*

— O rage! l'armistice n'est pas signé!

Que fait l'industriel? il envoie ses garçons chez toutes les bonnes des environs qui l'ont dévalisé la veille, les invitant à lui payer cinq francs de plus par portion, déclarant que, faute de ce faire, il ne sera plus, pendant toute la durée du siège, délivré le moindre morceau de lard aux opposantes! Les bonnes, ou plutôt les bourgeois, ont protesté énergiquement et protestent encore, mais le charcutier tient bon dans sa menace. L'affaire en est là.

Je ne sais pas si je m'avance beaucoup, mais je crois que ce charcutier n'a qu'une chance très relative d'être nommé maire de son arrondissement aux prochaines élections.

11 novembre.

Les hommes devront au siège de Paris de se connaître en denrées plus ou moins alimentaires : la nécessité rend femme de ménage.

On ne rencontre plus que Parisiens allant eux-mêmes à la halle et aux boucheries, marchandant, discutant, et étalant une science à étonner Brillat-Savarin en personne.

C'est toujours cela de gagné — et de perdu pour les cuisinières ; car l'avenir de l'anse du panier me paraît désormais fortement compromis.

Allez donc compter deux sous un petit pain d'un sou à un bourgeois qui sait discerner une vitelotte d'une hollande et une flandre d'une crécy !

Des pêcheurs à la ligne viennent de faire une découverte étonnante : ils ont trouvé des homards dans la Seine !

Comment ces crustacés sont-ils venus ? qui les a mis à l'eau ?

Mais que va dire M. Jules Janin du changement de patrie de son « cardinal des mers » ? — il lui restera la ressource de l'appeler le « cardinal du Pont-au-Change » !

12 novembre.

Un garçon d'esprit, Léon Beauvallet, a déjà préparé, dit-on, une pièce qui a pour titre : *Paris bloqué.*

Si cette nouvelle est vraie, je demande que la pièce soit jouée ce soir même — car elle doit naturellement contenir un dénouement qu'il nous importe à tous de connaître.

Il n'est pas un de nous qui, depuis deux

mois, ne se creuse la tête pour savoir de quelle façon nous sortirons d'affaire. — Evidemment, mon ami Beauvallet l'a trouvé, puisqu'il a écrit sa pièce, et que, suivant toutes les règles théâtrales, il faut qu'une pièce finisse d'une manière ou d'une autre.

J'insiste d'autant plus pour la représentation immédiate de cet à-propos, que je sais l'auteur fort au courant des conventions dramatiques et peu disposé à écrire une pièce qui ne pourrait rappeler aux spectateurs que leur déshonneur : ce qui permet de supposer que le dénouement qu'il a trouvé est heureux et glorieux.

Auquel cas, la place de l'auteur serait non plus à l'Ambigu, mais à l'Hôtel de Ville.

13 novembre.

Je suppose un abonné d'un journal conservateur quelconque (le choix ne manque pas) qui, depuis fin août, se serait endormi — sur son journal (ce qui serait son excuse) et se réveillerait aujourd'hui.

Quel serait son ébahissement !

Le sommeil l'aurait pris au moment où il lisait des articles incendiaires, dans lesquels foisonnaient les : « A Berlin ! A Berlin ! — Si les fusils manquent, saisissons nos rasoirs ! » — et il lirait présentement les articles que vous savez, et où pullulent onctueusement les : « Est-ce que vous n'avez pas assez de la guerre ? — Pour ma part, voilà huit jours que je mange du cheval, et il me semble que j'ai suffisamment sauvé l'honneur de la patrie, etc., etc. »

Ces journaux sont arrivés, d'ailleurs, à

créer un parti qui s'intitule chevaleresquement « le parti de la paix », et qui se compose à l'heure qu'il est d'un groupe heureusement des moins compacts.

On rencontre de ces valeureux partisans de la vie tranquille qui ne cachent pas leurs tendances ; — pour leur part, ils ont déjà cédé l'Alsace et la Lorraine, et si M. de Bismarck les pressait un peu, ils y joindraient volontiers le Bordelais et la Champagne ; quant à l'indemnité, ils trouvent que marchander dans les questions d'argent, c'est montrer de la petitesse.

J'ai eu l'honneur hier de causer avec un de ces Bayards :

— Voyez-vous, mon cher, me disait-il, la guerre, c'est comme une partie de piquet ; quand on vous abat 90, il faut s'incliner et payer !

Je le répète, heureusement pour l'honneur national, ce parti existe et compte à peine.

Il n'est guère représenté que par les gens qui, il y a trois mois, offraient de marcher à l'ennemi une cravache à la main, et de sacrifier jusqu'à leur dernier maravédis pour chasser l'étranger, mais qui, aujourd'hui, désirent recevoir leurs termes, et, comme le dit Eugène Chavette, profitent de ce qu'on leur propose de faire des sorties pour demander à faire des rentrées.

14 novembre.

Le décret de mobilisation de la garde nationale a paru hier à l'*Officiel*.

Le gouvernement doit entendre les cris de paon que sa loi fait jeter à Paris.

Cette loi est assez bizarre en effet : Un père a deux enfants ; tous les trois sont de la garde nationale ; le père part et les enfants ne partent pas.

Un bourgeois est marié, il est chef de

famille, il part ; son commis qui jouit de vingt-deux printemps reste.

C'est une conscription de quartier.

Si la chance vous a fait louer un logement dans un arrondissement où les volontaires et les célibataires sont en majorité, vous êtes exempté ; si c'est le contraire, vous êtes pris.

C'est au hasard de l'appartement. — Le sort est représenté par la rue, et le bon numéro par celui de la maison.

Et voilà ce que le gouvernement de la défense appelle : la levée en masse !

Inutile de dire que les « petites » injustices de cette loi exaspèrent absolument les femmes.

Quelques-unes se trouvent, du reste, dans une situation singulière :

Mariées, elles voient partir leurs maris et demeurer leurs... amis.

Aussi, dans certains quartiers, se passe-t-il des choses étranges.

Le mari rentre désolé :

— Ils m'ont pris, dit-il, faute d'un célibataire; un seul, et j'étais sauvé. Ah ! si j'en connaissais un à dénoncer !

Et la dame de pâlir, de sentir la voix de la conscience lui dicter son devoir, et, après une lutte dont elle sort à son honneur, de s'écrier :

— Alfred ! tu resteras, j'en connais un !

D'autres femmes, moins au courant de l'existence des célibataires du quartier, se sont réunies pour les dénicher et les envoyer remplacer leurs époux.

Un garçon est tranquillement chez lui les pieds sur ses chenets, parfaitement convaincu qu'il a évité les dangers des sorties en se faufilant dans une ambulance, quand sa porte s'ouvre et livre passage à une douzaine de bourgeoises.

Saisi, harponné, dans n'importe quelle toilette, il est enlevé par ces dames et incorporé de force.

Être célibataire aujourd'hui, c'est avoir contre soi tout le monde, même soi.

16 novembre.

Une faute et un danger, c'est de se promener dans les rues de Paris avec un lapin vivant sous le bras.

En temps ordinaire, un pareil colis peut n'être pas autrement remarqué, et comme genre remplacer avantageusement le parapluie ; mais aujourd'hui rien n'est plus imprudent.

Un de mes amis a commis cette folie. Il est allé à la Halle, y a trouvé un lapin, l'a payé au poids de l'or et le rapportait triomphalement chez lui, quand, dans la rue Montmartre, un monsieur l'accoste :

— Cinq francs de plus !

— Quoi ? fait mon ami.

— Votre lapin... j'ai du monde à dîner et je n'ai encore que le potage.

— Merci ! mais je ne suis pas marchand de lapins.

Trois pas plus loin, un autre monsieur s'arrête devant l'objet.

— Dix francs de plus !

— Quoi ?...

— Ce lapin ! Je reçois, et je n'ai rien reçu... du boucher.

— Non !

Deux minutes après :

— Quinze francs de plus !

Et mon ami, qui commence à grincer, de crier :

— Non ! trois mille francs ou rien.

Un peu plus, il allait trouver preneur !

Sans compter les dames qui, en passant, lorgnaient fortement mon ami ; ce qui m'a donné à penser qu'à l'heure qu'il est, si Lovelace lui-même revenait, il n'aurait des chances de séduire Clarisse Harlowe qu'avec quelques comestibles sous le bras, et Wer-

ther, agrémenté d'une épaule de mouton, ne serait plus forcé d'avoir recours au suicide.

A quoi tient la vie pourtant !

18 novembre.

Je ne veux pas dire du mal des feuilles nées depuis le siège, mais elles me paraissent pousser la « nouvelle à sensation » jusqu'à ses dernières limites.

Jamais, depuis qu'il manque dans les basses-cours, le canard n'a été aussi soigné et j'ajouterai aussi témérairement épicé dans les journaux.

Du reste, il faut le constater à l'éloge des Parisiens, ces nouvelles, qui portent naturellement sur les graves événements du jour, les laissent absolument froids.

Evidemment ils s'habituent à cette littérature à l'américaine, et c'est tant mieux.

Dans la vie, tout est affaire de convention.

Il existe un homme de lettres de beaucoup d'esprit, qui est l'exagération même. Ceux qui ne l'ont jamais entendu parler des hommes et des choses se demandent s'il n'est pas fou furieux. Nous qui le connaissons, quand nous l'entendons dire d'un confrère que ce n'est qu'un gâteux, nous savons à quoi nous en tenir : cela signifie que notre ami a la plus grande estime pour le talent de ce confrère.

Il suffit de s'entendre.

Les Parisiens ont l'air de s'être absolument « entendus » avec les journaux en question.

Quand ils y lisent les nouvelles frémissantes que vous savez, ils se disent :

— Bon ! ils m'annoncent le bombardement pour demain huit heures trois quarts, cela veut dire que les avant-postes prussiens tireront sur nos avant-gardes ; ils affir-

ment que l'armistice est signé, cela sous-entend que M. Thiers n'est pas encore revenu à Paris, ou qu'il se mouche... ; ils m'assurent que la Russie a fait entrer 400 000 hommes en Prusse, cela indique qu'ils n'en savent rien, mais qu'ils voudraient bien que ce fût vrai.

La seule complaisance hors ligne que mes concitoyens me paraissent avoir pour ces feuilles au diapason nouveau, c'est qu'ils se gardent bien de leur demander d'où ils tiennent ces fameux renseignements.

Il est clair qu'aujourd'hui nous pêchons surtout par les correspondances étrangères. Depuis deux mois, c'est à de rares intervalles que les nouvelles du dehors nous parviennent, et je n'étonnerai personne en insinuant que depuis ce même laps le service des postes laisse beaucoup à désirer, hélas !

Rien n'y fait — la nouvelle est « imprimée » — cela suffit.

Et cependant, pas plus tard qu'hier, j'ai voulu, moi aussi, faire mon journal américain — parlé.

J'ai abordé un groupe de camarades en disant :

— Messieurs, bonne nouvelle ! trente francs-tireurs vosgiens sont entrés à Berlin et ont fait la reine Augusta prisonnière.

Le groupe a d'abord commencé par crier : Bravo ! — mais un orateur s'est détaché et :

— D'où tenez-vous la nouvelle ? m'a-t-il demandé ?

— Mais... de personne !

— Alors, c'est une farce !...

— Non, mais...

— Je vous pardonne parce que l'intention était bonne et que vous m'invitez de temps en temps à dîner, mais une autre fois ayez la bonté de ne pas jongler avec nos anxiétés patriotiques !

J'en ai été pour ma courte honte et suis rentré me coucher en me demandant par

quelle suite de raisonnements on veut des preuves pour la chose parlée et non pour la chose écrite.

19 novembre.

La trahison de Bazaine a été beaucoup commentée hier soir sur les boulevards.

Malgré l'affirmation du gouvernement de Tours, les opinions des groupes étaient très partagées et quelques discussions ont même tourné à l'aigre.

Je ne rapporte le fait que parce qu'il fait honneur aux Parisiens, auxquels il ne peut entrer dans l'esprit qu'un soldat français, — pour servir une cause perdue, — se soit ainsi bénévolement déshonoré.

La bourse a baissé encore aujourd'hui, — il faut noter qu'elle baisse depuis la victoire d'Orléans.

A ceux que cette bizarrerie financière pourrait étonner il faut rappeler que la rente française a monté de cinq francs sur la défaite de Waterloo.

Ce qu'on est convaincu de nommer le capital, aime la paix, et à la rigueur les paix honteuses.

Je crois même que ce sont celles-là qu'il préfère, parce que, suivant le mot effrayant d'un financier d'autrefois, les paix honteuses sont les plus faciles à conclure.

La propagande évangélique fait distribuer aux passants de petits livres sur la couverture desquels s'étalent en grosses lettres ces quatre mots :

La paix est faite !

Vous lisez, et il s'agit d'un monsieur qui, par une pénitence quelconque, s'est raccommodé avec le ciel.

Il paraît qu'en matière de religion tous

les moyens sont bons pour attirer l'attention des gens rétifs, même le pieux calembour.

20 novembre.

On vend sur les boulevards une foule de choses : des équipements pour la garde nationale, des livres, des plastrons plus ou moins blindés.

C'est une quasi-foire et qui n'a rien d'affreux à l'œil. La circulation en est plus agréable, et n'en est pas autrement interceptée.

Naturellement, certains êtres grincheux se plaignent de la chose, et réclament la dispersion de ce modeste marché public.

Cette réclamation s'explique d'autant moins que nombre de pauvres diables, qui ne sauraient actuellement comment vivre, trouvent moyen de gagner quelques sous à cette tolérance toute républicaine.

21 novembre.

Je trouve dans une feuille du soir cette phrase qui me rend rêveur et que je copie textuellement :

... « Autant les pères de famille auraient jugé sévèrement le général qui les EUT FAIT TUER... »

On ne s'avise pas de tout, et cette perspective a dû certainement échapper à M. Trochu.

En effet, en combinant son plan, le gouverneur de Paris n'a évidemment pas pensé que les gardes nationaux qui succomberont dans la lutte viendront lui demander compte de leur existence, et lui témoigner leur mécontentement.

Il n'a pas songé qu'un beau jour, ces infortunés pourraient frapper à la porte de son cabinet et venir lui tenir à peu près ce langage :

— Général, nous sommes furieux ! votre plan était tellement défectueux que j'ai eu la tête emportée à la première attaque et que mon camarade — que voici — a été coupé en seize par un boulet... Vous avez pris vos mesures en enfant, nous en sommes la preuve « vivante » ; désormais entre vous et nous, c'est chose finie. Nous avons l'honneur de ne pas vous saluer, moi surtout, puisque n'ayant plus de tête, j'ai jugé inutile de me coiffer de mon képi !

22 novembre.

Paris continue à prendre son investissement en patience.

Les femmes surtout affichent une résignation dont on ne saurait trop les féliciter. Chargées du service le plus compliqué, — j'ai nommé le service culinaire, — elles y déploient une énergie que je n'hésite pas à

qualifier de sauvage ; les « huppées » ne dédaignent pas de mettre la main à la pâte, et on n'en rencontre pas une dans la rue qui ne vous dise :

— Je suis morte ! depuis ce matin, je cours après l'adresse d'un marchand de comestibles qui, dit-on, a des jambons de réserve.

Quelques-unes ont transformé leur boudoir en simple poulailler et leur salon en garenne.

J'ai été, ces jours-ci, rendre visite à une veuve et la première chose qui m'a sauté aux jambes en entrant, ç'a été un superbe dindon ; — la salle à manger était pleine de poules et les aquariums remplis de poissons parfaitement cuisinables.

La veuve ne se déplaisait pas trop au milieu de cette ménagerie de la casserole et elle m'a avoué qu'elle finissait par prendre ses animaux en amitié, — le dindon surtout.

Une grande partie des appartements de Paris est également transformée en basse-cour et en vivier.

On raconte même que dans un des logis les mieux meublés du quartier de la Madeleine, il s'est passé une histoire étrange.

Un lapin et son épouse avaient été casernés dans une bibliothèqne. Au bout de quelque temps, la propriétaire se souvint de cette provision vivante et eut l'idée de voir où elle en était.

Elle ouvre la porte... ô surprise ! sa fortune s'était subitement augmentée, une foule de petits lapereaux trottinaient sur les rayons. — La provision avait quasi centuplé.

La gibelotte de deux jours était devenue une gibelotte de deux mois.

La dame, au comble de la joie, courut annoncer la bonne nouvelle à son mari, lequel répondit en riant :

— Cela ne m'étonne pas : j'ai dans

ma bibliothèque une édition des *Aventures de Faublas !*

23 novembre.

Il se raconte en ce moment, tout bas, une histoire assez folichonne et dont le héros est un des hommes les plus connus du Paris du boulevard Montmartre.

L'homme en question, fort désireux de quitter la capitale dont le séjour commence à peser à sa bravoure, eut l'idée d'aller trouver un des rares ambassadeurs restés ici et de lui tenir à peu près ce langage :

— Monsieur, je commence par vous dire que je n'ai pas peur. J'ai fait jadis mes preuves. Il y a longtemps, c'est vrai, mais il n'y a pas prescription pour ces choses-là. Je m'ennuie à Paris à cause de la nourriture...

Que voulez-vous ! le cheval ne me réussit

pas. Montrez que vous avez réellement de la sympathie pour les Français et aidez-moi à m'en aller.

— Et comment? demanda le diplomate ?

— En me permettant de me faufiler dans la deuxième escouade de vos nationaux, que M. de Bismarck vous a autorisé à faire partir...

— Mais... vous n'êtes pas de mes nationaux!

— Si j'en étais, où serait le service ?...

— C'est juste; mais...

— Encore une objection? interrompit l'homme. Vous voulez des platitudes. C'est bien; je vais en faire.

... Je passe les platitudes.

— Voyons, dit l'ambassadeur. Je veux bien. Je vous donnerai un passeport; mais vous êtes si connu que j'ai grand'peur que vous ne soyez vivement dépisté en route! Votre tête est quasi célèbre !

— N'est-ce que cela? j'en changerai...

rien n'est plus facile. J'ai assez fréquenté les acteurs et même les actrices pour savoir me rendre méconnaissable...

— Soit donc ! rentrez chez vous où je vais vous adresser un passeport. Changez de tête et attendez que je vous fasse dire le jour fixé pour le départ.

— Vous êtes mon sauveur ! — permettez que je vous embrasse avec effusion.

... Je passe l'effusion.

Rentré chez lui, le héros de cette véridique histoire attendit le passeport, qui lui parvint dans la soirée.

Le lendemain, un mot laconique du diplomate vint mettre le comble à la joie dudit héros ; car il disait :

— Préparez-vous.

Le héros se prépara. Enfermé dans sa chambre la plus retirée, il se teignit la chevelure et la barbe en un roux des plus dorés. Il était presque joli, ce qui le rendait réellement méconnaissable.

Il se coucha et attendit l'ordre du départ. Le jour venu, il sonna son domestique en lui criant de son lit :

— N'entrez pas... et passez-moi mes lettres par-dessous la porte.

Le domestique, un peu étonné, obéit.

Rien de l'ambassadeur.

— Ce n'était peut-être pas pour aujourd'hui, se dit l'homme. Je me suis trop hâté de me teindre. Il va falloir rester toute la journée enfermé. Enfin, c'est un léger ennui à côté de l'énorme allégresse qui m'attend !

Le lendemain arriva, et, avec lui, une lettre du diplomate.

— Sauvé ! fit l'homme.

Il ouvrit fiévreusement la lettre, mais il sentit à chaque ligne qu'il lisait ses cheveux blanchir sous leur teinture orange.

La lettre racontait que :

— Malgré son grand désir, l'ambassadeur ne pouvait décidément faire ce que notre

héros demandait : qu'il y allait pour lui d'une quasi-déloyauté.

Accablé, le malheureux prit tristement le chemin de son cabinet de toilette, et saisissant sa brosse, son savon et son pot à eau...

— Allons, se dit-il, c'est encore manqué ; et une si belle tête ! c'est à peine si je me serais reconnu moi-même.

Et il se mit à frotter, mais, ô nouveau désastre, rien ne bougea. La teinture tenait bon.

L'homme frotta avec rage — rien — il s'écorcha : rien, toujours rien. Il était tombé sur une eau indélébile garantie pour trois mois...

Condamné au roux pour quatre-vingt-dix jours !

Et l'histoire en est là. — Le héros, depuis ce temps, n'a pas bougé de sa chambre ; il vit enfermé entre quatre murs, n'osant se montrer à personne et n'ayant consenti, après force hésitations, qu'à mettre son domestique dans la confidence, mais en lui

faisant jurer, sur les mânes de ses ancêtres, qu'il ne le trahirait point.

Vous voyez que le valet de chambre est resté fidèle à son serment.

24 novembre.

Hier, un médecin de mes amis, attaché à une ambulance, est allé avec ses brancardiers relever des maraudeurs blessés devant Bondy.

Comme il se livrait à sa triste besogne, un gamin de douze ans vient à lui en pleurant, et :

— Ah ! monsieur, dit-il, je vous en prie, venez ramasser mon frère qui a reçu une balle dans le dos.

— Il est mort?

— Non, monsieur, il crie et souffre beaucoup. J'ai essayé de le relever moi-même, je n'ai pas pu.

— Où est-il ?

— Là-bas... derrière cette petite maison.

— C'est bien... Conduis-nous.

Mon ami fit signe à ses brancardiers, et ils marchèrent tous vers une barricade dressée par l'ennemi à l'entrée du village.

Arrivés à deux pas de la barricade, des sentinelles prussiennes surgirent et croisèrent la baïonnette.

— Ah ! dit mon ami, il paraît qu'on ne passe pas !

Il montra son drapeau, — les sentinelles firent *non* de la tête et restèrent la baïonnette tendue.

— Au diable, aussi ! fit le médecin ; on n'a pas idée de ton frère allant marauder jusque par là.

— Hélas ! monsieur, pleura le gamin, il est encore plus loin, — et, tenez, écoutez, je l'entends qui appelle !

— Que veux-tu ! mon pauvre enfant, il faut le laisser appeler. Les sentinelles nous refusent le passage ;... si nous faisions deux

pas de plus, elles nous enverraient des balles!

Et, tout attristé, mon ami le médecin allait se retirer lorsqu'un mouchoir blanc flotta derrière la barricade, et les sentinelles relevèrent vivement leurs armes.

Trois officiers prussiens parurent et firent signe au médecin de demeurer; — ils allèrent à lui, et l'un d'eux, en excellent français, lui dit :

— Vous êtes docteur, monsieur?

— Oui.

— Vous désirez ramasser le pauvre diable qui est là-bas?

— Oui.

— Faites, ou plutôt, si vous le voulez bien, nous allons vous accompagner.

— Très volontiers, messieurs, fit mon ami, et merci!

Les officiers conduisirent le médecin, ses brancardiers et le gamin auprès du maraudeur, qui, couché à plat ventre sur un sac

de pommes de terre, poussait des soupirs lamentables et réclamait à boire.

Sa blessure était grave, mais non dangereuse. Mon ami demanda aux officiers la permission de le soigner séance tenante.

— Accordé, dirent-ils.

Le médecin tira ses bandes, et, tout en *travaillant*, causa avec les officiers.

— Vous n'aviez pas habitué ces malheureux, dit-il, à les recevoir à coups de fusil.

— C'est vrai, répondit l'officier, mais ils ne nous avaient pas habitués non plus à tant d'empiétements. Voyez plutôt celui-ci : il a dépassé nos lignes... Du reste, l'ordre de faire feu ne nous est donné que depuis deux jours... Laissez-nous vous dire que nous l'exécutons avec chagrin...

— Et qu'espérez-vous de cet ordre ?

— Rien, sinon qu'il nous a permis de constater l'étrange courage de ces pauvres gens... La première fois, nous leur avons fait signe de s'éloigner : ils sont restés ; nous

avons tiré par terre, pour éviter de les atteindre, ils sont restés ; nous avons visé : ils sont restés !... Nous avons tué leurs voisins... Nous en avons blessé au bras : du bras valide, ils ont continué leur besogne !... Ce sont bien des Français, décidément !

Si je rapporte cette petite histoire, d'autant plus authentique qu'elle a donné lieu à un rapport, c'est qu'elle indique l'opinion qu'ont de nous nos ennemis.

Il est vrai qu'ils n'ont pas la même opinion de messieurs nos chefs.

— Vos malheurs, poursuivit l'officier, viennent de vos généraux, et de votre empereur. Quand la campagne a commencé, il n'en est pas un de nous qui eût osé compter sur tant d'ineptie.

Tenez, je me souviens que, le jour où les hostilités étaient à peu près décidées, nous causions entre officiers de ce qui pourrait rendre la campagne heureuse, et l'un d'eux nous dit :

— Ah! si le gouvernement impérial pouvait adopter le plan suivant!...

Et il nous dit le plan qu'il rêvait.

Nous partîmes tous d'un éclat de rire.

— Allons donc! fîmes-nous, ne dites point de calembredaines. Un enfant de dix ans ne ferait pas un plan pareil.

C'est le plan qu'a fait votre gouvernement.

29 novembre.

Le *Moniteur officiel Prussien de Versailles* déclare que « nous nous livrons à un gaspillage inutile et incompréhensible de munitions d'artillerie par le tir de nos forts ».

Il me semble que, si cela était, ce n'est pas le *Moniteur officiel prussien* qui devrait le dire, des assiégeants ont toujours intérêt à ce que les munitions de l'as-

siégé s'épuisent en pure perte. Nous prévenir que nos boulets ne portent pas, c'est peut-être nous avouer qu'ils portent admirablement.

Je commence à être vexé, je croyais M. de Bismarck plus malin.

30 novembre.

Depuis que les rats sont appelés à l'honneur de figurer dans nos menus, la chasse à cette « volaille » est absolument organisée dans les rues de Paris.

Vers onze heures du soir, les chasseurs, ornés de leurs meutes et agrémentés de lanternes, commencent leurs opérations.

Ce n'est pas à la grande joie des passants, — car les « chassés » profitent de toutes les jambes pour se dérober au trépas. — Les pantalons deviennent des buissons et les jupes des fourrés.

A la rigueur, les poches deviennent aussi des cavernes ou des « lieux d'asile » ; car on me raconte l'histoire d'une pauvre dame qui, hier soir, en rentrant chez elle, a trouvé un rat vivant qui avait sauté jusque dans la poche de son mac-farlane.

Je n'ai pas vous à dépeindre sa terreur, mais la brave ménagère en a vivement pris son parti !

— C'est la Providence qui me l'envoie, a-t-elle dit, je le ferai mariner demain.

Un salmis de rats passe, du reste, pour une chose excellente.

Nous aimons même tellement le rat, que je ne sais pas comment, après le siège, nous ferons pour nous remettre à la gibelotte de chat !

1er décembre.

Depuis avant-hier on se bat un peu partout, notamment à Champigny, à Bry-sur-

Marne, à Bezons, à Epinay. C'est la grande sortie projetée depuis longtemps qui a lieu !

Le général Trochu et le général Ducrot sont sur les bords de la Marne.

Il me semble impossible que les étrangers restés à Paris ne se sentent pas le cœur légèrement serré par l'émotion.

Si peu joueur qu'on soit, on n'assiste pas à la partie qui se joue depuis quarante-huit heures sans éprouver une certaine anxiété.

C'est un effrayant baccara qui se taille en ce moment ! comme dirait un ex-viveur parisien. C'est la fin d'une rude nuit de jeu ! — nuit qui a commencé il y a quatre mois et qui dure encore...

Le « veinard » est venu, s'est assis, a pris la main et a passé ; la main lui est revenue, il a passé encore, toujours ; il a tout gagné, tout enlevé, l'armée et l'Empire, l'or et les gros sous. — A ce moment, il aurait bien voulu s'en aller et faire...

charlemagne. Mais sa victime a voulu que la partie continuât...

Ce que la victime essaie de regagner, c'est tout ce qui lui reste: c'est sa vie, son honneur, le sang de son sang. Son enjeu, c'est son âme; si elle perd, elle ne sera plus bientôt dans l'histoire qu'un souvenir!

2 décembre.

La fièvre agite Paris, fièvre immense, causée tout à la fois par l'anxiété et l'espoir.

A chaque coup de canon qui éclate, on dirait que c'est le pouls de la France qui bat.

C'est qu'en effet sa vie maintenant se compte aux coups de canon qui se tirent.

Jamais peut-être il n'y a eu autant de foule dans les rues, mais une foule calme, recueillie, grave, qui ne parle pas, qui

écoute. Aux remparts, des groupes compacts de femmes et même d'enfants attendent devant les portes fermées les voitures de blessés.

Quand ces voitures passent, les femmes s'élancent silencieuses et regardent !

3 décembre.

Nous couchons sur le champ de bataille. C'est la première fois que cela nous arrive depuis le commencement de la guerre !

Ce champ de bataille, c'est le plateau de Champigny, — plateau joyeux il y a quatre mois, dominant la Marne dont il semble le rocher pour rire : les canotiers le connaissent bien. Eux aussi, ils ont couché dans les petits fourrés de la pente, attendant le jour pour se remettre gaiement à l'eau, s'endormant et se réveillant en chantant.

Ce sont probablement les mêmes aujour-

d'hui qui retrouvent ces petits fourrés, mais brisés, brûlés, et y qui dorment fiévreux, mais pleins d'espoir ; car ils combattent pour avoir le droit d'y recommencer leurs chants et leurs fêtes d'été... Ils sont chez eux et demandent à y rester !

6 décembre.

La bataille de la Marne a prouvé que nous avons des soldats valeureux, mais c'est tout.

La grande sortie n'aura rien donné, hélas ! C'est une déception glorieuse de plus.

. . . . . .

8 décembre.

. . . . . .

On m'a raconté une vieille anecdote prussienne qui est peut-être énormément connue, mais qui m'a semblé mériter les honneurs d'une redite.

C'était à Darmstadt ; un général allemand tenait garnison et s'ennuyait comme peut s'ennuyer un général allemand, à Darmstadt.

Un jour, en bâillant à se décrocher la mâchoire, il met le nez à la fenêtre, à la recherche d'une distraction quelconque. Il attendait cette distraction depuis un quart d'heure, quand un capitaine d'un de ses régiments passe sous sa fenêtre et le salue.

Le général le regarde et jette un cri de joie : Il a trouvé sa distraction ! Le capitaine, — grave infraction à la discipline, — n'a pas son sabre... c'est huit jours d'arrêt à lui infliger, sans compter le sermon. Le général prend un air rébarbatif et fait signe au délinquant de monter, tout en se frottant les mains.

L'officier obéit, mais il a remarqué l'air courroucé de son supérieur, et, en gravissant l'escalier, il se demande de ce dont il peut bien être coupable. Il se tâte et s'aper-

çoit qu'il a oublié son sabre. Il comprend, et, tout penaud, entre dans l'antichambre invoquant sa bonne étoile.

Il lève la tête et jette à son tour un cri de joie — sa bonne étoile a répondu. — Un sabre est accroché à une des patères de ladite antichambre. Sans hésiter, l'officier s'en empare, le met et entre fièrement chez le général.

Celui-ci, au comble de l'allégresse, ouvre la bouche pour fulminer, quand, ô surprise ! il aperçoit le sabre au côté du capitaine.

— Ah bah ! fait-il.

Le capitaine, au port d'armes, ne bronche pas, mais, voyant que son supérieur reste muet d'étonnement :

— Vous aviez à me parler, général ? dit-il sans sourciller, me voici à vos ordres.

— Oui... répond le général en balbutiant, j'avais... je voulais... vous demander des nouvelles de madame votre mère.

— Mais je vous remercie, général, elle se

porte à merveille, j'ai reçu une lettre d'elle ce matin.

— J'ai connu madame votre mère à Berlin, c'est pour cela que...

— Oui, je sais, général, ma mère a eu le plaisir de vous recevoir quelquefois, nous en avons gardé un précieux souvenir dans la maison, — c'est tout ce que vous aviez à me dire, général ?

— Oui, monsieur, tout.

— Alors, général, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et l'officier tourne les talons, laissant le général désolé d'avoir vu de travers.

En repassant dans l'antichambre, le capitaine remet le sabre à la patère et s'en va enchanté d'avoir échappé aux arrêts qui le menaçaient.

Le général, qui ne revient pas de sa surprise, se remet à sa fenêtre et aperçoit derechef son officier sans le moindre sabre.

Il appelle sa femme, et :

— Tiens ! lui dit-il, en lui montrant le capitaine... Tu vois bien cet officier qui s'en va là-bas en se dandinant ?

— Oui...

— Il n'a pas de sabre, n'est-ce pas ?

— Non !

— Eh bien ! c'est ce qui te trompe, il en a un, seulement on ne le voit pas !

9 décembre.

Le siège de Paris aura eu ce résultat de transformer du tout au tout le tempérament des Parisiens.

Quand messieurs les francs-fileurs pourront rentrer dans leur bonne ville, ils seront bien surpris de retrouver une autre nature aux imbéciles qui y sont restés.

Les gardes aux remparts, les nuits aux avant-postes, la nourriture « serrée », tout cela a fait, entre autres, de l'ancien « petit

crevé » un personnage totalement nouveau.

La voix est maintenant grave, l'allure martiale : plus de raie dans le dos, plus de coquetterie, à peine le cigare... Le gilet à cœur est devenu une légende et l'habit noir un souvenir... Où est le camélia blanc qui ornait la boutonnière ? On a dû essayer d'en faire un chou-fleur.

Le mobile de la Seine est surtout un être essentiellement neuf : les dures épreuves de la guerre lui ont fait un autre visage et une autre peau.

J'ai rencontré ce matin un de ces Parisiens transformés — comme nos canons.

A peine l'ai-je reconnu. Il y a six mois, c'était un joli garçon, toujours vêtu à la mode de la semaine prochaine, aujourd'hui ; c'est tout simplement un Dumanet — mais un Dumanet héroïque, grave, décidé, n'ayant qu'un rêve : l'extermination de l'ennemi.

Pour sa part, il a déjà tué douze Prussiens ; — il rêve de « faire », à lui seul, sa

compagnie : — cent cinquante Allemands ! — y compris les caporaux.

J'ai voulu lui parler de Gil Perez, du Palais-Royal. Il a ouvert de grands yeux et m'a demandé de quel régiment il était.

Tout le passé est mort pour lui. Il ne sait plus rien de l'autrefois. Ses souvenirs s'arrêtent à l'investissement de son Paris adoré. Il a vingt-cinq ans et son esprit et son cœur n'ont que trois mois.

Il a tout oublié du temps jadis, même les adresses des restaurants célèbres, et il serait capable de demander son chemin pour aller à la Maison-Dorée.

Chose étrange : il ne bâille plus après dîner, l'estomac est devenu de fer, il n'a plus de migraine et j'ai manqué le faire mourir de rire en lui demandant s'il prenait toujours du quinquina.

Lui qui aurait éventré un garçon s'il lui eût servi jadis un perdreau insuffisamment truffé, il se délecte aujourd'hui d'une

cuisse de chien, et, quand il a pu pincer un rat, invite ses amis à dîner.

Avec la santé, la sobriété et le stoïcisme, la pudeur lui est venue. Je l'ai fait rougir en lui rappelant ses amours du carnaval dernier.

Pour changer la conversation, il m'a raconté ses exploits d'avant-poste.

C'est lui qui, le premier, a découvert que les Prussiens plaçaient des mannequins en grand'gardes.

Depuis quatre heures il tirait sur l'un d'eux, adossé à un arbre et qui semblait rêver. Les balles portaient coup sur coup. — Rien.

Mon mobile se met en colère, rampe jusqu'au Prussien trop invraisemblablement invulnérable, et le ramène triomphalement — sous son bras.

Il m'a raconté aussi qu'il venait de passer la nuit dans l'appartement de son père pour la première fois depuis quatre mois.

— J'arrive, me dit-il, enchanté de pouvoir me fourrer enfin dans un lit... mais à peine y suis-je, crac, impossible de dormir. Je ne suis plus habitué à l'édredon, les draps me gênaient, l'oreiller m'agaçait, si bien qu'après m'être tourné et retourné, et ne parvenant pas à entamer mon somme... je me lève, et...

— Et?

— J'ai été finir carrément la nuit sur le parquet de la salle à manger!

10 décembre.

Une des rares gaietés d'aujourd'hui, c'est de voir le nombre assez imposant d'affiches offrant une récompense honnête à qui rapportera des chiens perdus.

La naïveté de ces propriétaires éplorés jette l'âme dans une douce extase.

Les boucheries canines fonctionnent; on

raconte par les cent voix de la renommée que rien n'est exquis comme une côtelette de caniche, et les propriétaires en question continuent à offrir une récompense à qui leur rapportera leur... comestible égaré.

Et quelle récompense, je vous le demande ! De l'argent, quand on tient de quoi dîner pendant plusieurs jours !

Un garde national a trouvé dans sa rue un de ces gigots à récompense honnête, il a lu l'affiche qui le redemandait, et, étant honnête comme la récompense elle-même, voici la lettre qu'il a écrite au réclamant :

« Monsieur,

» J'ai trouvé votre chien, du moins le signalement qu'en donne votre pancarte me le fait croire. Vous offrez cent francs à qui vous rapportera votre bête. C'est du pur accaparement : un chien aujourd'hui coûte cent vingt francs, et le vôtre qui est gras vaut certainement dix francs de plus. Je le

garde donc, mais j'ai l'honneur de vous expédier loyalement les trente francs de supplément.

» Recevez, — avec mes pièces de cent sous, — l'expression de... etc. »

J'ignore comment le propriétaire du quadrupède aura pris la missive, mais je suis forcé d'avouer que la stricte délicatesse est du côté du garde national.

Je ne lui reproche qu'une chose, c'est de n'avoir pas convié ledit propriétaire à prendre sa part du gigot à quatre pattes, mais on ne pense pas à tout.

Mais de ce que nous mangeons nos chiens, il ne faut pas que M. de Bismarck infère que nous sommes à l'agonie et que nous allons nous rendre la semaine prochaine.

La plupart des Parisiens se sont mis à dévorer leurs animaux domestiques, plutôt par curiosité que par besoin, histoire de goûter de tout.

Les bons dîners — de la paix — sont encore possibles, et les officiers prussiens qui sont allés l'autre jour, en galants prisonniers, festoyer dans un de nos restaurants du boulevard ont pu s'en convaincre!

12 décembre.

C'est enfantin d'avoir à le redire, le public devrait bien une fois pour toutes se mettre en garde contre les faux bruits édités par certains journaux à reporters américains.

Quant à obtenir de ces journaux d'avoir pitié de nos nerfs en contrôlant plus sérieusement leurs nouvelles à sensation, il faut y renoncer — le pli en est pris probablement pour jusqu'à la fin du siège, et peut-être après.

C'est ainsi que, depuis deux jours, avec une persistance qui leur fait honneur, ces

feuilles assurent qu'un messager venu de Corbeil y aurait aperçu l'avant-garde de nos armées de secours ; — il va sans dire que le gouvernement ignorait absolument l'arrivée et même la présence de ce messager, puisque l'*Officiel* n'en souffle mot.

Et voici même l'histoire qu'on raconte en « hauts lieux » à ce sujet et qu'on me garantit absolument authentique.

Justement émus de la nouvelle en question, nos gouvernants auraient demandé à la préfecture de police une enquête sur l'existence du messager susdit. Ils pensaient que ce brave homme, très occupé, avait oublié de venir raconter ce qu'il savait au général Trochu. Simple distraction de voyageur.

Voilà donc le personnel de la rue de Jérusalem en campagne. On furète, on sonde et on finit par découvrir que la nouvelle a été donnée par un boulanger de la rue du 29 Juillet.

— Le mien! s'écrie M. Ernest Picard! (M. Ernest Picard demeure rue Saint-Honoré, au coin de la rue du 29 Juillet.) Je l'interrogerai moi-même en rentrant.

Le soir, M. Ernest Picard se transporte de sa personne chez le boulanger.

— D'où tenez-vous ce propos?

— De mon gendre, répond le marchand de pain, évidemment ému et honoré de voir un dixième de gouvernement dans sa boutique.

— Votre geindre? reprend M. Picard.

— Pardon, monsieur le ministre, je dis mon gendre.

— Et où demeure-t-il, votre geindre?

— Boulevard Mazas.

— C'est un peu loin — pour mon centre, répond le ministre des finances. J'enverrai chez lui.

On envoie chez le gendre.

— D'où tenez-vous ce propos?

— Ma foi! je ne me souviens plus...

— Cherchez, c'est très important...

— ... Attendez... C'était hier aux remparts, où j'étais de garde. Il y avait un petit gros, dont je ne me rappelle plus le nom.

— Cherchez... au nom du ciel !...

— J'y suis : il se nomme X..., il est marchand de bois, et demeure telle rue, tel numéro.

On court chez X...

— D'où tenez-vons ce..., etc. ?

— Sapristi !... je n'en sais plus rien !

— Par pitié ! creusez-vous la cervelle !

— Je me la creuse... mais !

— Au nom de la patrie ! au nom de vos concitoyens, au nom du gouvernement !

— J'ai trouvé !

— Enfin !

— Je l'ai lu dans l'*Électeur libre !*

L'*Électeur libre*, est le propre journal de M. Ernest Picard !

14 décembre.

La délégation de Tours *invite*, par la voix de son *Moniteur*, les Français en ce moment à l'étranger à rentrer en France pour se faire incorporer dans nos armées de province. On n'est pas plus œil-de-bœuf !

Je me demande ce que vont répondre les francs-fileurs à cette « invitation » courtoise. Evidemment ils agiront comme agissent des hommes bien élevés en face d'une politesse à laquelle ils veulent échapper non moins courtoisement.

Ils écriront qu'ils sont sensibles à l'intention, qu'ils se sentent profondément touchés de voir qu'on pense à eux, mais qu'une subite indisposition, qu'un engagement antérieur ou des affaires pressantes, leur font vivement regretter de ne pouvoir profiter en ce moment de la galanterie qui leur est faite !

MM. Bourbaki et de Keratry sont beaucoup moins dix-huitième siècle, paraît-il, avec ceux des francs-fileurs qui ont commis l'imprudence de rester en France.

Partout où passent les armées de ces deux généraux, les déserteurs sont énergiquement ramassés, et on assure même qu'une rafle vigoureuse a été faite dans tous les bains de mer des plages normandes.

Qu'on se figure la tête de ces infortunés baigneurs d'hiver! Ils étaient là-bas, bien tranquilles, décidés à ne plus s'occuper de la guerre, ni de quoi que ce soit, si ce n'est de leur sécurité; et pendant que, rassurés sur leur sort, nous les croyions bien au chaud, endorlotés, rêvant sur le galet et suivant d'un œil poétique la marche d'une voile blanche à l'horizon, voilà que nous les reverrons un de ces jours (et le plus tôt sera le mieux), sac au dos, chassepot en main et farouches comme la vengeance.

Ce que c'est pourtant que d'avoir oublié de mettre la frontière entre soi et la fatalité.

15 décembre.

Je suis allé hier dans le bois de Vincennes, où campe une grande partie de notre deuxième armée.

Tout l'ancien champ de courses est transformé en une sorte de village en planches; des baraquements alignés au cordeau abritent — et c'est bien le cas par le temps qu'il fait — lignards, artilleurs et mobiles.

La soupe se fait en plein air et l'eau du ciel tombe dans la marmite, détail qui laisse les cuisiniers parfaitement froids.

Ce camp est la gaieté même et montre à quel point la bonne humeur du soldat français survit à tout.

On dirait une simple garnison des temps pacifiques. Les troupiers rient, causent,

fument et n'ont pas l'air de se douter qu'il y a dix jours ils jouaient leur vie et que dans quelques jours ils la joueront encore.

J'allais voir un de mes amis, simple mobile, le Petit Chose, comme nous l'appelions jadis. Ce brave garçon était, il y a six mois, un coureur de salons. Pas de dîner ou de souper, pas de fête ou de cotillon dont il ne tenait à prendre sa part ; il appelait cela ; aimer le monde.

Cette manie en avait fait une espèce de bonbon onctueux et précieux. Il avait la raie religieusement tracée au milieu de la tête, les gestes tendres et la démarche onduleuse.

Hier, au moment où je l'abordais, — il se mouchait dans ses doigts !

16 décembre

L'hydre du terme de janvier commence à préocuper les journaux justes. Il va sans

dire que, par contre, les journaux réactionnaires prennent en main la défense des « infortunés » propriétaires.

— Mais, disent ces feuilles, les possesseurs d'immeubles n'ont pour toute fortune que leurs revenus! Sur douze mois de rente, si vous leur en rognez six, vous allez les rendre plus besogneux que leurs propres locataires :

La réplique à cette plaidoirie touchante me paraît cependant bien facile.

— La guerre, en suspendant tout, a atteint tout le monde : le commerçant, en lui enlevant ses bénéfices de l'année et en le laissant en face de billets insoldés et de rentrés impossibles à faire ; l'employé, en le privant brusquement de ses appointements ; l'avocat , le notaire, l'avoué, en les arrêtant net dans leurs opérations ; le financier, en le ruinant ; l'homme de lettres, le peintre, l'artiste, en les réduisant à un silence ou à une paresse qui les fait gueux comme

Job, et cela au moment où une livre de bœuf vaut le prix d'un bijou !

Seuls, bien certainement, parmi cette foule touchée, écrasée, abîmée par l'investissement, les propriétaires sont peu atteints.

Que leur arrive-t-il en somme ? C'est que celui d'entre eux qui avait, par exemple, vingt mille francs de rente, n'en perçoit cette année que dix mille — six mois sur douze, — et encore avec espoir, certitude même, de retrouver cette somme plus tard, puisque non seulement sa maison, son terrain lui restent, mais encore la garantie de ce qui lui est dû : les meubles de son débiteur demeurés en sa possession.

On a peine à quitter cette question et les objections égoïstes qu'elle soulève.

Certes, tous les propriétaires n'ont pas fui Paris, mais parmi les *francs-fileurs* en est-il beaucoup qui ne le soient pas ?

Ainsi leurs locataires seront restés l'arme au bras, veillant en définitive à la défense de leurs propriétés, et quand, grâce à leur attitude, ces immeubles n'auront pas été détruits, bombardés, la récompense de ce dévouement sera la présentation rigoureuse d'une quittance !

Un ami me disait hier en riant :

— Mon propriétaire est parti. — S'il exige que je lui paye son terme de janvier, il faudra qu'il m'envoie du papier timbré daté de l'endroit où il est : au moins j'aurai des nouvelles de la province !

Ce n'est probablement pas un propriétaire que ce capitaine d'infanterie, de qui l'on me racontait l'autre soir ce mot étonnant :

C'était devant Sedan, les bombes et les obus pleuvaient si dru que toute sa compagnie avait pris, et gardait trop longtemps. cette position de tirailleurs qui consiste à se coucher par terre à plat ventre. Seul,

ledit capitaine était debout, et engageait ses soldats à faire devant l'ennemi meilleure figure :

— D'autant plus, leur disait-il... que cela ne vous empêchera pas de recevoir quelque chose... ils visent partout.

A ce moment, en effet, un obus tomba au milieu des pauvres diables, et, en éclatant, en tua quatre.

Et le capitaine de s'écrier, en s'adressant aux quatre morts :

— Là, vous voyez bien, entêtés !

17 décembre.

Chacun a sa manière aujourd'hui de prouver son patriotisme. Au nombre des patriotes, on doit compter les restaurateurs de Paris. Cet hommage, qu'il faut rendre à la corporation nourricière de la ville, est évidemment une des grandes bizarreries de ces temps étranges.

Mais la vérité d'abord ! — Les traiteurs parisiens ont bien mérité de la patrie en laissant courageusement leurs portes ouvertes jusqu'à aujourd'hui.

Et au prix de quels travaux, Seigneur!

J'ai causé avec un de ces héroïques industriels ; — son récit frise l'odyssée et donne des cauchemars !

Que de soucis, de courses, de platitudes ! Chaque matin, résoudre ce problème gigantesque, qui consiste à trouver assez de cheval pour en faire une quantité respectable de bœuf à la mode, suffisamment d'âne pour confectionner des montagnes de riz de veau, et le nombre de feuilles de choux nécessaire pour servir de la salade d'escarole à une clientèle affamée et raffinée !

Et cela au moment où une simple ménagère en est réduite à faire dix heures de queue à la porte de son boucher pour arriver à obtenir une demi-morue, ou, comme mon ami Plunkett, le directeur du Palais-

Royal, une douzaine de noix pour lui et sa famille !

L'industriel en question souffrait, de souvenir, en me parlant.

Il est tenu d'avoir des limiers qui lui dépistent des portions ignorées et des légumes anonymes. Il a organisé une véritable escouade de francs-chasseurs de rats. Il a son bataillon de couvreurs qui guette les lapins de gouttière.

Il flatte les marchands de conserves, tutoie des maraudeurs et écrit des lettres pathétiques aux épiciers !

L'autre jour, il a presque promis sa fille en mariage à un charcutier qui avait encore un cochon dans sa cave, et le charcutier a refusé !

Il est vrai que sa raison en valait plusieurs : — il n'aime pas les blondes et il aime son cochon.

Puis, c'est quand toutes ces difficultés sont vaincues, que l'industriel, abîmé, brisé,

mort, ouvre ses portes et sert ses dîners — à perte !

N'est-ce pas que sérieusement cela est bien, et que c'est se montrer honorablement utile à toute la pléiade des célibataires qui seraient bien empêchés si demain les restaurateurs fermaient !

Et il faut qu'il y ait là vraiment une variété très louable de sincère patriotisme ; car tous les traiteurs de Paris ne se sont pas résignés, et quelques-uns, qu'il faudrait peut-être blâmer et nommer, ont, à partir du moment où la cherté et la rareté des vivres les empêchaient de réaliser des bénéfices, carrément éteint leurs fourneaux et retourné leurs casseroles. Faudra-t-il créer dans l'armée des francs-fileurs la sous-division des francs-fermeurs !

18 décembre.

C'est encore s'occuper de cuisine que parler des fiacres de Paris. — Mange-t-on les semblants de chevaux qui les traînaient, ou ces faux coursiers sont-ils morts du désespoir d'être dédaignés par les cuisinières ?

Toujours est-il que les « sapins » se font rares dans les rues de Paris, ainsi que les omnibus. Le Parisien, toujours admirablement stoïque, en profite pour s'habituer à aller à pied. Il y gagne de prendre enfin ce fameux exercice que son médecin lui recommande avec acharnement depuis si longtemps.

La Parisienne trottine courageusement et ne s'en porte pas plus mal.

L'étonnement des absents à l'heure du retour sera curieux à voir :

Là où ils ont laissé des « fatigués », ils trouveront des « actifs ». Là où ils ont abandonné des chétifs, ils trouveront des robustes...

L'investissement aura été aussi utile à autre chose : il aura donné de la probité aux caissiers.

En effet, le moyen de sauver la caisse et de partir pour Bruxelles !

19 décembre.

Sous le dernier Empire, les hommes au pouvoir ne manquaient pas de dire à leurs... administrés :

— Pour Dieu ! ne vous occupez pas de politique !

Je me demande quelle serait la légende d'un de ces administrés s'il avait suivi à la lettre le conseil salutaire des ministres de l'Empire.

Détaché complètement des choses publiques, ce citoyen bien pensant serait resté dans sa coquille, ne lisant aucun journal, ne s'occupant que de lui, de ses affaires ou de la coupe de ses cheveux, absolument confiant dans la haute sagesse du gouvernement.

Tous les derniers événements auraient passé sur sa tête sans qu'il daignât y prêter attention : — c'était de la politique !

Soudain on serait venu frapper à sa porte et un employé orné d'un képi lui aurait tenu le langage suivant;

— Monsieur... d'après le dernier recensement, vous avez trente-deux ans, vous êtes célibataire. Comment se fait-il que vous ne soyez pas aux avant-postes ?

— Quels avant-postes ?

— Mais à ceux qu'occupent toutes les compagnies de guerre de la garde nationale : une bonne tranchée, — non chauffée, — à cent cinquante mètres des Prussiens.

— Quels Prussiens ?

— Mais nos ennemis, qui investissent Paris... D'où sortez-vous donc ?

— De ma coquille, monsieur, j'ai juré il y a longtemps au gouvernement de ne pas m'occuper de politique.

— Vous êtes un joli farceur, par exemple... allons... aux avant-postes... plus vite que ça !... et si vous voulez de la viande, ne manquez pas de dire à votre femme de faire la queue de bonne heure devant sa boucherie; aujourd'hui, c'est jour de morue.

20 décembre.

Les soixante-quinze centimes alloués aux femmes des gardes nationaux mobilisés ont fait mettre le cachet officiel sur nombre d'unions jusqu'ici purement officieuses.

On a même beaucoup discuté sur la question de savoir si ces soixante-quinze centimes

ne devaient être donnés qu'aux femmes légitimes, et si les illégitimes n'y avaient pas droit.

Cette question est beaucoup trop grave pour mes faibles moyens, et j'y échappe avec la prudence d'un serpent d'église.

Je constate seulement la malchance qui poursuit, depuis la guerre, les pêches à quinze sous, — lesquelles ne parviennent même plus à valoir soixante-quinze centimes aux yeux de l'Etat. La somme est pourtant modique. Elle l'est peut-être un peu trop; car je sais, pour ma part, bien des habitants du vingt et unième arrondissement qui eussent conduit leurs... pêches à la mairie, pour dix sous de plus par jour !..

Quoi qu'il en soit, les soixante-quinze centimes constituent actuellement une sorte d'état civil régulier, et le moyen maintenant de savoir si une femme est mariée ou non n'est pas de lui demander son contrat de mariage, mais bien si

elle reçoit son indemnité quotidienne.

Aussi une nouvelle expression a-t-elle pris cours :

On ne dit plus : — Ma femme m'attend.

Mais :

— Je rentre chez mes quinze sous !

21 décembre.

Les théâtres ne joueront plus : — ordre de la préfecture de la Seine. La raison de cet ordre est malheureusement sans réplique : il faut économiser le gaz et le charbon.

Aussi est-ce avec ébahissement que j'ai lu aujourd'hui une affiche annonçant la réouverture du Casino-Cadet, et où il est dit que : *la salle sera chauffée et éclairée au gaz.*

Par quel procédé ? Est-ce avec un nouveau gaz et un nouveau charbon ?... Tout est possible, même de la part des savants du Casino-Cadet.

Il faut remarquer seulement que cette annonce est imprimée en lettres énormes. Les propriétaires de ce bal célèbre auront sainement jugé que le fait seul de montrer aux Parisiens du gaz et du charbon valait l'argent. — Signe des temps!

Vous verrez qu'avant peu ce sera le diamant qui sera commun, et le beurre un objet de luxe que les femmes des hauts quartiers pourront seules se permettre d'étaler sur leurs coiffures.

Néanmoins, et quoi qu'en dise M. de Moltke, les Parisiens ne sont pas encore dans un abattement aussi profond qu'il le croit.

Un voisin, qui descend de sa garde aux remparts, me rapporte le bout de dialogue suivant, qu'il a sténographié à mon intention.

La scène se passe sous la tente. Soudain un garde se lève, et :

— Au fait, qui veut connaître le moyen d'avoir un gigot froid ?

— Ah ! moi, par exemple ! exclame toute la tente.

— Eh bien, je vais vous apprendre un moyen infaillible pour vous en procurer.

— Hurrah ! crie le chœur, au comble de la joie.

— Faites cuire le gigot la veille !

22 décembre.

Les gardes nationaux sédentaires se plaisent à faire de la morale en action en chassant, et en arrêtant, au besoin, les infortunées jeunes personnes qu'ils rencontrent sans cavaliers sur les boulevards.

Je reconnais que la question est délicate, et c'est avec la rougeur au front que je l'aborde; mais les principes avant tout !

La liberté est une et n'a pas de sous-

entendus. — En Angleterre, où les puritains pullulent comme des champignons, les femmes ont droit à une circulation sans obstacles; elles trouvent même une protection relative dans la personne des policemen, les gardes nationaux du pays.

La morale anglaise ne se porte pas plus mal de cet état de choses, le puritanisme britannique ferme les yeux et tout est bien.

Toutes les grandes villes ont leurs jeunes personnes... sans cavaliers; c'est une calamité. Mais personne ne doit avoir l'air de s'en douter; — ce sont des choses qu'il est bon de ne pas sembler savoir, — pour n'avoir point à les reconnaître.

Un des inconvénients de ce despotisme boulevardier, c'est le malentendu. Pour des yeux même aussi experts que ceux des soldats-citoyens, où commence la demoiselle sans cavalier et où finit-elle?

Est-on bien sûr, en ces sortes d'affaires,

de ne jamais se tromper et ne pas arrêter la femme honnête pour la femme qui tient surtout à ne pas l'être.

Ces genres d'erreurs sont plus fréquents et plus horribles qu'on ne croit.

Il est des éclaboussures dont on a peine à se débarrasser.

Le regretté Nestor Roqueplan me racontait un jour qu'un Monsieur qui, à la suite d'une partie de jeu, avait été publiquement soupçonné de tricher, était venu lui demander d'être son témoin :

Roqueplan lui avait répondu :

— Mon cher, je vous refuse ce service avec une sombre énergie, et voici pourquoi : votre affaire va être scandaleuse ; je ne doute pas que vous n'ayez point triché, mais dans vingt ans il restera quelque chose de votre histoire, et comme mon nom y sera mêlé, le vague s'établira, et il se trouvera des gens pour dire : Hé ! hé ! ce Roqueplan c'est un bon garçon ; mais il paraît que,

dans son passé il y a une certaine affaire de jeu qui manque de clarté.

L'arrestation arbitraire d'une honnête femme peut donner lieu à pareille équivoque et lui mettre à la caisse d'épargne une bonne calomnie pour l'avenir.

Si j'appartenais à ce sexe à qui nous devons de ne pas détester les pommes, et que je fusse un soir prise pour ce que je ne serais évidemment pas (du moins, j'aime à le croire), je m'empresserais de changer de nom et, si je pouvais, de visage, ou tout au moins de publier moi-même dans toutes les feuilles qui voudraient m'honorer de leur hospitalité, que j'ai été arrêtée comme ivrognesse.

Passer plus tard pour avoir une fois en ma vie erré dans les vignes du Seigneur me paraîtrait valoir mieux que de laisser planer un soupçon sur ma haute vertu.

Mais je préférerais encore — à cette part du feu qu'il me faudrait faire — que les

gardes nationaux me laissassent tranquille, — même si je n'étais pas aussi honnête que je le serais et si les nécessités sévères de la vie m'avaient obligée à arborer le faux chignon tentateur et la poudre de riz provocatrice.

24 décembre.

Mercredi, nous avons vu à une portée de fusil le château de Stains « encore pourri de Prussiens », comme nous disait un mobile.

Il est dans un joli état ce manoir : criblé, lardé de boulets, il semble une écumoire gigantesque.

La promenade, en somme, ne nous a rien appris, sinon que nos soldats commencent à rager ferme et qu'ils ne demandent qu'à travailler en grand. Il gelait d'une façon formidable, et les gardes nationaux mobili-

sés ont reçu, en même temps que le baptême du feu, le baptême de la glace. Quelques-uns ont couché sous la tente! C'est dur pour des militaires d'avant-hier, mais pas un ne se plaignait, au contraire!

L'un d'eux, petit, chétif, nous disait :

— C'est drôle! je croyais que je ne supporterais jamais une gelade pareille; eh bien, j'y suis arrivé... en pensant à autre chose!

Un autre nous faisait part de ses craintes :

— Ma peur, c'est que tous nos nez rouges ne soient autant de points de mire pour les Prussiens!

De retour à Paris où il ne faisait guère plus chaud que devant Stains, je rencontre un vieil acteur de ma connaissance qui me tient le discours suivant :

— A quoi pense le gouvernement, je vous le demande! nous ne vivons plus que de privations! Nous sommes quatre chez moi : ma femme qui est encore dans la force de

l'âge et qui dévore ; ma fille : seize ans ! en pleine formation, ayant par conséquent le plus grand besoin de se nourrir ; mon fils, vingt-deux ans, qui mangerait des cailloux... Eh bien ! j'envoie ce matin notre bonne chez le boucher et on lui donne, devinez quoi ! une demi-livre de viande. Il n'y en a eu que pour moi !

25 décembre.

J'ai été bien étonné ce matin en recevant la visite de mon facteur, qui est venu m'apporter un almanach et me demander ses étrennes.

Nous allons donc nous souhaiter la bonne année comme si de rien n'était !

Soit !

26 décembre

Nous avons réveillonné, après cent jours de siège !

Nous ne doutons de rien, mais si les Prussiens savaient cela !

Nous étions six amis assis autour d'une table sur laquelle brillait une nappe d'une entière blancheur ! Notre réveillon se composait d'un menu idéal, six mets différents, dont je me lèche encore les doigts :

Le premier était un chat en gibelotte, dont rien ne peut donner l'idée.

Le second, un filet de cheval absolument extraordinaire.

Le troisième, un civet de mulet qui semblait un rêve sorti par la porte d'ivoire.

Le quatrième, un pâté de rat tellement merveilleux, que les queues même y passèrent.

Le cinquième, une salade d'osséine et de

betterave de basse-cour à rappeler l'ambroisie.

Et le sixième une bombe de riz avec un mélange de fausse orange (teinture chimique) qui faillit faire éclater les palais extasiés d'allégresse !

Tout ce souper fut à ce point exquis qu'à un moment donné, la bonne, s'étant permis d'apporter comme plat de renfort un vrai poulet au cresson, elle faillit être jetée par la fenêtre.

Un des convives même s'écria avec l'accent d'une âme vraiment indignée :

— Ah ! non ! pas de plat canaille, ici !

Prière du soir d'un bébé de quatre ans :

« Mon Dieu ! prenez mon grand cheval de bois, prenez mon beau sabre neuf, prenez si vous voulez la cuisinière, qui fait pourtant de si bonnes confitures, mais délivrez-nous des Prussiens, pour que papa ne jure plus tant ! »

27 décembre

La vente organisée au profit des victimes de la guerre a produit en quelques heures près de vingt mille francs. Les salles du rez-de-chaussée du ministère de l'instruction publique étaient pleines à peine ouvertes, pleines à ce point qu'on a été à plusieurs reprises forcé de fermer les portes.

Un dindon vivant a été vendu deux cent cinquante francs; une poule, cinquante-trois francs ; les œufs de ladite poule, cinq francs la pièce ; un pied de laitue, ferme comme une romaine, quarante francs. Enfin, un fricandeau, un vrai fricandeau frais et blanc, n'a pas été trouvé cher à trente-cinq francs, non plus que la botte de carottes pour l'accommoder à quatorze francs.

Un acheteur me disait :

— Savez-vous quelle serait aujourd'hui la

meilleure dot pour une jeune fille à marier : ce serait d'avoir mille œufs frais déposés à la Banque de France.

30 décembre

L'essai de bombardement d'avant-hier a laissé les Parisiens parfaitement froids. Ces affreux Parisiens sont décidément l'entêtement même, et M. de Moltke ne doit plus savoir à quoi s'en tenir.

Il est clair qu'aujourd'hui il accable M. de Bismarck de reproches : en effet, le chancelier devait, de par ses fonctions, être chargé de renseigner le chef militaire sur le moral de l'ennemi et sur sa manière de subir les horreurs d'un siège.

Evidemment, au début de l'investissement, le diplomate prussien a dit au général, non moins confédéré, du Nord :

— Mon cher général, vous pouvez tout

risquer contre ces gens-là. Je les ai fait énormément étudier par tout ce que ma chancellerie compte d'espions distingués, et ces messieurs s'accordent à dire que nous sommes en face de pauvres diables affadis par les orgies ou le vin à quinze, et que s'ils tiennent seulement trois heures un quart, c'est que le fiacre qu'ils prendront pour nous apporter leur capitulation se trompera de route.

Au bout du centième jour, M de Moltke a dû aller trouver M. de Bismarck et lui dire :

— Ah çà! mais, farceur (*lustig* en allemand), vos heures sont des mois, il paraît, et vos espions distingués vous ont légèrement filouté leurs appointements.

— C'est vrai, a dû répondre le vice-roi prussien, mais j'ai fait de nouveau tâter le moral de ces malheureux, et maintenant je puis vous affirmer que sitôt qu'ils verront un de vos obus, ils s'empresseront telle-

ment de nous apporter les clefs de la ville, qu'ils réquisitionneront tous les vélocipèdes de l'endroit pour arriver plus vite.

— Soit, a dit le général, — ils vont tâter de mes obus.

Et le bombardement a commencé.

En attendant que M. de Bismarck ait trouvé un troisième moyen pour démoraliser ces infortunés Parisiens, ceux-ci continuent à prendre les « horreurs du siège » en patience.

Ils mangent leurs chevaux sans broncher et ne cherchent qu'à les ensaucer proprement.

A ce jeu, nos restaurateurs se montrent réellement des artistes sérieux.

Brebant nous disait ce matin :

— Mon cuisinier est arrivé à accommoder si habilement n'importe quoi, que lorsque nous n'aurons plus de chevaux, je parie vous faire manger le fiacre lui-même — et vous m'en redemanderez !

31 décembre.

C'est une bien charmante personne que mademoiselle Marguerite Schneider, la jeune Allemande de Frelandiez, qui a écrit la lettre suivante au fusilier Jean Dietrich de la 7e compagnie du 88e régiment de la 42e brigade prussienne.

« Cher Jean, si tu entrais dans une boutique de bijoutier où l'on pourrait piller, choisis-moi une paire de boucles d'oreilles, cela me fera beaucoup de plaisir. »

Et elle termine, la chère enfant :

« Ce sera pour moi un souvenir de la guerre et de toi en même temps. »

Hélas ! ô Marguerite allemande ! fleur des pays brumeux qu'arrose le Rhin, blonde enfant des climats du Nord, chantée par Gœthe et par Schiller, votre prière ne sera pas entendue, car le malheur veut que le

fusilier Jean Diétrich soit notre prisonnier !

Pas de chance, Marguerite Schneider.

Il faut, contre son gré, s'associer à certains journaux dans les réclamations que suscite la mise en réquisition des chevaux de course les plus célèbres.

M. Magnin est plein de zèle, mais on sait que le zèle est le pire des défauts quand il est poussé à son paroxysme.

Certes, dans la situation où nous sommes, on ne doit reculer devant aucun sacrifice pour prolonger la résistance, mais encore faut-il que ces sacrifices soient utiles et ne portent pas à faux.

Les chevaux dont il s'agit sont au nombre de douze, pas plus, têtes et queues comprises, et valent ensemble deux ou trois cent mille francs.

Étant donnée une population de deux millions d'individus à nourrir, cela ne

représente vraiment pas une bien grosse portion par... bouche d'habitant.

De plus, ces chevaux sont des reproducteurs, des nobles pères de famille qui, dans un temps prochain, doivent donner une respectable lignée : une sorte de coursiers aux œufs d'or.

Les livrer à la consommation, c'est faire acte d'inutile vandalisme... et nous ne mettons pas même en ligne la ruine possible, et gratuite, de propriétaires plus ou moins intéressants.

Il s'agit, en effet, de savoir si on est bien strictement dans son droit en obligeant un monsieur à accepter huit cents francs d'une chose qui en vaut trente mille.

Comme on le voit, le cheval est toujours la question du moment.

J'ai encore à noter sur ce sujet palpitant le mot d'un amateur passionné de la race chevaline, mais seulement quand le cheval

est en daube. Chacun aujourd'hui a sa manière d'être sportsman :

Sa bonne lui sert un bifteck de l'animal si précieux, l'amateur y goûte et fait la grimace ; le bifteck est légèrement dur.

— Sapristi, fait-il, voilà que nous en sommes déjà à manger les chevaux de bois des Champs-Élysées !

6 janvier.

Il faut rendre un sincère hommage aux artistes dramatiques de Paris. Les malheurs du pays ont démontré une fois de plus que cette « corporation », que M. Veuillot croit encore en dehors de l'humanité, est formée de braves gens ayant le cœur bien placé et capables à l'occasion, comme les autres, de patriotisme et de dévouement.

De tous les corps d'état, c'est celui qui

compte le moins de *francs fileurs;* la liste de ceux-ci est courte : elle se compose surtout de petites dames pour qui le théâtre n'a jamais été qu'un moyen de ravitaillement.

Le reste est toujours à Paris, vaillant et solide au poste.

Et c'est avec attendrissement qu'on rencontre ces excellents acteurs vêtus, hélas ! à la mode du jour : la tunique au corps et le képi sur la tête.

Tous mêlés : les comiques et les jeunes premiers, les traîtres et les premiers rôles, les pères nobles et les amoureux.

Le képi a tout nivelé, le ceinturon a tout rapproché, l'amour de la patrie a tout mélangé !

Berton père a suivi son fils dans une compagnie de guerre, et tous deux ont déjà passé une vingtaine de nuits aux avant-postes : une dure corvée.

Lassouche, le grotesque du Palais-Royal, le comique qui, rien qu'en apparaissant,

faisait éclater la salle comme un obus, est également garde mobilisé. Je l'ai vu dernièrement aux avancées de Montrouge, il avait froid, il avait les mains rouges et le nez de la même couleur ; c'était cependant comique de voir Lassouche en pioupiou, éternuant, grelottant — eh bien ! personne ne riait de lui — excepté lui.

Il y a des chanteurs dans la mobile, des dugazons dans les éclaireurs ; quatre d'entre eux ont déjà reçu, avec le baptême du feu, les dragées de ce baptême.

Potel et trois autres sont blessés, sans gravité, heureusement. Paris, qui jadis applaudissait leur talent, aujourd'hui applaudit leur bravoure, et ce succès-là vaut bien l'autre.

Taillade, le dramatique, est garde national, et fait en passant le salut militaire à son camarade Gil-Perez, le comique, lui aussi gardien des remparts.

La liste serait trop longue. Tous, les

vieux, les jeunes, sont là, sérieux, dévoués, résolus.

Les femmes sont infirmières : la Comédie-Française a toutes ses artistes transformées en gardes-malades, la Porte-Saint-Martin, l'Odéon, le Théâtre-Lyrique, le Châtelet, ont les leurs, — de vraies sœurs de charité.

Et ceux des comédiens qui ont le temps, celles des actrices que leurs blessés ne réclament pas trop, donnent à qui veut, et gratuitement, leur talent pour des représentations de bienfaisance.

Quelle activité, quel travail ! ici, là, à droite, à gauche, un jour à l'Odéon, un autre jour à la Porte-Saint-Martin, aujourd'hui au Vaudeville, demain à l'Ambigu. C'est une course quasi vertigineuse à travers les théâtres de Paris, aux quatre coins de la ville !

Il fait froid, les salles sont à peine chauffées, — c'est qu'il est rare le combustible, nous en savons quelque chose ! — les loges

où l'on s'habille et se déshabille sont des glacières, qu'importe ! on se farde, on se costume, on chante, on déclame, et on recommence : c'est pour les pauvres, pour les canons, pour la délivrance du pays !

Et lisez les placards, ce sont toujours les mêmes : madame Marie Laurent, dont le mari est un ambulancier infatigable ; madame Ugalde, que j'ai vue l'autre soir au théâtre Cluny, habillée en Orphée et gelant de froid pour chanter et admirablement encore la romance de Gluck au bénéfice d'une compagnie de guerre.

Et jusqu'à cette ravissante mademoiselle Marie Roze, jolie comme un Vidal, — qui, par un zèle des plus patriotiques, semble vouloir expier d'anciennes opinions... municipales et qui est de toutes ces fêtes de charité, toujours prête et toujours décidée.

J'en oublie, et certainement des plus grandes : mademoiselle Favart, une des

premières comédiennes de ce temps; mademoiselle Rousseil, une des meilleures; mademoiselle Duguerret, une des plus intelligentes.

Et madame Gueymard et mademoiselle Hisson, et les autres; toutes accourant, ouvrant leurs portes à deux battants aux sollicitations de tous!

Il faut citer aussi, car ils font partie du contingent artistique, les virtuoses instrumentistes.

Pas un qui, sachant quelque chose, sur le violon, sur le piano, même sur la clarinette, ne s'offre entre deux gardes, n'aille au-devant des demandes, entre deux coups de feu !

Certes, dans cette immense ville, chacun aura fait son devoir de citoyen, chacun aura eu la résignation, l'héroïsme, la foi; mais n'est-ce pas une chose qui doive rendre rêveur, que toute cette foule jadis faite de grotesques, d'insouciants, de fardés

qui, devant les malheurs de la patrie, jette au vent la perruque de théâtre et la houpette de poudre de riz, pour faire, soit avec son corps, soit par ses chants, un rempart à l'invasion !

8 janvier.

Les obus prussiens pleuvent dru. J'ai été pris, comme tous les Parisiens, de la curiosité de voir quels genres de dommages ils causaient.

Je suis allé hier, en compagnie de deux journalistes, dans un des quartiers où, depuis quarante-huit heures, quelques obus essayent d'intimider les Parisiens.

Les détonations se succédaient, en effet, assez rapprochées. — On nous dit que, dans une rue voisine, une bombe vient à l'instant même de faire une entrée indiscrète à travers un appartement clos et

y a causé un dégât qui mérite la peine d'être vu.

Nous y volons.

L'appartement est situé au rez-de-chaussée. Nous entrons ; le frère de la dame qui habite ce logis — et qui est heureusement absente de Paris — nous reçoit avec politesse et nous montre en quel état messieurs les Prussiens ont cru devoir mettre le mobilier de sa sœur, pour l'honneur de la patrie allemande.

La bombe avait pénétré par la fenêtre, avait frotté en passant le papier peint d'une cloison, l'avait largement noirci, et était allée éclater sous le lit de la chambre à coucher.

Sous le lit ! et on recommande de se coucher quand arrive un obus !

L'explosion avait produit des effets incroyables : qu'on se figure une toupie hollandaise lancée avec furie et cognant à droite et à gauche, en face, ici, là, de tous

les côtés. Les chaises, les armoires, les glaces étaient en miettes.

Au lieu d'être émus par cette vue, les assistants faisaient des plaisanteries. Au lieu d'être terrorisé, notre hôte souriait.

Et dans la maison tout le monde est calme, et dans la rue on circule, et les omnibus roulent comme si, au lieu d'une pluie d'obus, il s'agissait d'une pluie de bonbons.

Pour arriver à cette maison, nous avions d'abord demandé aux voisins où elle était située.

— Là-bas, je crois, au numéro..., ou à côté, — nous avait d'abord répondu négligemment une boutiquière.

Nous allons où elle nous dit ; ce n'était pas là.

Nous entrons chez un épicier, nous lui adressons notre question. Le brave commerçant nous regarde étonné... Un peu

plus, il nous répondait qu'il n'en vendait pas.

Puis : — C'est où est tombé l'obus, que vous me demandez? Attendez donc, ma femme le sait... Madame ***, arrive donc!

Madame *** arrive : elle a un joli sourire et se porte admirablement.

— Ces messieurs désirent?...

— Savoir où vient de tomber l'obus.

— L'obus... quel obus?

— Mais celui de tout à l'heure!

— Ah! parfaitement... Je l'ai justement vu tomber de ma fenêtre. Comme c'est heureux!... c'est en face, messieurs, tout à fait en face.

Et elle nous salue gracieusement.

Nous lui rendons son salut et nous allons à l'endroit qu'elle nous a indiqué.

La concierge fait sa soupe.

— C'est ici qu'est tombé un projectile?

— Je suis à vous, messieurs... dans une minute...

Et elle jette une poignée de sel dans sa marmite.

— Là, maintenant, vous désirez ?...

— L'obus ! nous venons pour voir les dégâts que...

— Au rez-de-chaussée, messieurs. La chambre est, du reste, pleine de monde, et la porte est ouverte... et ça pour une bonne raison... il n'y en a plus.

Et elle se met à rire... et à retourner sa soupe !

Un des visiteurs était un locataire de la maison. Quand il sut que parmi nous se trouvaient des rédacteurs de journaux, il nous pria de venir visiter son atelier, situé au-dessus de l'appartement bombardé.

Ce brave locataire, un sculpteur — de talent, du reste, — profitait de l'arrivée d'une bombe chez son voisin pour montrer ses œuvres à des journalistes !

On n'est pas plus Parisien, ni plus sculpteur !

10 janvier.

Au milieu des éclats d'obus on peut encore trouver des éclats de rire dans la lecture de certains journaux.

Les feuilles dont je parle ont inventé un petit procédé très jovial pour prouver à leurs lecteurs qu'elles jouissent ici-bas d'une vague importance.

Ce procédé consiste à être à l'affût d'une prochaine décision du gouvernement et à lancer, la veille ou la surveille, l'entrefilet suivant :

« Nous nous permettons de conseiller aux hommes du 4 septembre de prendre le plus tôt possible telle ou telle mesure. Notre idée est certainement pratique, examinée, élucidée et exécutée, elle peut donner d'excellents résultats. »

Quelques jours après paraît naturellement le décret.

Et alors d'écrire :

« Nous sommes heureux d'avoir pu, grâce à notre influence, arracher au pouvoir le décret qu'on vient de lire. Nous n'y mettons pas d'amour-propre, mais nous ferons remarquer à nos abonnés que presque tout ce que le gouvernement fait de bien, c'est nous qui le lui conseillons.»

La tenue de Paris est décidément superbe sous les projectiles prussiens, et ce qui se passe dans les quartiers bombardés est vraiment extraordinaire.

Un projectile tombe. Des gamins postés attendent, impatients, qu'il ait éclaté, puis courent en ramasser les éclats, absolument comme s'il s'agissait de ramasser des gros sous.

En se pressant, les gamins tombent les uns sur les autres, et la foule, qui regarde, la foule qui n'a pas même détourné la tête quand l'obus est venu, rit et applaudit

l'enfant qui est arrivé le plus vite près du plus gros éclat!

13 janvier.

Qui le croirait? messieurs les propriétaires s'agitent encore et ne peuvent arriver, — ô estomacs bizarres! — à digérer le décret qui ajourne de nouveau le paiement des loyers de janvier.

Le 8 est déjà passé, mais le 15 est encore à venir et ils redoublent d'efforts, et ils entassent articles sur brochures, affiches sur discours...

Je me permettrai de leur demander ce qu'ils pensent de l'argument suivant :

J'ai un ami qui demeure rue de Vaugirard, il a loué il y a trois ans, à bail, un appartement très complet.

Hier son propriétaire est venu le voir et lui a dit:

— Un décret vous autorise à m'envoyer promener. J'irai si vous le voulez ; seulement j'en appelle à votre équité, est-ce juste ? Me devez-vous oui ou non le payement de mon loyer ?

Mon ami a répondu :

— L'autre jour, un obus prussien qui flânait est entré dans mon salon, il a fait un trou énorme au plafond, un autre dans le parquet et mis mon mobilier en poussière ; je vous ai loué votre appartement à bail, c'est vrai, mais il est dit dans le traité que : vous me devez un logis clos et couvert, que la maison n'aura ni chiens, ni pianos, ni ateliers bruyants, car je fais un métier qui demande le silence ; qu'on n'y fabriquera pas de cartouches, qu'on n'y manipulera aucune matière fulminante, car je ne veux pas courir de danger dans ma demeure. Il y est, en outre, sous-entendu que vous me devrez la tranquillité, car, lorsque je vous ai loué votre appartenent, vous m'avez

juré que le quartier était calme comme une rue de province, et qu'en fermant les yeux on se croirait dans un pur désert. Vous m'avez absolument trompé, et vous avez manqué à tous vos engagements écrits, car il vient maintenant de l'air dans toutes mes chambres. J'ai été réveillé cette nuit en sursaut par un tapage infernal : il est entré chez moi une matière fulminante, et mon mobilier, que j'avais confié au calme de votre désert, n'est plus qu'un aimable émiettage.

Le propriétaire qui est un homme d'esprit (cela arrive !) a ri, il a tiré sa quittance de sa poche, l'a déchirée, a serré la main à mon ami et s'est fait inviter à déjeuner pour ne pas tout perdre.

17 janvier.

Six femmes qui attendaient à la porte d'une cantine ont été tuées par des obus allemands.

N'allez pas croire que cela décourage ou effraye les autres femmes!

On les acclame déjà, et on les chantera plus tard, les Parisiennes de 1871.

Quelqu'un me disait aujourd'hui :

Ce sont peut-être les femmes qui auront le plus souffert de l'investissement et du siège.

Et c'est vrai! toutes, depuis la plus riche jusqu'à la plus pauvre, ont leur part de misère et leur part de corvée.

La Parisienne des hauts quartiers a renoncé à tout — elle ne pense plus même à être jolie — il faudrait beau voir aujourd'hui qu'une couturière vînt lui parler d'un

nouveau costume ! Ce qu'elle veut maintenant, cette coquette d'hier, c'est que sa maison vive, c'est que les siens aient leur repas du jour.

Elle trottine par les rues, furetant, cherchant la boîte de conserve oubliée dans quelque magasin, câlinant le boulanger, lutinant le marchand de bois :

— Quand « ses hommes », comme elle dit, rentreront des tranchées ou des fortifications, il faut bien qu'ils aient chaud et qu'ils mangent. C'est son devoir à elle : plus « ses hommes » auront de bien-être, plus ils pourront prolonger la résistance !

La pauvre, — oh ! celle-là ! — quelle énergie ! quel labeur ! quelles misères !

Il faut du feu, du pain, du riz, de la viande quelquefois, du vin le plus possible. Et tout cela ne s'obtient que par de longues heures d'attente à la porte soit des cantines, soit des marchands.

La nuit dure encore ! Vite, hors du lit !

Le boucher est ouvert, plus tôt elle sera à sa grille, plus tôt elle entrera et plus tôt son mari et ses enfants déjeuneront.

Il fait froid, qu'importe ! il gèle, qu'importe ! il pleut des bombes, qu'importe !

C'est son service, c'est son devoir, c'est sa façon de résister à l'invasion. — Il est midi, — elle attend depuis cinq ou six heures. Enfin elle a sa maigre ration. Maintenant il faut faire la cuisine, la servir. — L'homme va à l'exercice. Alors le ménage est à faire, et cela sans perdre de temps, car le chantier ferme à la nuit et il faut du bois pour le lendemain et du pain pour le dîner. — Autre station à la porte du marchand de bois et du boulanger. — Le soir est venu. Alors seulement, elle se met au travail, elle fait des capotes pour les soldats, elle taille des guêtres, coud des couvertures, tout ce qui est utile à la défense ! les seuls travaux qui se payent aujourd'hui, et de quel prix !

Puis, ces quelques sous gagnés, qui serviront à apporter un peu, mais bien peu de bien-être dans la maison, il faut recoudre les effets de l'homme et des enfants... ils usent, allez ! — Que voulez-vous ? Il y a longtemps qu'on n'a rien pu acheter et le mari fatigue aux remparts ou aux tranchées, et les enfants sont des diables. — Dame ! des enfants de Paris.

Et à quelle heure dort-elle, cette dévouée ?... Hélas ! c'est un problème, un mystère. Peut-être ne dort-elle pas !

Quand les femmes veulent, elles étonnent même la nature !

Et ni l'une ni l'autre, ni celle qui possède encore quelque chose, ni celle qui n'a rien que son mince travail ou la charité nationale, n'exhale une plainte, ne jette un mot découragé. Pas une qui dise : Assez ! Pas une qui parle de capitulation, qui réclame la paix !

Souffrance, misère, tuerie, tout cela vaut mieux, pour elle, que la honte de la défaite et le malheur de la reddition.

Oui, on dira plus tard que c'étaient de vaillantes femmes, les Parisiennes de 1871 !

19 janvier.

Il me semble que, puisque nous lisons ici avec avidité les journaux allemands, à Berlin on doit lire avec non moins de curiosité les journaux de Paris. Si oui, que se passe-t-il alors ?... Il me paraît impossible que la censure, la police et toutes les nobles institutions prussiennes ne se livrent pas au préalable sur ces extraits à un petit travail d'épuration... et de modification.

Le gouvernement prussien table beaucoup sur la traditionnelle naïveté nationale allemande.

Faut-il encore ajouter foi à cette naïveté? Évidemment ces choses-là ne se perdent pas subitement, même après une guerre heureuse.

Un Allemand devenu Français, un évadé, comme Henri Heine, du bagne teutonesque, nous disait :

— La naïveté germanique est éternelle ! si j'avais à faire croire à quelqu'un que je me marie avec la lune c'est encore à un Prussien que j'enverrais la lettre de faire part et je suis sûr qu'il serait capable de mettre son habit pour venir à la noce !

22 janvier.

Les prix qu'auront atteints les denrées dans ces derniers temps resteront légendaires; on comprend, à la rigueur, que celles qui sont arrachées sous l'œil de l'ennemi vaillent plus que les autres, mais pourquoi une augmentation effrayante sur

les objets de consommation qui sont restés en magasin ?

En est-il du pot de confitures comme du diamant ? et est-ce sa rareté qui fait sa valeur ?

Il paraît que oui ; mais en état de siège on se passe de diamant et on ne se passe pas de confitures, qui pour certains pauvres diables sont quelquefois tout le dîner.

Pourquoi le beurre est-il monté de deux francs vingt-cinq la livre à trente francs ? Il reste du beurre ou il n'en reste pas. Le marchand qui en a et qui le vend ce prix follement féerique gagne vingt-sept francs soixante-quinze sur les malheurs de sa patrie.

Quelle raison donne-t-il à la ménagère effarée de ce taux fantaisiste ? — C'est qu'elle n'en trouvera pas ailleurs. — C'est vrai ; mais puisque lui, le marchand, en a, pourquoi profite-t-il de la misère publique pour réaliser un bénéfice semblable ?

Pourquoi punit-il la ménagère du siège

de Paris et pourquoi la ruine-t-il sous le prétexte qu'elle est malheureuse ?

On voit, depuis quelques jours, des queues formidables se former à la porte des chocolatiers. Les pauvres femmes attendent des journées entières le moment d'acheter une livre ou une demi-livre de chocolat — à trois francs, s'il vous plaît ; — autrefois, il coûtait deux francs.

Eh bien, comme au bureau de location des théâtres, il y a une porte spéciale où l'on entre tout de suite, sans attendre, mais alors le chocolat se paye quatre francs, — un franc de plus pour ne pas faire queue.

La livre de cacao assimilée au fauteuil d'orchestre !

Et ce n'est pas tout ! Non seulement le prix de chaque chose est comiquement fantastique, mais ces choses sont exécrables — la chimie s'en est mêlée : on a inventé des confitures de groseilles sans groseilles et sans sucre, de la graisse de bœuf qui n'est

que de la graisse de roues de voitures, du beurre qui n'est ni lait, ni fromage, du sucre qui ne fond pas, du café qui ne veut même pas devenir noir et du chocolat qui persiste à rester bleu.

Et cela n'empêche pas tous les fournisseurs de monter leur garde en conscience et d'être prêts, au besoin, à donner leur vie pour la défense de la ville.

L'âme de l'épicerie parisienne est pleine de mystère !

26 janvier.

Les dépêches de province nous ont apporté une triste nouvelle : les jeux de Monaco sont fermés.

Quoi ! tout vient donc accabler les malheureux *francs-fileurs !*

Après l'exil, la vie à l'hôtel, les locomotions hâtives, après un éloignement de si

longue durée, après l'ennui d'être sans nouvelles de leurs meubles et de leurs quittances de loyer, après tant de douleurs enfin, quand il leur restait au moins la ressource d'oublier leurs tristesses en mettant cinq francs à cheval sur les deux zéros et dix francs sur la transversale, le sort, le sort implacable vient encore de leur enlever cette suprême consolation !

Ah ! quand il s'en mêle, il n'est pas gai tous les jours, le destin *des francs-fileurs !*

Car ils étaient toute une colonie là-bas à Monaco, ces Parisiens héroïques, qui ont fui courageusement devant l'investissement pour n'être pas témoins de ce douloureux spectacle : Paris manquant de feu et de pain et recevant des obus.

Ils sont là-bas depuis le 4 septembre, quelques-uns depuis le 19 juillet, des archi-perspicaces, ceux-là ! Ils s'étaient réfugiés dans ce nid préféré du soleil, qui est à la fois un printemps et une frontière, un lieu

d'asile et un lieu de plaisirs, et ils s'étaient dit :

— Là, au moins, non seulement nous serons en sûreté, mais encore nous pourrons peut-être mettre la main sur une « série ».

Et ils n'ont plus la possibilité d'avoir une passe, et ils sont désormais seuls avec eux-mêmes, avec leurs chagrins, sains et saufs, c'est vrai, exemptés de tous services militaires, c'est exact, mais sans roulette et sans trente-et-quarante ! Faites au moins, mon Dieu ! qu'il leur reste le domino à quatre, et, à la rigueur, le petit baccara de famille à cinq francs d'entrée !

30 janvier.

L'armistice est signé !

Nous allons enfin — médiocre consolation ! — avoir à saluer le retour de messieurs les *francs-fileurs*.

Ces braves gens vont rentrer dans leur

bonne ville, puisque maintenant il n'y a plus aucun danger à l'habiter.

Ils vont revenir ; et nous allons pouvoir les recevoir triomphalement et avec les honneurs qui leur sont dus.

Nous allons surtout rire un peu (ce qui ne sera pas du luxe !) en écoutant les raisons qu'ils ont imaginées pour justifier leur petite fugue à l'étranger. Car, évidemment, depuis cinq mois, ils ont dû « piocher » ces raisons — ils n'avaient pas autre chose à faire — et en cinq mois, avec un peu de conscience et d'étude, ils ont sûrement trouvé des choses étonnantes — et convaincantes.

Ce que nous allons entendre de :

— Mon cher, au moment où j'allais revenir, les communications étaient coupées !

Ou de :

— Je mettais le pied dans le wagon, quand, crac ! je tombe malade et ma femme aussi !

Cela va être innombrable.

Cependant, si quelques-uns de ces lapins voyageurs étaient, par paresse ou par manque d'imagination, trop dépourvus à leur retour de raisons présentables, je puis leur annoncer une bonne nouvelle.

Un de mes amis a voulu employer les loisirs que lui faisait l'investissement en se livrant à un travail utile.

Il a confectionné une sorte de petit livre qu'il compte vendre à ceux de ses concitoyens qui sont allés « passer » le siège à l'étranger, et qui a pour titre : *Recueil de prétextes pour messieurs les francs-fileurs embarrassés.*

Outre les *Soldats de la fille de l'air*, nous allons avoir la foule des étrangers « curieux » de voir de près une ville assiégée et bombardée.

Les Anglais, qui sont si bien restés chez eux quand on pouvait avoir besoin de leur

aide, ne manqueront pas de venir chercher ici de quoi enrichir leurs collections.

Tous, tant que nous sommes, nous allons sûrement être très sollicités par ces curieux pour leur céder les éclats de bombes dont nous pouvons plus ou moins disposer.

J'entrevois même dès aujourd'hui un commerce d'éclats qui pourra prendre une certaine extension.

Cer je n'hésite pas à compter sur la haute industrie de mes concitoyens, et quoiqu'il nous soit tombé dessus pas mal d'obus depuis un mois, le stock qui va en être vendu dans quelques jours sera probablement encore plus formidable.

Il en sera de ces engins comme des cannes de M. de Voltaire dont le dernier recensement a donné, pour l'Europe seulement, le chiffre respectable de 556 722... Ce qui laisserait supposer que feu Arouet achetait une nouvelle canne toutes les cinq minutes.

5 février.

Nous allons procéder aux élections imposées par l'armistice ou, pour parler plus congrûment, par la convention du 28 janvier.

Les murs de Paris sont dès aujourd'hui tapissés des professions de foi les plus bizarres et les plus multicolores.

En temps ordinaire, la nomination d'une Assemblée n'aurait donné que le spectacle accoutumé, et le carnaval politique auquel nous commençons à assister n'eût étonné personne. Mais, aujourd'hui, il est utile de rappeler aux candidats comiques que la situation est sérieuse et que nous ne sommes plus suffisamment entre nous pour avoir le droit de nous dire mutuellement des choses bouffonnes.

Hélas ! les Prussiens nous écoutent — il y a des étrangers aux portes !

Un candidat farceur — ou non — signe sa profession de foi : *un historien.*

Un autre candidat se présente sous le titre de : *un biographe.* Un troisième prend celui de : *électeur clubiste !*

Sous l'Empire un candidat fumiste avait signé ses affiches :

ALFRED,

ancien gastralgique.

C'était pour faire rire.

Seulement, je le répète, est-ce le moment de chercher tant que cela à « faire rire ! »

19 février.

Il est peut-être utile de raconter pour l'édification des races futures et même présentes, comment un voyage de Paris à Londres s'accomplissait en l'an d'armistice

1871, quelques jours après la signature de la « convention qui mettait fin à la résistance de la capitale ».

Fidèle observateur des règles de cette convention, j'avais adressé le 1er février une demande de laissez-passer à mon préfet de police provisoire, Me Cresson.

Je devais recevoir ce permis quarante-huit heures après ; naturellement, je ne le reçus que le 4 février au soir, ce qui est l'effet d'une activité sans précédents dans l'administration.

Muni de ce précieux document, il ne me restait plus pour gagner Londres qu'à me préoccuper des moyens de communications.

Ils abondent ces moyens et se surpassent tous en confortable et en facilité.

Le premier consiste à aller de Paris à Gonesse à pied, à passer la nuit dans la boue, sans le moindre abri, car la gare est devenue un poste prussien et tout ce qu'il

y avait de maisons dans le village n'est plus qu'un joli stock de plâtras. Puis le matin, à six heures, il faut prendre le train « allemand » qui essaye de vous mener promptement à Amiens.

Le second moyen consiste à se fourrer vingt ou trentième dans une mauvaise voiture qui vous conduit de Paris à Gonesse, petit adoucissement qui coûte vingt francs et ne vous dispense pas d'ailleurs de la nuit passée en plein air.

Le troisième, infiniment plus onéreux, consiste à fréter un brillant équipage et à aller au milieu des Prussiens et des maraudeurs coucher à Chantilly, quelque chose comme cinq ou six heures de voiture et un nombre indéterminé de cahots produits par les effondrements de la route.

Le quatrième, enfin, à être suffisamment protégé des dieux pour connaître quelqu'un de l'administration du Nord qui vous autorise, — moyennant finances, — à vous ins-

taller à La Chapelle dans un train vide de ravitaillement et à suivre ce train dans tous ses méandres explorateurs, sous l'œil vigilant de nos ennemis.

C'est ce qui fut mon cas. Grâce à une obligeance sur laquelle je demande à jeter le voile de l'anonyme, je puis m'embarquer le jeudi 9 février, à six heures, dans un compartiment de 1re classe, s'il vous plaît, et franchir gaillardement les avant-postes de Saint-Denis, où un soldat prussien parlant français vient regarder simplement mon permis — pour la première fois.

Il le trouve, à ce qu'il paraît, suffisamment en règle, et nous repartons pour Gonesse, où nous prenons en passant les infortunés voyageurs qui sont venus de Paris à pied ou en voiture, ce qui n'est pas à beaucoup près une différence sensible.

Nous arrivons à Chantilly, puis à Creil. En temps ordinaire, il faut en train express, pour aller de Paris à Creil, à peine une heure.

Nous en mettons six.

De quart d'heure en quart d'heure, le train s'arrêtait.

Qu'était-ce ?

— Rien : — les Prussiens qui nous disent d'arrêter, répondaient les conducteurs.

— Pourquoi ?

— On ne sait pas... probablement parce que cela les amuse...

A Creil, nous nous précipitons sur ce qui fut autrefois le buffet. Nous n'avions pas dîné et nous mourions littéralement de faim, ce qui est à coup sûr le dernier des supplices, quand c'est dans un train de ravitaillement qu'on voyage.

Au milieu des soldats allemands qui encombrent la gare, nous pénétrons dans la salle de « restauration ». — C'est écrit ! et en allemand, bien entendu.

Le garçon nous sert du pain blanc, — enfin ! — le premier que je mange, pour ma part, depuis de longues lunes, du porc

frais et du fromage, — un souper archi-sardanapalesque, surtout pour des Parisiens qui viennent de faire leurs trois mois de cheval et leurs cinq mois de confitures !

Nous avons beau manger, nous avons toujours faim ; il y a de ces heures-là dans la vie !

— J'ai bien là un jambon, dit le garçon, mais si je vous le sers maintenant, je sais qu'il ne m'en restera plus, et alors qu'est-ce que je donnerai aux autres voyageurs qui vont venir ?

Nous nous engageons à être d'une sobriété spartiate... nous tenons à voir un jambon !

— L'ami avec qui je voyage jure qu'il en a oublié la couleur et la forme. Il me soutient, autant qu'il se le rappelle, que ce comestible est carré et vert.

Je lui réponds que mes souvenirs à moi, parfaitement présents, me représentent ce genre de volaille sous l'aspect d'une boule à couleur solferino.

Le garçon, qui a l'air de s'intéresser à notre discussion, dissimule à peine un sourire de mépris, et, pour nous écraser sous le poids du fait accompli, il nous exhibe le fameux jambon. Mon ami essuie un pleur. Moi, j'ai également un sanglot dans la gorge...

Il nous semble revoir un ancien camarade... Un peu plus, emportés par l'émotion, nous lui presserions le manche... Le garçon nous en sert deux tranches... Elles sont immédiatement englouties.

Survient un voisin de compartiment qui jette un cri à la vue du jambon...

— Tiens! fait-il, un gigot!

Et il tend son assiette avec une vigueur qui me terrifie.

Le garçon me fait un signe de l'œil...

— Là ! me dit-il, vous voyez bien, tout le monde va en vouloir ! il n'en restera pas les papillotes !

Un remords m'envahit à ces nobles pa-

roles ; je sens que mon devoir est de sauver la vie aux voyageurs qui nous succéderont, je m'avance :

— Monsieur, dis-je à notre voisin, ce gigot m'appartient, je viens de l'apporter de Paris...

— Ah bah !

— Oui... permettez-moi de vous en offrir une tranche en qualité de concitoyen...

— Mais..., fait le voisin visiblement embarrassé...

— Je vous en prie, monsieur...

— J'accepte alors et à charge de revanche.

— Oui, au prochain siège de Paris vous me revaudrez cela.

Je coupe moi-même délicatement un morceau respectable, je le passe à mon voisin et remets le restant de jambon au garçon qui me serre la main secrètement... et me fait payer double, bien entendu.

Nous sommes lestés, il ne s'agit plus que

de nous remettre en route. — Il est une heure du matin.

Nous sortons et allons sur la voie... O surprise ! plus de trains. Nous avançons ! nous questionnons :

— Les Prussiens ! nous répondent les employés en courbant la tête. Ces messieurs continuent à s'amuser.

Que faire ? — Hélas ! passer la nuit dans la gare, à moins que les Allemands ne permettent aux nombreux trains vides de marchandises, qui sont garés là, de se remettre en route ; mais quelques-uns attendent depuis vingt-quatre heures !

Une heure se passe. Enfin un de ces trains va pouvoir partir : les « Prussiens » veulent bien.

Nous cherchons un fourgon, le plus propre possible. Nous ouvrons les portes... O seconde surprise ! ils sont tous pleins de voyageurs, couchés par terre, les privilégiés sur dix brins de paille. — Ils attendent

ainsi depuis quatre heures... et il y a des femmes et des enfants.

Quelle tristesse! et penser que c'est chez soi, dans son propre pays, qu'on est ainsi traité !

Nous trouvons enfin un fourgon moins plein que les autres ; nous y montons et nous nous asseyons sur nos valises.

Le train part. Il arrive à Breteuil. Là il s'arrête. Nouvel accès de gaieté des Prussiens !

Cette fois l'accès est long, car il dure toute la nuit ! Et nous ne sommes plus qu'à trente-six kilomètres d'Amiens, à une heure et demie à peine... à petits pas... et il faut demeurer stationnaires de deux heures à huit heures du matin !

Et allez donc vous plaindre !

— Que voulez-vous ? nous dit-on, — le chef de gare allemand dort, et il a donné

l'ordre de ne pas le réveiller la nuit... ça l'enrhume!

Enfin, le coup de sifflet se fait entendre, et à neuf heures et demie nous entrons dans la gare des marchandises d'Amiens.

Amiens est aujourd'hui une ville absolument prussienne, soldats à droite, soldats à gauche, soldats partout. Les wagons allemands se succèdent, personne ne parle français, et c'est nous qui avons réellement l'air d'être les étrangers.

Nous apprenons pourtant avec joie qu'un train régulier de voyageurs part chaque jour, à une heure, d'Amiens, et va à Boulogne et à Calais.

Nous avons le temps d'aller déjeuner.

Nous entrons dans la ville. Elle déborde de soldats. Dans un restaurant où nous entrons au hasard, déjeunent des officiers prussiens. Ces messieurs sont polis ; ils nous saluent à notre entrée. L'un d'eux

même nous demande en bon français si nous venons de Paris.

Sur notre réponse affirmative, il ajoute avec un intérêt qui a l'air d'être sincère :

— Est-ce qu'on y mange enfin du pain blanc ?

— Pas encore, disons-nous, — mais cela ne va pas tarder.

— Tant mieux ! fait-il.

Les drôles de gens ! ils ont l'air heureux que nous ne soyons plus malheureux !

Le maître du restaurant nous bichonne. Il est sérieusement enchanté de voir des Parisiens, lui.

Il nous fait passer après le repas dans son petit salon, et là nous donne une foule de détails navrants sur l'occupation d'Amiens. Hélas ! ce sont toujours les mêmes : des exactions méthodiques, un pillage régulier, de l'ordre dans le désordre.

Il nous raconte un trait dont son établissement a été le théâtre et qui prouve à quel point la discipline allemande est implacable.

Il y a quelques jours de cela, trois sous-officiers dînaient dans la salle, une jeune fille entre, la fille de la maison ; l'un des soldats va à elle, lui prend la taille et veut l'embrasser de force. La jeune fille se débat et appelle au secours !

Un colonel qui loge au-dessus de la salle entend les cris et descend rapidement. Il interroge la jeune fille.

— Quel est le coupable ? demande-t-il froidement.

Pas de réponse.

— Est-ce qu'on ne m'a pas entendu ? reprend-il alors. Quel est le coupable ?

Deux sous-officiers désignent en tremblant leur camarade, qui devient livide.

— C'est toi ?... fait le colonel.

— Oui !

— Vous l'avez vu faire? dit l'officier en s'adressant aux deux autres.

— Oui!

Et alors, tranquillement, comme s'il s'agissait d'une chose simple, le colonel tire son revolver de sa poche et brûle la cervelle au soldat.

C'était le règlement!

Il est midi. Nous courons à la gare pour ne pas manquer le train qui part à une heure.

Nouvel encombrement de soldats sac au dos ; c'est tout un régiment qui change de résidence. Nous avons comme un pressentiment que ce train militaire-là va nous retarder. En effet, son départ dure une demi-heure. Deux heures sonnent, puis trois : rien. Nos wagons à nous n'arrivent pas. Ils doivent venir de Boulogne et y retourner immédiatement.

Nous interrogeons les employés français.

— Oh ! nous disent-ils, il faut être patients, les Prussiens ont sans doute fait garer nos voitures quelque part... leur service à eux d'abord ; après, c'est pour nous, si ça leur plaît.

Enfin le train est signalé, nous nous précipitons dans les compartiments, la machine siffle et nous partons.

Encore quelques minutes et nous atteignons Abbeville, la ligne de démarcation, et nous sommes chez nous, sur notre territoire... en France !

Huit heures, c'est Boulogne ! la mer est enfin là ; c'est-à-dire la liberté ! l'espace !

Nous embarquons et arrivons à Londres aussi régulièrement que par le passé, ayant mis quelque chose comme deux jours pour faire un voyage qui, jadis, demandait à peine neuf heures et demie.

Londres est toujours Londres ; il y fait du brouillard, mais le pain y est blanc ; il y

gèle, mais la viande est admirable de succulence et de bon marché.

On s'y occupe énormément de nos élections. Les sympathies pour la France sont affichées à tous les coins de rues, et le bruit court que le ministère actuel va tomber dans quelques jours, pour n'avoir pas voulu aider la France à repousser l'invasion prussienne.

Il est bien temps !

27 février.

— Monsieur, me dit mardi dernier un Anglais dans la cité de Londres, le retour à Paris est redevenu facile. Si vous avez eu du mal pour venir jusqu'ici, vous allez en être récompensé en retournant chez vous plus douillettement que par le passé.

Fort de cette assurance, je pris, mercredi matin, à sept heures quarante-cinq, le train

express, qui me conduisit en deux heures à Douvres.

La mer était absolument calme.

En une heure et un quart, le bateau nous ramena à Calais, et avec si peu de secousses qu'un voyageur, qui dans le chemin de fer avait eu mal au cœur pour avoir mangé coup sur coup six sandwichs, retrouva immédiatement son assiette. Le voyageur n'en revenait pas.

— C'est extraordinaire, disait-il, voilà maintenant la mer qui guérit du mal de cœur!...

Pour ma part, je me gaudissais, — le voyage commençait merveilleusement, et mon Anglais avait raison jusque-là, — non seulement la route était facile, mais encore les éléments y mettaient du leur. J'adressai *in petto* un remercîment bien senti au citoyen Neptune en regrettant qu'il ne se fut pas porté aux dernières élections; j'aurais voté pour lui.

Nous arrivâmes à Calais à midi.

— Le train pour Paris ? demandai-je à un employé français, avec cet aplomb que donne la confiance dans une bonne étoile.

— A quatre heures trente, me dit-il.

— Hein ! fis-je.

— Eh bien, oui, à quatre heures trente... pas avant.

— Il faut que j'attende ici quatre heures et demie ?

— Hélas ! oui.

— Mais au moins le train me conduira à Paris directement ?

— Je l'espère.

— Vous n'en êtes pas autrement sûr ?

— Est-ce qu'on est sûr de quelque chose avec les Prussiens ! Nous répondons bien de vous mener jusqu'à Abbeville ; mais à partir de là jusqu'à Saint-Denis, nous sommes entre les mains de messieurs les Allemands.

— Ce n'est donc pas un train régulier ?

— Régulier si on veut, c'est un train de marée auquel il nous est permis d'ajouter une seule voiture de première classe et une seule de seconde, et je vous engage à essayer d'être un des premiers au guichet, car nous ne délivrons qu'autant de billets que ces deux voitures peuvent contenir de voyageurs. Quand on n'arrive pas des premiers à la distribution, on ne part que le lendemain.

— Encore une queue à faire, comme s'il s'agissait d'acheter du cheval !

— Vous l'avez dit.

L'horizon se rembrunissait. Il me passa la vague idée d'acheter une canne, des bottes, et de revenir tranquillement à pied à Paris. Mais l'armistice n'était pas encore prolongé ; en tout cas, il expirerait, disait-on, au plus tard le dimanche 26. Si fortement que je pressasse le pas, je courais la chance d'arriver à Amiens au moment

où les hostilités recommenceraient ; et alors, qu'est-ce que le destin bismarckien me réservait ?

Je pris le parti de déjeuner et, après déjeuner, de m'asseoir juste devant le guichet aux billets et d'attendre.

On n'a pas idée comme c'est long quatre heures, quand on a que soi seul avec qui l'on puisse causer.

J'avais beau chercher des sujets de discussion, je me donnais toujours raison ; c'était d'une monotonie qui, heureusement, finit par m'endormir.

Enfin, quatre heures un quart sonnèrent, et le guichet s'ouvrit.

— Une première pour Paris, fis-je en bondissant de telle sorte que je manquai presque de passer tout entier par le vasistas !

On me donna mon ticket.

Le train s'organisait dans la gare. C'était bien, en effet, un convoi de marée ; les yeux fermés, on aurait pu l'affirmer. Ces

choses-là, comme on dit dans je ne sais plus quel vaudeville, ça se voit avec le nez.

Enfin, je pus monter dans mon compartiment, moi huitième, mais avec quel encombrement de paquets. Seigneur !

Il n'est permis aux voyageurs de faire enregistrer que cinquante kilos de colis par tête, le reste est soi-disant réputé devoir être tenu à la main. Mes compagnons de compartiment avaient cru de leur devoir de faire bonne mesure, et chacun tenait à la main — c'est-à-dire sur mes pieds, sur mes genoux et principalement sur ma tête — une quantité innombrable de petites malles — énormes.

Et moi qui, par un excès de pudeur, n'avais emporté qu'un nécessaire de voyage !

Le dernier voyageur qui fit son entrée dans la boîte déjà assez semblable à un fourgon de bagages, voyant tous les filets

et tous les dessous de banquette pris par les colis et me trouvant le seul objet pas encore complètement couvert de malles, ne trouva rien de mieux que de me mettre une bourriche sur les genoux.

Je m'empresse d'avouer que, à peine assis, il me reprit immédiatement la bourriche; mais le doux regard qu'il me lança était significatif. Evidemment, il mourait d'envie de laisser son colis où il était, pendant toute la durée de la route!

Le sifflet retentit et nous partîmes. Enfin !

J'étais serré comme un des harengs que nous ramenions à Paris. Etendre mes jambes était une ambition à écœurer Cromwell lui-même. Quant à parvenir à me gratter le nez, c'était exécuter un de ces amers tours de force comme le destin s'amuse à en imposer aux mortels qu'il veut taquiner !

— Et quand arriverons-nous à Paris ? demandai-je à un de mes voisins.

— Dans onze heures, s'il plaît aux Allemands.

Onze heures de cet étau ! Indubitablement j'arriverai là-bas sous la forme d'un parapluie !

Six heures et demie. Nous voici à Boulogne. On ouvre notre portière.

— Messieurs, nous dit un employé de la compagnie, vous ne voudriez pas rendre service à un infortuné voyageur qui attend ici depuis hier matin, en le laissant monter avec vous ? il s'assoira où il pourra.

J'esquissai un cri de paon. Par bonheur, mes compagnons de route en lancèrent un pareil, en masse, tellement strident, que l'employé, effrayé, referma vivement la portière.

Le train repartit.

A Abbeville, nouvel arrêt. Nous entrons, hélas ! en Allemagne. A partir de cette ville, ce sont les chefs de gare prussiens qui commandent.

Heureusement, la nuit était noire et nous ne pouvions distinguer les soldats. On voyait pourtant des ombres aller et venir avec quelque chose de pointu sur la tête. C'étaient nos vainqueurs, les employés de la maison Guillaume et Cie.

— Messieurs, nous dit notre conducteur, préparez vos sauf-conduits.

Je renonce à dire par quel miracle d'adresse je parvins à me rendre un bras libre et à tirer de mon portefeuille le permis signé Cresson.

Miracle inutile — aucun soldat ne se présente à la portière.

Le convoi express était en route, mais, depuis son entrée en « Prusse », il avait changé d'allure. Par ordre, il allait au petit trot.

— Mais de ce train-là, dis-je, ce n'est plus onze heures que nous allons mettre... c'est un mois !

— Les Prussiens ! firent mes voisins en courbant la tête avec résignation.

Dix heures et demie : c'est enfin Amiens !

Nous avions évité le garage, le grand amusement de nos ennemis, qui, sans dire pourquoi, sans que même on en devine la cause, font à chaque instant arrêter les trains, les laissent attendre une heure, deux heures, trois heures, puis, quand l'idée leur en vient, donnent tranquillement l'ordre de repartir.

Cette fantaisie... allemande s'exerça cependant à Longueau, où nous restâmes une heure et demie en panne.

— Mais pourquoi ? m'évertuais-je à demander au conducteur. Il ne passe aucun train. Nous ne gênons pas le service, puisque notre convoi est à heure fixe.

— On ne sait jamais, répondit l'employé. Ils ordonnent, et il faut que nous obéissions.

Hélas ! oui, il faut que nous obéissions !

Le chef de gare prussien daigne enfin nous autoriser à nous remettre en route.

Mais ce n'est plus au petit trot que nous allons, c'est au pas, — un chien nous suit pendant une lieue et, de temps en temps, il est forcé de s'arrêter : autrement, il nous dépasserait.

De Longueau à Paris, quand la route n'est point « ornée » d'Allemands, il faut deux heures en train express ; nous en mettons sept !

Il fait grand jour ; nous sommes devant Saint-Denis. Nous arrêtons pour attendre que l'on vienne nous demander nos sauf-conduits.

Je recommence mon miracle d'adresse.

Second tour de force inutile. Aucun soldat ne montre son nez à la portière.

Enfin, nous traversons les fortifications et nous voici dans la ville.

Je sors de mon étau, mes vêtements collés sur la peau. Je devais avoir l'air d'un paratonnerre ambulant.

Je rentre chez moi et me couche.

Il était temps ! Je ne tenais plus que par morceaux !

J'avais encore une fois mis vingt-six heures à faire un trajet qui jadis en exigeait à peine dix.

Mais j'ai pu voir Londres, embrasser les miens, et constater que là-bas pas mal d'Anglais nous sont de plus en plus sympathiques, quelques-uns sont même absolument stupéfaits et attristés de nos désastres.

A un dîner auquel j'assistais, la maîtresse de la maison, aux applaudissements de tous, a bu au relèvement de la France !

J'avoue avoir vidé mon verre avec émotion. Le relèvement de la France ! J'y crois, tous les Français y croient !

Oui, il est impossible que l'avenir ne garde pas à notre pays, qui a subi tant de malheurs pour des fautes qu'il n'a pas commises, la gloire méritée d'une revanche !

3 mars.

On commence à rentrer à Paris.

La ville reprend peu à peu sa physionomie d'autrefois.

On rencontre dans les rues pas mal de visages qu'on n'avait pas beaucoup rencontrés pendant le siège.

On y voit aussi quelques prisonniers retour d'Allemagne, échangés contre des prisonniers prussiens. Des passants les entourent, leur font raconter leurs aventures et les accablent de pièces blanches.

Hum ! hum ! il me semble bien que, parmi ces prisonniers, il y en a un que j'ai vu pendant le siège à Paris et qui faisait un autre métier ! Je crois qu'il était patissier de son état.

Un peu... quelconque, l'exploitation de la charité publique dans ces conditions-là !

Maintenant, vous me direz que la patisserie a été tellement délaissée depuis quatre mois !

5 mars.

FIN DE L'HISTOIRE DE MALAGAUCHE

Je connais la fin de l'histoire d'Alfred P..., dit Malagauche, ce jeune acteur, parti pour essayer de tuer l'officier allemand qui lui avait extorqué des documents stratégiques.

Alfred P... est venu hier chez moi me la raconter.

— Je vous apporte le dénouement de mon drame, me dit-il; je tiens à ce que vous le connaissiez. Vous voyez d'abord que je suis vivant, très vivant.

— Je vous en félicite !

— Sorti de Paris avec ma compagnie de francs-tireurs, après mille et mille aven-

tures que je vous passe, j'avais fini par découvrir le 17e régiment de cavalerie bavaroise, qui n'était pas à Troyes, près Bar-sur-Aube, mais ailleurs.

Une nuit, accompagné de camarades, je m'étais avancé en rampant jusqu'aux avant-postes du régiment en question, et comble de bonheur, j'avais cru reconnaître, à la lueur des falots, l'officier que je cherchais tant et qui était de garde.

J'épaule mon fusil, caché derrière un buisson, je vise ! mais, toujours aussi adroit de mes mains que d'habitude, j'atteins la gamelle du factionnaire.

Mes compagnons et moi nous recevons alors une bordée de balles et ce n'est qu'à grand'peine que nous parvenons à retourner sains et saufs d'où nous venions !

Quelques jours après, des hommes de ma compagnie réussissent à faire un prisonnier au régiment de mon espion. Je vais le voir, pour le questionner au sujet de mon

homme. Par bonheur, il parlait français comme père et mère ; où ont-ils appris le français tous ces gueux d'Allemands? on ne peut pas savoir.

— Vous avez dans vos cadres un officier du nom de Edgar de L...fald? lui demandai-je.

— Oui, c'est-à-dire nous l'avions, mais nous ne l'avons plus. Je sais de qui vous voulez parler, car j'ai été longtemps son brosseur.

J'étais bien tombé, comme vous voyez.

— L...fald n'était pas son vrai nom d'abord ; c'était un nom de guerre qu'il prenait quand il allait autrefois en mission secrète à l'étranger, ce qui est très bien vu chez nous. Il nous a même raconté qu'il avait jadis fait une bien bonne farce à Paris à un mauvais petit acteur !

Vous pensez si à ces mots je devins encore plus furieux que jamais !

— Et qu'est-il devenu? ce misérable, demandai-je au prisonnier.

— Il est mort !

— Mort ! !

— Il a été tué avant-hier dans un petit engagement avec un détachement de fantassins de chez vous !

— Tué !

— Oh ! c'était un brave, allez, et il est mort certainement en vaillant soldat qu'il était.

— Tué! répétai-je... et, murmurai-je timidement, et sa... femme, la connaissiez-vous aussi, par hasard ?

— Sa femme, sa maîtresse, vous voulez dire, je crois bien que je la connaissais ! C'était une actrice du théâtre de... en Bavière !

— Une actrice !

— Ça l'amusait d'accompagner quelquefois son amant dans ses missions, elle l'aimait beaucoup d'abord, et elle va avoir un gros chagrin quand elle apprendra sa mort

— Une actrice, une camarade, pensai-je, voilà pourquoi elle n'avait pas pu résister le fameux soir où elle était venue me voir jouer ; elle avait su apprécier et comprendre mon mérite, elle !

— Alors, vous n'en voulez plus à l'officier ? dis-je à Malagauche.

— Non, puisqu'il est mort !

— Et à sa femme non plus ?

— A elle non plus ; ce qu'elle a fait pour aider son amant à me subtiliser des documents est peut-être d'une patriote, — je dis peut-être, car je ne veux pas discuter ces choses-là, — mais ce dont je suis sûr, par exemple, c'est que ce qu'elle a fait, le soir en question, est d'une artiste !

19 mars.

Le comité central a affiché hier une proclamation terrible.

L'émeute gronde. Pourquoi M. Thiers s'obstine-t-il dans cette affaire des canons de Montmartre?

Après l'affreuse guerre que nous venons de subir, quels nouveaux malheurs nous menacent-ils encore?

21 mars.

La Commune est proclamée.

Malgré la gravité de la situation, j'avoue qu'aujourd'hui je me suis fait un doigt de bon sang.

J'ai rencontré un franc-fileur, notre confrère X... Ce brave était dans un état qu'il faut renoncer à décrire. Il était gaillardement parti avant l'investissement, avait fait ses six mois de siège — à Bruxelles — et était revenu une fois la paix conclue.

Depuis huit jours que Paris avait l'honneur de le recompter au nombre de ses habi-

tants, le franc-fileur respirait, il avait peu à peu repris ses habitudes, essuyé sans trop de désastres le feu des plaisanteries de ses amis et connaissances, et s'en consolait d'ailleurs en se disant :

— Ils me bafouent, mais au fond je n'ai pas mangé de cheval... de pain noir ; j'ai l'estomac en parfait état et je n'ai couru aucun danger. Maintenant, je réponds de ma peau pour la vie.

Et il continuait à engraisser. Ce matin, il avait maigri de vingt-huit livres.

— Eh bien , me dit-il, croyez-vous que j'en ai de la chance ?

— Il est de fait que, comme déveinard.

— Et moi qui me suis dépêché de revenir !

— On vous aura trop pressé !

— C'est ma femme, ma satanée femme ; elle n'en pouvait plus de ne pas avoir son Paris. Eh bien, elle l'a maintenant, et la Comnune avec !

— Et comment prend-elle cela, madame votre femme ?

— Elle est désolée, parbleu ! ce qu'elle regrette le Brabant ! et moi qui lui disais : Ecoute, je t'en conjure, ne te dépêche pas de défaire tes malles, on assure que l'affaire des canons de Montmartre n'est pas arrangée...

Baste ! pour ravoir je ne sais quel mauvais fichu, elle a tout bouleversé, en sorte que depuis ce matin nous piochons, elle et moi, à tout remettre en ordre... J'en suis à mon dix-septième colis !

— Vous repartez donc !

— Si je repars ! c'est-à-dire qu'au besoin je m'en irais sur les mains... avec ma femme en bandoulière...

— Vous n'iriez pas loin comme cela !

— Ce que j'en dis, c'est une manière de parler... Mais nous partons ce soir... tout à l'heure, sitôt que le chemin de fer consentira à nous prendre...

— Avouez que tout est cependant encore bien tranquille !

— Je la connais, votre tranquillité, c'est comme pendant le siège où vos journaux ne cessaient de dire : Tout va bien, le bombardement n'a encore gagné que la rive gauche ; nous mangeons des choses très suffisantes : les côtelettes de chien valent mieux que des côtelettes de mouton, et un tas de mauvaises plaisanteries du même genre. Je vais vous dire : moi, je suis un drôle de corps, mais je ne peux pas supporter les émotions... c'est une question de tempérament... Ce n'est pas de la peur. Vous ne croyez pas que c'est de la peur, n'est-ce pas ?

— Parbleu !

— C'est nerveux ! Ça me prend dans le creux de l'estomac, ça me serre, ça me suffoque et, va te promener ! il faut que je me couche...

— J'ai eu un oncle comme vous !

— J'ai consulté pour cela... Vous comprenez que j'ai essayé de réagir contre cette infirmité stupide... J'ai fait venir des médecins sérieux... Tous m'ont dit la même chose : c'est un mal chronique. C'est pourquoi, à mon grand désespoir, j'ai dû céder aux prières de ma femme et quitter Paris avant le siège.

— Et c'est pourquoi vous le quittez encore aujourd'hui.

— Avec chagrin ! Mais ma santé d'abord, n'est-ce pas ?

— Evidemment !

— Ce n'est pas quand je serai mort que cela arrangera beaucoup les affaires.

— J'allais vous le dire...

— J'ai de la famille !

— Votre femme !

— Et ses sœurs ! — Je me dois aux miens.

— Les lois sociales vous l'ordonnent.

— Vous voyez bien ! j'ai les lois sociales

pour moi ! Au revoir donc, et j'espère que je m'en vais avec votre estime.

— C'est-à-dire que je vous prie d'en faire votre dix-huitième colis !

4 avril.

Encore une bataille ! encore du sang !...

Quelle tristesse ! quel malheur ! — Et il ne se trouvera personne pour se jeter entre les combattants et leur dire que ce qu'ils font est impie, que ce qu'ils font est un soufflet de plus donné à l'honneur de la France !

Il me semble pourtant qu'en cette heure douloureuse le devoir de tout citoyen, grand ou petit, est d'essayer d'arrêter ce combat fratricide, d'empêcher que cette souillure se prolonge, que ce crime se continue !

Songez donc ! on tue non seulement des hommes, mais on tue des femmes, on massacre des enfants.

C'est le bombardement prussien qui recommence, et ce sont des obus français qui font des cadavres français !

Peut-être en est-il de même de l'autre côté ; peut-être y a-t-il là-bas des habitants inoffensifs qui reçoivent des projectiles parisiens ?

Parisiens, Versaillais : pourquoi ces mots? pourquoi ces noms?

Versailles est en guerre avec Paris. Paris combat contre Versailles ! Chacune de ces villes n'est donc plus française ?

Et c'est donc comme il y a deux mois, alors que Versailles voulait l'extermination de Paris et que Paris voulait celle de Versailles !

Il n'y a donc rien de changé, sinon que cette fois, l'ennemi ne s'appelle plus la Prusse ou la France, mais la France toute seule !

11 avril.

... Et pendant ce temps Guignol continuait ses représentations !

Les Champs-Elysées sont labourés par les bombes : les obus crèvent les toits, éventrent les passants.

A deux pas de là on s'entretue ; la fusillade, les décharges de mitrailleuses crépitent sans un instant de répit ; on ramène des blessés, des cadavres ; des femmes pleurent, c'est toute l'horreur de la guerre.

Et Polichinelle bat le commissaire !

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. le directeur de ce théâtre, où je n'ai pas d'ailleurs mes entrées, mais je ne puis m'empêcher de lui exprimer toute l'admiration qu'il m'inspire.

A en juger par ce seul fait, cet impre-

sario est un homme de courage et en même temps un amoureux de son art.

Il a surtout compris, ce dont je le félicite, que toutes ces grandes querelles ne regardent pas les enfants et que ce n'est pas parce que la politique divise les hommes qu'il faut que les bébés soient privés de leurs plaisirs habituels !

Il semble leur dire par cette énergique protestation :

— Petits, ne regardez pas de ce côté et ne prêtez l'oreille qu'aux discours de mes marionnettes. Vous êtes dans l'âge heureux où rien ne vous touche, où vous ignorez les vilenies et les massacres. Vous connaîtrez toujours assez tôt ces horreurs. Pour aujourd'hui, messieurs mes clients, ignorez qu'il existe des Versaillais et des fédérés, une assemblée nationale et une Commune. Cherchez à ne pas entendre ce grand tapage qui se fait là-bas ; ignorez qu'il y a un duel gigantesque entre gens du même pays, entre

fils de la même mère, le plus épouvantable des duels que les hommes aient jamais rêvé et venez rire et applaudir aux coups de bâton de Guignol !

14 avril.

C'est à Paris seulement que « le curieux » existe, et c'est à cause de cela que je trouve ce type admirable.

Il représente exactement le caractère parisien, il est comme le résumé des qualités et des défauts de la ville universelle.

Il est brave et badaud, décidé et musard, persistant et flâneur.

Depuis que la guerre civile est déchaînée, depuis que le bombardement prussien est continué par le bombardement versaillais, le curieux se montre dans toute sa splendeur.

Il veut voir et il voit.

Rien ne le décourage. Le matin, il sort de

chez lui attiré par le bruit du canon ; il a sous le bras son parapluie — son arme ordinaire — et il se rend aux Champs-Elysées.

Là, tout son travail consiste à enfreindre les consignes, à chercher un moyen de passer et à arriver le plus près possible du champ de bataille.

Il court les plus grands dangers, les obus éclatent autour de lui, les balles sifflent à ses oreilles, — rien n'y fait. — Quand l'obus arrive, il se jette par terre et se relève au plus vite ; peut-être, pendant qu'il était couché, s'est-il passé quelque chose qu'il n'a pas vu, et il faut qu'il voie tout !

Sur ce chapitre, il est inflexible. Pensez donc ! il aurait été là depuis le matin, un événement important serait survenu, et pendant ce temps il aurait bêtement eu le nez sur le sol et serait resté les yeux fermés ! n'ayant plus le droit de dire : qu' « il a vu ».

Mais il aurait été tué sans ce plat ventre ; il aurait été tout au moins horriblement blessé sans ce doigt de gymnastique.

Belle raison !... Le curieux n'y regarde pas de si près. — Sa devise est : Qui ne risque rien ne voit rien, — et il risque.

Je me rappelle un curieux implacable qui, de sa vie, n'a manqué un incendie, une inondation, un combat ou tout autre sinistre.

Il avait du reste à ce jeu un bonheur insolent : pas un événement de la rue ne se passait sans qu'il fût là, — les écrasés ou les suicidés l'attendaient.

Il avait tout vu : l'arrestation de Tropmann, les guillotinades, toutes les émeutes !

Il avait assisté à toutes les poursuites de chiens enragés, de perroquets envolés, de serins perdus.

C'était une *Gazette des Tribunaux* faite homme : sa mémoire était prodigieuse, il se souvenait de tout ce qui concernait son

métier, il m'était personnellement des plus utiles.

Je passais sur le boulevard, j'y rencontrais un attroupement : et je filais sans m'arrêter, certain que le soir je saurais exactement la cause de l'attroupement.

Et cela ne manquait jamais.

Je n'avais qu'à dire à mon curieux :

— Qu'y avait-il donc aujourd'hui sur le boulevard Montmartre, à trois ou quatre heures de l'après-midi ?

— Oh ! rien... un pochard qui avait trop bu et qui voulait absolument embrasser un sergent de ville ! On l'a conduit au poste... Il s'appelle Pandigart et est ébéniste de son état. Quant au sergent de ville, c'est toujours le nommé Moirot, la mort aux pochards !

Un jour, on rapporta mon curieux chez lui à moitié expirant ; il avait été « voir » un incendie, et une poutre enflammée lui était tombée sur la tête...

Je montai auprès de lui... Il pouvait à peine parler ; pourtant il me dit entre deux cris de douleur :

— Ah ! quel dommage que j'aie été tout de suite blessé !... J'avais une si honne place pour voir travailler les pompiers !

20 avril.

Depuis que M. Thiers est chef du pouvoir et qu'en cette qualité il prononce des discours à l'Assemblée nationale, il a pris une habitude qui m'agacerait horriblement si n'importe qui me la servait dans la vie privée :

L'habitude de poser à propos de tout la question de cabinet.

Jeudi encore, un député quelconque l'ayant interrompu, M. Thiers a carrément offert sa démission.

—Du silence ! s'est-il écrié, ou je m'en vais !

Sa démission pour une simple interruption, voilà où le chef de l'exécutif en est arrivé.

On voit que sa retraite ne tient pas à grand'chose, et qu'aux prix où sont les denrées, on ne peut pas dire que celle-là soit chère.

Il est vrai que quelques gens malintentionnés auraient le droit de prétendre que cette habitude est une pure tactique, et que M. Thiers n'offre aussi souvent sa démission, et aux prix les plus minimes, que parce qu'il sait bien que c'est un moyen de se la faire refuser.

J'ai eu jadis une bonne qui faisait admirablement le haricot de mouton et à qui j'avais eu la faiblesse de le dire.

Cette bonne, imbue de sa haute puissance, avait pris l'habitude de me traiter absolument comme M. Thiers, — du haut de son haricot de mouton politique, — traite ses députés.

Me cassait-elle un verre plus ou moins de Bohême, si je faisais mine de ne pas la complimenter sur la façon dont elle n'en avait fait que des miettes, elle me répondait en fronçant le sourcil :

— Si monsieur n'est pas content, il n'a qu'à le dire. Nous ne sommes pas mariés.

Les premières fois, le haricot de mouton fit son effet, et je me tins coi ; mais comme la réponse en question avait des fréquences fantastiques, un beau jour que plusieurs piles d'assiettes étaient devenues, entre les mains de mon chef de cuisine, de simples échantillons de castagnettes espagnoles, je saisis la balle au bond et lui répondis :

— Mais comment donc ! nous sommes si peu mariés que ce soir même « j'épouse » une autre bonne !

Mon chef de l'exécutif n'en revenait pas, et je crois même qu'il n'en est jamais revenu.

25 avril.

Les « paisibles » habitants de Saint-Germain-en-Laye s'amusent beaucoup en ce moment. Des industriels ont installé des lunettes sur leur terrasse, et c'est à qui fera la queue pour y regarder la « bataille » qui se livre sous Paris.

Ces industriels encaissent des recettes colossales, et, de mémoire d'homme, les habitants de Saint-Germain n'ont pas pris autant de plaisir. La ville est comme en fête. On se pare pour aller regarder dans les lunettes, et le théâtre, absolument délaissé, a été forcé de fermer ses portes.

Le spectacle « en plein air » l'a emporté sur le spectacle clos.

C'est de cette façon que Saint-Germain est ému de ce qui se passe à quelques pas de lui.

La guerre civile ne lui procure qu'une agréable distraction. Parisiens et Versaillais ne sont que des acteurs qui jouent leurs rôles de figurants du Cirque d'une manière plus sérieuse que d'habitude — voilà tout.

Jadis le Châtelet représentait des pièces militaires, mais c'était beaucoup moins bien monté... Quelle mise en scène mesquine à côté de celle-ci ! et puis pensez donc : tout cela est « arrivé » ; au moins, les hommes qui tombent sont des morts pour de bon, les cris des blessés sont des cris pour de vrai.

C'est un spectacle qu'on peut raconter ; on a vu quelque chose qui n'est pas une imagination d'auteur.

Certainement cela manque de ballets, et il y a peu de changements à vue ; mais on ne peut pas tout avoir, et c'est déjà énorme que la chose soit aussi historique.

30 avril.

Hélas ! encore quelques jours de cette horrible guerre, et le village d'Asnières aura vécu.

Aujourd'hui déjà il n'est plus que ruines et cendres ; demain, il ne sera plus qu'un souvenir !

Pauvre charmant petit pays ! Il avait résisté à la guerre nationale ; les bombes prussiennes l'avaient respecté ; à la signature de la paix, il avait respiré ; il était sorti sain et sauf du grand désastre !

Mais voilà qu'après la guerre avec la Prusse, arrive la guerre avec Versailles !

Et il y laisse sa vie, le joyeux village ! Et, comme Saint-Cloud, il sera bientôt une curiosité pour les étrangers qui aiment à venir de loin « voir de jolis décombres ».

Et si cependant un petit pays devait être

respecté des Parisiens et des Versaillais, c'était celui-là.

Chacun des deux ennemis n'y a-t-il pas contracté comme une dette de reconnaissance.

Asnières, c'était la jeunesse de Paris ! Il y était venu, depuis plusieurs années, une colonie d'artistes dramatiques, — pauvres gens si éprouvés depuis huit mois, qui se consolaient de leurs misères présentes en songeant à leurs maisonnettes de là-bas, acquises péniblement au prix de sévères économies, et qu'ils savaient être demeurées intactes !

Aujourd'hui, ces maisonnettes, ces derniers refuges, sont détruits !

Il ne leur reste plus rien à ces pauvres artistes, pourtant si dévoués pendant le siège, toujours prêts à donner leur concours pour aider aux misères des blessés, pour contribuer aux dépenses de la grande ville, pour payer des canons avec leur talent.

C'était une chose célèbre autrefois, — je parle d'il y a six mois, un siècle ! — que le train de minuit d'Asnières, un samedi d'été.

Il les emportait tous, ce train noctambule, les comédiens et les comédiennes, les canotiers et les canotières.

Tous allaient se reposer de Paris, ils allaient rire un peu, ceux qui s'étaient exténués à amuser les autres toute la semaine. Ils allaient oublier leurs ennuis, leurs fatigues — en se fatiguant pour leur compte, — ceux qui s'étaient huit jours durant abîmés dans le travail et dans la « sagesse ». C'était un éclat de gaieté qui durait dix minutes, le temps d'aller de la gare Saint-Lazare à l'autre gare, et qui éclairait toute la route.

Un dimanche à Asnières ! — c'était peut-être bien un peu tumulteux, un peu tapageur. Il n'était pas de la dernière moralité de s'y trouver avec sa fille ou avec sa

femme, mais quelle joie ! quel entrain !

C'était Paris entier qui s'amusait.

Il y avait de tout : des chanteurs, des virtuoses, l'homme à la vielle et l'homme aux mirlitons !

Les restaurants étaient bondés de mangeurs acharnés pourvus d'appétits féroces.

Les cafés regorgeaient de consommateurs aux soifs inextinguibles !

Les bals, de danseurs aux jarrets de granit !

Et tout cela remuait, grouillait, allait, chantait !

Asnières mort, c'est un des sourires de Paris qui s'éteint !

3 mai.

J'arrête ici mon journal. Décidément ces notes sur la guerre civile m'attristent trop.

Et puis je suis bien forcé d'interrompre

mon petit travail quasi quotidien, car me voilà hors Paris et désormais sans nouvelles.

Avant-hier, j'ai rencontré sur les boulevards un des hommes politiques les plus en vue du moment.

— Qu'est-ce que vous faites ici? m'a-t-il dit brusquement.

— Pas grand'chose !

— Pourquoi restez-vous à Paris, puisque vous n'y êtes pas forcé? allez-vous-en, tout cela va finir horriblement mal !

— Je le crois !

— Et de quelque manière que cela finiss il faudra plaindre autant les vainqueurs que les vaincus.

— C'est mon avis !

— Allez-vous-en ! C'est ce que les gens raisonnables ont de mieux à faire aujourd'hui.

— Eh bien? Pourquoi n'êtes-vous pas un homme raisonnable aussi, vous ?

— Moi !

— Rien ne vous retient à Paris, vous non plus, partez avec moi !

— Ma foi !...

— Ma famille est déjà à Combs-la-ville chez des amis. Combs-la-ville est un petit village entre Villeneuve-Saint-Georges et Melun, nous y serons tout à fait tranquilles, est-ce dit ?

— Tant pis, c'est dit !

— Je pars demain jeudi...

— Demain, je ne peux pas, mais j'irai vous retrouver.

— Quand ?

— Après-demain.

— Entendu, nous vous attendrons samedi pour déjeuner, c'est promis ?

— Oh ! oui ! absolument promis !

Je suis parti le lendemain jeudi, mais l'homme politique en vue n'est pas venu le samedi suivant ; il m'a même écrit qu'il ne viendrait pas. C'est dommage ! j'ai

dans l'idée que, s'il avait tenu sa promesse, s'il avait suivi le conseil qu'il m'a donné si fraternellement, les choses auraient joliment changé dans sa vie et peut-être même dans la vie du pays.

La manière dont j'ai quitté Paris vaut peut-être la peine d'être racontée.

Il n'est pas facile de s'en aller de la grande ville, sous le régime sévère de la Commune !

Toutes les barrières, toutes les portes sont gardées par des fédérés qui ne laissent passer personne sans permission de la préfecture.

Je n'avais pas de permission.

Pour ne pas emporter de malle, ce qui m'aurait immédiatement dénoncé, j'avais mis, ayant la chance d'être maigre comme un clou, mes chemises sous ma tunique et mes chaussettes dans mes poches ; j'avais cinq ou six caleçons sur mes jambes et je ne sais

combien de mouchoirs et de cravates disséminés un peu partout.

J'étais légèrement plus gros que d'habitude, mais pas beaucoup.

J'avais été à pied à la porte de Charenton. Si je parvenais à passer cette porte, la gare de Charenton n'était pas loin et une fois à la gare j'étais sauvé : j'allais directement en chemin de fer à Combs-la-ville.

Il s'agissait donc de franchir la porte.

A quelques pas de la fameuse issue, j'examinais les « têtes » des fédérés qui la gardaient.

Il n'y avait qu'un fédéré par grille ouverte. J'allai gravement à celui qui me paraissait le plus aimable, de loin.

J'avais pris un gracieux petit air indifférent et marchais comme quelqu'un qui se promène et admire le paysage.

J'arrive devant la grille :

— Où allez-vous? me demande le fédéré.

— Nulle part ! Je prends l'air et je regarde...

Et je passai en lançant un petit : ouf ! de satisfaction.

Je n'avais pas fait trois pas, que le fédéré me rappela :

— Fichu ! pensai-je, et moi qui me croyais hors d'affaire !

Je me retournai et je vis que le fédéré me regardait en riant :

— Vous savez, me dit-il, que je vous ai laissé passer parce que je vous connais, autrement je vous aurais fait faire demi-tour à droite !

— Vous me connaissez ! fis-je, flatté et heureux.

— Parbleu !

— Merci, alors !

Et je lui serrai affectueusement la main.

— Vous êtes venu chez moi il n'y a pas plus de deux ou trois ans. Oh ! je vous remets bien !

— Je suis allé chez vous ?

— Oui, souvenez-vous ! Vous aviez dîné dans le quartier et vous êtes venu avec deux étudiants, des amis de la maison qui vous avaient amené ; vous avez pris des consommations toute la soirée. Je dois même dire que vous n'avez consommé que ces consommations-là.

— Je me rappelle..... à peu près ; qui êtes-vous donc ?

— Je suis le patron du 304 du boulevard Montparnasse !

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

DC
314
B57

Blum, Ernest
Journal d'un vaudevilliste

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY